T. XXXVI. N° 22. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Fév. 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Canovas del Castillo

II. — L'Esprit d'un homme d'État (1).

Tout ce qui n'est pas possible est faux en politique.

CANOVAS. — *Etudes sur le règne de Philippe IV*, I, 91.

Il n'est jamais de bonne politique, quelque excellentes intentions que l'on ait, d'entreprendre l'impossible.

ID. — *El Solitario*, I, 297.

La politique n'est que l'appropriation à une nation, en chaque instant de son histoire, de la part d'idéal qu'elle est en état de recevoir.

ID. — Discours au *Congrès des Députés*, 2 mars 1830.

De taille moyenne, d'une charpente ramassée et robuste, assez corpulent sans obésité, la tête fortement attachée d'un cou puissant à deux puissantes épaules, portée droite et même légèrement rejetée en arrière, l'air toujours un peu campé devant l'obstacle et face à l'ennemi ; le front haut, ample, bombé, renflé au sommet, aplani, distendu aux

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er janvier 1929.

tempes, souverain, dominateur ; le nez d'un pur dessin, continuant fermement la ligne, infléchi vers le milieu en bec d'aigle qui s'arrêterait, s'arrondirait avant la pointe ; la bouche fendue d'un coup hardi, couverte d'une moustache tombante, épaisse, rude et couvrant elle-même des dents larges, solides, enracinées, gencives nues, dans l'os d'une mâchoire formidable ; au menton proéminent, une touffe de poils gris, rêches, rebelles, une mouche roulée de travers et retournée en virgule, en apostrophe ; le visage asymétrique, les deux profils très différents ; sous d'épais sourcils restés plus noirs que la barbe et la chevelure, les yeux dépareillés, déparés d'une divergence qu'accusait à chaque instant un tic nerveux par lequel les muscles tirés de bas en haut, imprimant de continuelles secousses au lorgnon, voilaient et dévoilaient alternativement le globe tout blanc de l'œil : tel était, au premier aspect, Cánovas del Castillo. A l'examiner mieux, la figure s'adoucissait, revêtait un agrément, et, dans la conversation, de tout près, un charme inconnu des curieux et des passants. Mais Cánovas ne tenait pas à donner cette impression de douceur et de facilité. Des photographies que j'ai de lui, il en est une, signée et reçue de sa main, mais qu'il n'aimait pas. « Je vous l'offre, m'avait-il dit, parce que c'est celle-là que ma femme préfère ; mais je ne la trouve pas bonne : j'y parais trop aimable. » L'image qu'il avouait, c'est celle qu'il a fait mettre au frontispice de ses livres ; où, posé de trois quarts, le regard projeté haut et loin, imperturbable, de bronze ou de marbre, dans la vérité d'une attitude qui lui était habituelle et ne sent nullement le théâtre, il surveille et il ordonne ; celle précisément dont je viens de m'appliquer à tracer en quelques lignes une description fidèle.

Il fut un temps où la mode voulait que l'on résumât comme en un centon d'opinions et d'aphorismes les exploits, faits, gestes et dits de son héros, reconstituant, d'après ces fragments qui ne devaient pas périr, sa physionomie, sa psychologie, sa vie, son être et sa manière ou ses manières d'être, son âme même. Quelque part d'artifice que le genre comportât, le peintre y trouvait cette commodité et cette sécurité que c'était le modèle en personne qui tenait le crayon et le pinceau. On appela cette espèce de sommaires,

de croquis, de vues cavalières ou, pour mieux dire, de « miroirs », d'un titre ingénieux : *la Mente d'un Uomo di Stato, — l'Esprit d'un homme d'Etat.*

Le signe originel et constant de l'esprit de Cánovas del Castillo, le trait principal de son caractère, il n'y a aucun doute, est *la volonté*, toujours tendue, positivement et négativement, *vouloir et ne pas vouloir* avec force dans les affaires d'État, savoir choisir et décider, intervenir ou s'abstenir, accorder ou refuser, approuver ou combattre, dire oui ou non, faire ou ne pas faire ; mais, quoi que l'on ait résolu, y aller à plein, de toutes les forces de son pouvoir. Ne point verser dans la débilité de dire à la fois oui et non, de faire en même temps et de ne pas faire, de risquer toute sa fortune, selon le mot de Machiavel, et de ne pas, pour un si grand enjeu, engager toutes ses forces. En tout, tenir compte de la psychologie et de l'histoire nationales ; être bien persuadé que tout, jusque dans les plus petits détails, mérite le plus profond respect, lorsque, sans s'opposer à un progrès certain, c'est l'expression du tempérament et de la vie traditionnelle de la nation. A cet égard, le plus traditionaliste, le plus conservateur, le plus archaïsant des hommes ne vient jamais à contretemps, parce que c'est en tout temps l'heure de rappeler aux nations ce qu'elles ont été, afin qu'elles puissent en prendre le souvenir pour point de départ nouveau vers ce qu'elles souhaitent et méritent d'être. Élever et maintenir au-dessus de tout le reste, planter, en quelque sorte, comme un drapeau, sur toutes ses pensées et sur tous ses actes, ce principe dont on a donné, au cours des siècles, plusieurs formules, telles que : « La patrie doit être sauvée ou avec gloire, ou avec infamie ; mais, de toute manière, elle doit être sauvée ; » ou, plus récemment et plus brièvement : « Par tous les moyens, légaux ou illégaux ; » mais dont la transcription par Cánovas était (il s'y retrouve tout entier, avec son perpétuel souci *d'agir ses raisons* et de *raisonner ses actes*) : « On est pour la patrie avec raison et sans raison. » Cela dit et entendu, ne pas craindre de s'abandonner quelquefois à l'instinct pratique, plus sûr que la réflexion, s'il se fonde, comme ici, sur des axiomes préconçus et peu flexibles. Mais, dans sa conduite, avoir incessamment présentes deux vérités, qui bornent, pour ainsi dire, le champ de l'action : l'une, que la faiblesse en arrive souvent à être plus vio-

lente et cruelle que l'énergie de la volonté vraiment ferme et en possession d'elle-même ; l'autre, qu'il n'est jamais de bonne politique, quelque excellentes intentions que l'on ait, d'entreprendre l'impossible.

C'est en ces limites que la politique et le politique ont à se mouvoir. Il leur faut l'audace ou du moins la hardiesse, mais il leur faut aussi la prudence. Cette prudence, ce sage équilibre, cet heureux mélange d'instinct et de réflexion, il est vain de l'espérer des masses populaires ; mais on devrait les rencontrer chez les hommes d'État de tous les partis. Car la confiance en l'instinct pratique, même guidé par des principes éprouvés, exagérerait et pourrait être payée très cher si elle était poussée jusqu'à s'en remettre à ce qu'on appelle la logique des faits, qui n'est que l'empire de la force brutale, si sympathique au vulgaire. Que le commandement, comme l'obéissance, soit raisonnable. Que la volonté forte qui, en tout cas, doit tenir la direction et se réserver le contrôle, soit une volonté éclairée, une conscience qui veut, une volonté qui sait. Ainsi l'exige l'objet même du gouvernement, si cet objet est — et que serait-il d'autre? — de réduire autant que possible la part du hasard, ou, de quelque nom qu'on le nomme, accident ou fatalité, dans les choses de ce monde.

Sur la prudence et l'équilibre nécessaires au politique, Cánovas revient à plusieurs reprises et insiste. Le grand point pour l'homme d'État est d'apprendre, de s'habituer à ne pas s'en départir. Mais là commence l'art, qui est toujours difficile. « Il est plus aisé de s'agiter en haut, en bas, que de garder dans l'immobilité la perpendiculaire, comme un soldat en faction. » D'autre part, la première qualité du chef étant d'être un chef, il doit ne pas s'encombrer l'esprit, se libérer de menus soucis, se décharger du détail des affaires sur ses subordonnés de tout degré ; d'où ce qu'il entre de sévérité dans ce jugement que le ministre, chez Cánovas, souffle à l'oreille de l'historien : « Olivarès s'appliqua à tout avec une constance signalée et des prodiges d'activité et d'intelligence ; mais précisément, parce qu'il s'appliqua à tant et à tout, il ne put le faire à rien d'une manière suffisante. » Vertu de chef de bureau, non de chef de gouvernement.

Doctrinaire dans cette mesure, Cánovas del Castillo ne perd pas une occasion d'affirmer qu'il faut qu'une politique

ait, à sa base, une doctrine. L'homme d'État, selon lui, est, par obligation, un homme à principes. Qu'il en ait peu, si l'on veut, mais nets et sûrs. C'est la partie immuable de sa personne ou de son personnage ; c'est à la fois son roc, son ancre et sa boussole. C'est ce qui donne à son action sa base, sa solidité, sa direction, un sens, une tenue, la continuité, l'unité. Cette unité que Cánovas n'accepte pas que l'on mette en doute quand on parle de lui : « Pour ma part, que ce soit un pur hasard ou une certitude indélibérée (je consens à tout, pourvu que le fait soit reconnu), la vérité est que, depuis que, bien jeune, j'ai commencé à répandre mes pensées par la presse et par la parole, jusqu'à ce jour, je n'ai eu à faire aucune modification, absolument aucune, dans mes opinions religieuses, philosophiques ou sociologiques, ni dans mes opinions fondamentales sur le droit public. » Unité de pensée démontrée non seulement par les deux premiers volumes des *Problemas contemporaneos*, qui ne renferment que des écrits des quinze dernières années (1870-1885), mais « par la totalité de mes discours parlementaires, à la disposition de tous depuis longtemps, sans qu'on ait jamais pu y relever aucune contradiction de système ». D'autres n'en sauraient dire autant ; mais lui-même en eût-il à se reprocher, qu'il lui paraîtrait mieux de les confesser, puisqu'elles ont pour excuse la faiblesse humaine, que de les nier avec acharnement. « C'est une fausse honte que celle d'une honnête apostasie, et une véritable immoralité que de n'embrasser jamais, pour ne lier son intérêt propre et personnel à rien, des principes fermes, encore qu'à la fin ils se révèlent erronés. » Là-dessus, Cánovas est intransigeant : « On n'a pas le droit d'intervenir dans les affaires des autres hommes, réunis avec nous en nation et en patrie, sans des doctrines délibérées et formelles auxquelles s'ajustent, autant qu'il soit possible dans la pratique, tous les actes... » L'homme d'État doit toujours pouvoir se donner et donner « la raison théorique de sa conduite ».

Mais la raison théorique n'est pas une raison absolue, ni, à soi seule, une raison suffisante : trop absolue, elle devient même fausse et dangereuse, si elle refuse de s'accommoder, de se plier aux nécessités de l'État considérées suivant les possibilités du temps et du moment. En tout cas, les spéculations de la théorie les plus nobles et les plus justes ne sont réalisables que dans le sens de ces nécessités et dans la

limite de ces possibilités. C'est le double critérium auquel, par le politique, sinon par le philosophe, elles doivent être soumises. Lorsqu'il les y soumet, le pouvoir de l'homme d'État en est doublé. « Olivarès fut le seul Espagnol (de son siècle) dont on sache certainement qu'il embrassa dans son esprit et qu'il sentit en son cœur la plénitude de cette conception (d'une Espagne totale et indissoluble). Seul il en eut par cela même une conviction suffisante pour vouloir en faire une réalité, plus ou moins lentement, par des moyens doux ou rudes, et d'une manière plus ou moins complète, mais de semblables idées, ce n'est pas la pure spéculation qui les lui suggéra. Les nécessités évidentes de l'État les signalèrent à sa perspicacité naturelle. » Ne pas vouloir voir les obstacles ne les empêche pas plus de barrer la route, que ne pas vouloir voir le mal ne l'empêche d'exister. Au demeurant, qu'on ne se fasse pas d'illusion, il n'y a point d'homme d'État parfait. « Ceux qui s'imaginent, s'il en est, que les gouvernants heureux et victorieux possèdent uniquement d'éminentes qualités, n'ont pas vraiment étudié l'histoire, et ne doivent pas être intervenus personnellement dans les grandes affaires d'État. » Et puis, l'histoire ne dit pas tout ; il y a des choses qui ne peuvent pas être dites, même pour l'histoire. « Il est rare, très rare qu'une personne, si véridique qu'elle soit, raconte absolument tout. Il est au moins une chose qu'elle se réserve et doit se réserver, quelque confiance que le confident inspire, et c'est ce qui importe à d'autres, ce qui pourrait porter préjudice à d'autres, surtout quand il s'agit de se confier, sur une feuille de papier manuscrite, aux insécurités de l'avenir. Taire ou dissimuler n'est pas en pareil cas le signe d'un manque de véracité, mais bien une preuve de délicatesse et de prudence. » Prudence donc devant les contemporains, et prudence encore devant la postérité.

Comme « tout homme a vu le mur qui borne son esprit », tout homme d'État voit le mur qui borne sa puissance. En fait, le plus puissant ne peut que le possible. Il ne peut qu'incorporer au réel la part d'idéal que l'instant permet de saisir. La connaissance de l'histoire, — telle qu'on la connaît, — et l'expérience dictent à Cánovas cette définition, une de celles, assez nombreuses, mais toutes à peu près identiques, qu'il a données de la politique. « La politique n'est que l'art de réaliser dans chaque moment historique

cette portion de l'idéal qu'admettent expressément les circonstances. » Par-dessus le mur du réel, l'œil découvre le champ immense de l'idéal ; entre les deux, une heure brève circonscrit la zone étroite du possible. C'est dans l'appréciation exacte de la distance et du temps que consiste la sagesse. « Tout ce qui n'est pas possible est faux en politique. » La méconnaissance du réel, l'erreur sur le possible, est la pire infirmité dont puisse être affligé l'homme d'État : le pire des défauts est de se montrer au pouvoir, « impuissamment téméraire. »

Il faut que l'homme d'État, au pouvoir, soit aussi prudent que puissant, puissant de sa prudence même ; il faut qu'il soit fort. D'une force qui ne s'endorme pas, qui ne se relâche pas, qui n'ait point, comme on dit, des hauts et des bas, ni emportements ni dépressions, qui soit en ligne droite, qui, comme il disait, « garde la perpendiculaire ». La faiblesse du pouvoir est un malheur et un péril publics, d'abord parce qu'elle est faiblesse, ensuite parce que subitement elle devient colère, passe toute mesure, et perd l'équilibre dans les deux sens. « La débilité du commandement oblige tôt ou tard les gouvernements, premièrement à exagérer leurs rigueurs, et ensuite à soutenir des luttes douteuses, s'ils ne préfèrent se livrer à la merci de leurs adversaires. » Au contraire, la force réglée, ordonnée, contenue, dans la main et non dans le poing, est, par elle-même, un bienfait : « C'est peu de chose, en vérité, que les pures batailles et les triomphes de tel ou tel jour dans la destinée des nations... Ce qui profite est un pouvoir constant, mais une force sûre et progressive par quoi répondre aux hasards divers de la politique et des armes. »

Il y a du vrai dans l'ancienne maxime florentine : « Donner du temps au temps, » traduite en langage britannique : « Attendre et voir. » Mais elle n'est pas toute vraie ou toujours vraie. « Quand les infirmités menacent sérieusement la vie, rarement la médecine expectante est rationnelle. » C'est encore Olivarès qui fournit à Cánovas son exemple. « Pas de doute que le temps pour tout ne lui eût été bienvenu, si effectivement il avait pu le gagner par ses habiletés, mettant par leur vertu les choses en meilleur point qu'elles n'étaient ; mais il lui manqua, comme il a coutume de manquer à ceux qui attendent trop, et tous ses calculs, médités et subtils, mais erronés, ayant été déjoués, il se

trouva dans cette position que, ni peu ni prou, il n'avait prêt le remède supplémentaire ou unique quand les autres font défaut : celui de la force. » A l'intérieur, comme à l'extérieur, dans les grandes difficultés, la force est le suprême remède : « tels sont le prestige et le pouvoir de l'autorité qui se défend. »

La monarchie, évidemment, crée le milieu le plus favorable à l'exercice de cette autorité, elle en est le siège naturel, le lieu privilégié. Du reste, il y a une distinction essentielle à faire entre les monarchies nationales, héréditaires, et celles que Cánovas qualifie d'*adventices*, étrangères ou élues. Cette fois, il tire exemple du cas du duc de Bragance, proclamé roi de Portugal sous le nom de Jean IV. « Point n'est besoin de dire qu'il ne pensa jamais à aller défendre l'indépendance de sa patrie et avec elle son trône, chose beaucoup plus à considérer en des rois adventices qu'en des rois héréditaires. » Mais, derrière le duc de Bragance en Portugal, il est permis d'entrevoir, dans une histoire plus récente et toute récente, un autre duc venu du dehors en Espagne pour y être roi. A moins de s'imposer par la conquête, un roi étranger est toujours appelé ou élu. Mauvais départ. Mauvaise condition, même s'il n'était pas étranger. « Une monarchie créée par le vote d'une assemblée est la plus faible, la moins propre à s'enraciner, la plus éphémère, la plus caduque de toutes. » Elle le sera d'autant plus que l'élection aura été faite à une plus petite majorité. Léopold Ier avait été élu roi des Belges par 152 voix ; Louis-Philippe, roi des Français par 219. « Cependant, remarque Cánovas, ne savez-vous pas combien de fois on a reproché à cet intelligent, habile et libéral monarque de Juillet, d'avoir dû le trône à 219 voix sans plus? Ne savez-vous pas que quelques-uns de ses plus chauds partisans se sont repentis jusqu'à la dernière heure de n'avoir pas demandé au pays la confirmation de leur œuvre, et que ceux qui vivent encore recourent à de pénibles explications pour se faire absoudre de cet oubli? » Jamais pourtant referendum ni plébiscite ne communiqueront à l'élu les dons, les grâces de l'hérédité. Ils ne lui conféreront pas la survie, la perpétuité, l'espèce d'immortalité de la monarchie, aussitôt saisie dans le mort par le vivant ; ils ne lui infuseront pas les mérites du sang et de la race, ne suppléeront pas aux enseignements de la famille et du foyer. L'élu pourra bien être le fils de la patrie : pour en être le

père, il lui manquera ses pères. Il y aura, à chaque élection, une solution de continuité ; il y aura, dans l'histoire, un de ces « espaces de silence » que Gonzalez Brabo avait invoqués peu de temps avant la Révolution de 1868, et dont Cánovas ne voulait pas, y voyant moins une halte qu'une syncope.

La monarchie, en Espagne, se présente avec des caractères, des traditions, des devoirs qui correspondent à des mœurs, des habitudes, des besoins particuliers. « Elle doit, chez nous, être une force réelle et effective, décisive, modératrice et directrice, parce qu'il n'y en a pas d'autre dans le pays. » Mais cette force ne doit pas être aveugle ni sourde, elle ne doit pas aller au bout d'elle-même, la monarchie ne doit pas être despotique, absolue, si l'absolu était de ce monde ; ce n'est pas une satrapie supérieure, une souveraineté démente sur tout et sous Dieu seul. Contrairement à la légende, Cánovas s'en porte garant, elle ne l'a jamais été en Espagne. D'après lui, Philippe II lui-même n'aurait pas été le prince des ténèbres, l'homme tout noir, le tyran mélancolique et glacé que nous ont peint nos manuels d'histoire. Lui-même, dans un temps où il fallait qu'un roi fût l'un ou l'autre, il eût préféré, en son triste cœur, être « aimé plutôt que craint », assure Cánovas, qui va jusqu'à nous le montrer « partageant une illusion plus propre aux gouvernements parlementaires modernes qu'aux souverains omnipotents : celle de s'imaginer que des intérêts de leur nature rivaux et irréductibles se peuvent concilier au moyen de caresses, ou que la seule bienveillance suffit pour maintenir les empires ni aucun régime politique, si légitime et populaire qu'il soit. Ainsi que l'établissent sa correspondance et ses véritables actes, Philippe II, à l'ordinaire, cherchait beaucoup plus à se faire aimer qu'à se faire craindre. » Sur quoi Cánovas fait observer : « La générosité et la bénignité sont bonnes, sans doute, et l'on ne doit pas perdre une occasion de les exercer, quand cela est réellement faisable, dans les affaires humaines ; mais elles ne sont, par malheur, utiles qu'en tant qu'il reste une force irrésistible pour reprendre et tenir avec facilité les rênes lâchées, réprimant, à tout moment et d'une main dure, les ingrats. » Voilà une morale qu'on ne s'attendait pas à voir tirer, par contraste, de la vie et du règne de Philippe II !

D'autre part, Philippe IV n'a pas été du tout le monarque

fainéant et nul, adonné uniquement à ses plaisirs ; mais attentif, appliqué à toutes ses tâches, laborieux, et même, en langage d'aujourd'hui, « paperassier » ; (on disait déjà alors, et on le disait des rois : *papelistas*). Plus et mieux. Cánovas nous a restitué de lui un prologue extrêmement remarquable, écrit pour sa traduction des livres VIII et IX de la *Storia d'Italia*, de Guichardin, à qui le roi se vante, en passant, de faire, par cette marque d'estime, un « incomparable honneur ». Philippe se défend d'abord d'avoir exécuté cē travail au détriment de sa fonction royale. Il l'a fait, et il tient à ce qu'on le sache, « en dehors de ses heures de bureau ». Non pas qu'il le considère comme un travail superflu, mais bien comme nécessaire et exigé pour la plus grande intelligence et l'expédition assurée des affaires de cette monarchie ; « d'autant que je n'y ai pas dépensé même un instant de *las horas del despacho* (c'est lui, le roi, qui le dit), ni sacrifié les obligations de ma fonction. »

On a fait bien des contes de la fameuse « fenêtre de Philippe II » à l'Escurial. Peut-être ne servit-elle pas seulement à des usages inquisitoriaux. En tout cas, il y en eut d'autres, dans les palais, destinées à d'autres usages. « Je pensai aussi, déclare Philippe IV, à ce que j'avais entendu dire, que les rois de Castille avaient coutume de descendre au Conseil ; et, comme j'étais trop jeune pour le faire, comme d'ailleurs cette pratique était en désuétude depuis longtemps, j'employai un autre moyen plus efficace pour mon instruction, et de plus de fruit pour mon gouvernement, qui fut d'ouvrir dans les tribunaux et conseils quelques guichets, disposés de manière qu'on ne pût m'entendre entrer, et avec des jalousies si épaisses qu'une fois entré on ne pût non plus connaître ma présence ; et ainsi j'allais continuellement m'informer des questions les plus importantes ; de là, je pouvais entendre ce que, par aventure, on n'aurait pas osé me dire ailleurs, ce lieu étant si sacré ; moyen excellent tant à cet effet que pour les tenir toujours en éveil, et moyen où se rencontrent beaucoup d'autres convenances avantageuses pour la souveraineté. »

Philippe IV avait, en outre, soutenu et complété de bonne heure, par des lectures, sa préparation, qu'il avait voulue tout ensemble « générale et technique ». « A la deuxième ou troisième année de mon règne, j'avais déjà lu une partie de ce que j'ai rapporté, mais non pas tout, et c'est pourquoi j'ai

continué et, avec l'aide de Dieu, je continuerai dans les loisirs que me laissera le labeur de ma charge. Il m'a paru qu'il était temps de passer plus avant dans l'acquisition de ces connaissances, et, pour y réussir, j'ai cru convenable de traiter moi-même sur table (par écrit) des matières d'État, qui sont celles que les princes doivent savoir le mieux et celles qui leur importent le plus pour tenir avec certitude le timon de cette nef de la monarchie, qu'il est si difficile de bien gouverner. »

A quoi tout ce travail, — lectures, commentaires, assiduité aux discussions et délibérations, — aboutira-t-il? En s'y livrant, c'est la voix de Philippe II que Philippe IV écoute, c'est à elle qu'il obéit : « Le roi, mon seigneur et mon aïeul, qui était le plus prudent des princes, disait que « plus on examine une chose, et plus on en entend à son « sujet, plus sûr est le succès ; plus les affaires ont d'impor- « tance, plus il est nécessaire de bien regarder et de bien « écouter pour bien choisir, — ce qui est notre suprême « obligation. »

Bien choisir, suprême obligation du prince ; essence de la fonction royale. C'est par cette faculté, qualité première quand ils l'eurent, la cultivèrent et ne permirent pas à la faveur de la corrompre, que des hommes, peut-être médiocres, surent être de très grands rois. Si Philippe IV, malgré le choix du Comte-Duc, n'en fut pas un, si son règne fut assombri par de redoutables épreuves, si, par exemple, le Portugal se sépara alors de l'Espagne, « ce ne fut pas exclusivement parce qu'il se plut aux comédies et aux courses de taureaux ; non, de toute évidence. Ce malheur national et tous ceux qui l'accompagnèrent eurent beaucoup, infiniment d'autres causes, et de plus graves. » Il reste, au jugement de Cánovas, qu' « aucun monarque de ce temps, ni presque aucun monarque moderne, ni presque aucun ministre parlementaire, n'est autant intervenu de sa main dans les actes, consultes et négociations que ce Philippe IV, si calomnié ».

Cánovas ne nourrit donc contre l'ancienne forme de la monarchie espagnole aucune prévention, il s'attache même à détruire les préjugés qui la discréditaient historiquement. Mais il lui assignait sa place dans l'histoire ; par le seul fait qu'il distinguait la monarchie « moderne » de l'autre, il les opposait l'une à l'autre, il en reconnaissait deux types, et, entre les deux, il choisissait : « suprême obligation » de

l'homme d'État comme du prince. Le roi doit se rendre capable d'être lui-même son principal conseiller, de demeurer, dans tous les cas, l'arbitre et le juge en dernier ressort. Mais la question tant débattue au seizième siècle par les écrivains politiques est désormais résolue : le roi a besoin d'un conseil, il lui faut, dans son intérêt, des conseillers connus, déclarés, responsables. Mieux vaut, pour lui et pour tous, qu'il ait, à côté de lui, des personnes certaines, que certaines personnes derrière lui.

Il ne lui servirait de rien de prétendre s'enfermer et se retrancher dans sa légitimité, car il n'est pas de légitimité si forte qu'elle ne puisse se trouver contrainte de composer avec les faits accomplis. « Ce système politique, tel qu'il était alors, chose humaine et pratique, et non tel que se présente aujourd'hui une arbitraire et irréalisable hypothèse, était très loin d'assujettir à l'inflexible rigueur d'aucun principe absolu la direction des grandes affaires humaines. Les hommes de ce système étaient trop intelligents pour s'abstraire de ce qu'à présent quelques-uns appellent avec dédain les circonstances, et trop bons patriotes pour sacrifier les intérêts immédiats de la nation à des prétentions chimériques, s ijustes qu'en principe ils les estimassent. » Aussi n'est-il pas *d'absolu* qui puisse, en politique, être, partout et toujours, *absolument* intransigeant. Philippe IV l'a bien éprouvé, lors de la révolution qui coûta le trône et la vie à Charles Ier d'Angleterre, et il l'a bien dit : « Si nos affaires étaient en un état différent, il y aurait peu à discourir sur ce sujet, puisque la raison et tous mes désirs demandent de nous déclarer pour le roi ; mais *la nécessité ne permet pas de faire ce qui serait le meilleur* (mot à mot : *d'exécuter le meilleur*). »

Et Cánovas appuie : « Devant cet intérêt primordial, le roi, comme ses conseillers, étouffa les sentiments naturels d'horreur que devait éveiller en eux un gouvernement non seulement révolutionnaire et usurpateur, mais régicide. » Il se résigna à recevoir un ambassadeur de Cromwell (qui, d'ailleurs, fut assassiné). Accommodement d'où l'historien, fidèle à son habitude de toujours scruter le passé en vue du présent, tire cette morale : « Ce que démontrent les documents, c'est que le principe de la légitimité était loin d'inspirer le respect superstitieux que l'on suppose à nos rois de la Maison d'Autriche, intitulés maintenant *de droit divin*,

et à nos hommes d'État absolutistes du dix-septième siècle. Et n'est-il pas vrai aussi que ces mêmes documents mettent encore en évidence que les faits accomplis avaient coutume de soulever dans l'Espagne, par excellence catholique et monarchique, de ce siècle-là, autant de considération, pour le moins, qu'on y en apporta, il y a quelques années, quand provoqua un tel tapage la proposition de reconnaître le royaume d'Italie? »

Les institutions sont toujours ou tempérées ou exaspérées par les mœurs. C'est pourquoi une monarchie véritablement absolue, même si elle eût été possible ailleurs, aurait été sinon inconcevable, irréalisable en Espagne. Elle eût trouvé un frein non seulement dans les privilèges de l'aristocratie, comme dans les *fueros* provinciaux, mais encore dans cette espèce particulière d'esprit ou de sentiment qu'il serait d'un mauvais langage de dire démocratique, que, faute de mieux, on peut qualifier d'égalitaire, et qui de haut en bas et de bas en haut circule dans tout le corps de la nation. D'en haut, condescendance sans morgue ; d'en bas, familiarité sans irrévérence, et les extrêmes se rapprochent. « Cette espèce de démocratie de la vieille Espagne, fondée sur les fumées de noblesse de tous, qui, contemplée dans ce qu'il en reste, si par aventure elle apparaît sans mélange de leçons étrangères mal apprises, étonne les bons observateurs transpyrénéens. »

Monarchiste, mais Espagnol, et l'un autant que l'autre, autoritaire, mais doctrinaire, ou homme de doctrine, ou du moins homme ayant du goût et de l'inclination pour la doctrine, historien de l'ancienne Espagne, mais politique de la nouvelle, qui ne s'était penché sur le passé que pour se redresser vers l'avenir, Cánovas del Castillo ne pouvait vouloir que de cette sorte de monarchie qui pouvait convenir à son pays et à son temps.

Toute sa foi politique reposait sur trois principes, tout son *Credo* politique se composait de trois articles, dont le premier était : la Nation ou la Patrie ; le deuxième, la monarchie constitutionnelle ; le troisième, la dynastie, et la dynastie héréditaire. Alors que sévissait la manie de disserter sur le « siège » ou le « lieu » de la souveraineté, les uns la faisant résider dans le peuple, les autres dans le prince, Cánovas s'était établi dans une position intermédiaire ; distinguant entre l'origine de la souveraineté et l'exercice de

la souveraineté, il concédait que la souveraineté, en son origine, appartenait à la nation, pourvu qu'il fût bien entendu que l'exercice n'en appartenait qu'au roi. Il lui en coûtait peu d'en reconnaître au peuple le domaine éminent, si le prince en demeurait le seul occupant actuel et effectif : cela seul importait, et le reste était logomachie. Ainsi, d'après ces trois principes, en ces trois articles, Cánovas lui-même s'était-il défini, à l'aube de la Restauration, devant le Congrès des députés, dans son discours du 15 mars 1876 ; l'un de ses biographes a repris et résumé : « enthousiaste et notable parlementaire, moins conservateur que les conservateurs et plus libéral que beaucoup des libéraux de son temps. » Toujours est-il que le parti qu'il fonda, dirigea, et dont, malgré quelques dissidences à la longue inévitables, il resta jusqu'à la fin le chef tout-puissant, porta précisément le titre de « parti conservateur libéral ». De cette double épithète, le premier terme était pour l'histoire, pour la monarchie et la dynastie ; le second pour la politique, pour la nation et les institutions. Mais ce n'est pas faire injure à Cánovas, c'est lui rendre l'hommage de la vérité, que d'avertir tout de suite qu'il avait sa manière à lui de concevoir et de pratiquer le libéralisme.

Il était très parlementaire : nous osons dire aujourd'hui, et lui-même sans doute, aujourd'hui, ne se défendrait pas de dire : trop parlementaire. En 1876, il n'avait ni fait ni pu faire l'expérience que depuis lors nous avons faite, quoique les débuts en Espagne n'aient pas été bien encourageants ; mais il semblait qu'on n'y eût pas autre chose à opposer aux *pronunciamientos*, si ce n'est un *absolutisme* impossible, qui, du reste, en eût provoqué de nouveaux, et ainsi de suite, à l'infini. Cánovas voulait fortement le roi, mais non le roi absolu, *el Rey neto*. Fervent admirateur du modèle britannique, connaissant les débats de la Chambre des communes au point de pouvoir citer impromptu, au cours d'une discussion aux Cortès, l'opinion de tel ou tel de ses *leaders*, quelle que fût l'époque de l'histoire à laquelle cet orateur se rattachât ; préoccupé, jusqu'à l'obsession, de l'idée de se rapprocher de ce modèle, s'il était interdit au peuple espagnol, par son tempérament, et par ses mœurs, de s'y conformer tout à fait, il s'accrochait de tout le sentiment de sa supériorité et de tout le souvenir de ses triomphes au régime parlementaire, dont il n'avait pas vu, dont il se serait

peut-être difficilement résigné à voir la dégénérescence commençante, le « parlementarisme », puis la décomposition définitive, la « parlementarite ». Et c'était proprement la forme de son libéralisme : il était parlementaire. Le gouvernement à l'anglaise : « Cela, et rien d'autre, a toujours été mon idéal concret pour l'Espagne. » Vue de l'esprit, qui étonne un peu chez cet historien, chez cet homme d'État, et qui négligeait plus qu'il n'était permis trop d'éléments du possible, trop de données du réel.

Cánovas reconnaissait pourtant les embarras que causent les assemblées délibérantes. « Si soumis que soit un corps délibérant (voilà une note intéressante, qui ressemble fort à une révélation psychologique, et qui découvre un trait profond du caractère), si soumis que soit ce corps, et encore qu'au fait et au prendre il le soit en tout ce qui emporte engagement formel, il ne laisse jamais complètement de susciter des embarras. » Mais quoi? La monarchie moderne doit être constitutionnelle, et elle ne peut l'être qu'en étant représentative, ou parlementaire ; mais elle ne peut l'être qu'en admettant, parmi ses organes principaux, une ou plusieurs assemblées délibérantes. Le gouvernement, Cabine , Ministère, Conseil du Roi, ou sera tiré d'elles, ou établira le contact, maintiendra la communication avec elles, et créera entre elles et le pouvoir royal une sorte de solidarité, exonérera l'un de la responsabilité, en chargera plus ou moins fictivement les autres, en tout cas la dénoncera. Ce n'est pas chose aisée de savoir où elle est. « Rien, à l'ordinaire, de plus difficile, après l'échec d'une mesure, qui dans la pratique engendre de funestes effets, que d'en identifier sûrement l'auteur. » La pratique de la monarchie constitutionnelle, du gouvernement de cabinet, le désignera au moins dans la mesure où les justes noces proclament la paternité : *Is pater est.*.

La responsabilité des accidents et des malheurs, le peuple se montre prompt à la faire peser toute sur autrui, mais souvent il en a sa part. « Il convient que l'histoire enseigne aux peuples toute la part de faute qui leur incombe de coutume dans les événements, abandonnant le faux et préjudiciable système de la rejeter en entier sur les gouvernants. Les individus passent, et les peuples demeurent ; et jamais un individu ne fera grand un État à soi seul ni le perdra par soi seul. A peine les hommes d'État ont-ils la force

pour avancer ou retarder les événements. Le reste vient à être, dans la généralité des cas, œuvre commune des nations, empire des circonstances, fatalité antérieurement créée par de libres, mais collectives certitudes ou erreurs. »

Pourtant, la part de l'homme d'État dans ces fautes et cette responsabilité communes demeure la plus grande, car son opinion doit peser plus que ne doit compter celle du peuple, exprimée notamment par le suffrage. Elle doit peser plus, parce qu'il doit être et plus compétent et mieux informé : quelque place qu'on accorde au nombre dans l'État, au moment des résolutions suprêmes, « l'opinion publique n'est pas tant à considérer que celle des hommes de gouvernement ». La monarchie selon Cánovas est une monarchie constitutionnelle, libérale et parlementaire ; mais elle l'est des deux côtés ; il n'y souffre pas plus un libéralisme, un parlementarisme absolu, qu'un despotisme non réglé, non contre-balancé, non équilibré ; c'est une monarchie conseillée, mais conseillée par ceux qui ont droit et qualité de conseil ; des deux côtés, la Constitution fait limite, mais c'est, avant tout et après tout, une monarchie. Elle l'est plus que jamais aux heures graves, dans les temps forts, dans les crises nationales ; car « tout péril imminent pousse les pouvoirs vers la dictature », et la monarchie est si bien la forme légitime et naturelle de la dictature que les républiques elles-mêmes, à ces heures-là, tout démocratiques qu'elles sont, et ne cessent pas de se croire, courbées sous la nécessité, agissent monarchiquement. Elle seule, cette monarchie de fait, par l'unité du commandement, la clarté des desseins, la rapidité des décisions, la continuité de l'exécution, leur prête la puissance de vaincre.

Il y a des siècles que philosophes et moralistes disputent entre eux sur le point épineux de savoir si le pessimisme peut être un principe d'action, et, dans ce cas, quel est, du pessimisme ou de l'optimisme, celui qui est le plus actif, le plus agissant, celui qui excite le plus à l'action. Pour la plupart, ils décident en faveur de l'optimisme, en dépit de l'adage célèbre et vérifié par l'événement qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre. Tout ce qu'on en veut dire ici, c'est que le pessimisme de Cánovas, en supposant qu'il fût prouvé, ne l'a point empêché d'agir, et d'agir comme il recommandait de vouloir et comme il voulait, fortement. Mais la forme de ce pessimisme était très particulière ; elle

lui était en quelque sorte propre et personnelle. Il prenait sa source dans le sens aigu que Cánovas avait de la réalité, dans le souci qu'il avait du possible, dans la perpétuelle contemplation de l'histoire, dans l'application continuelle à connaître et apprécier exactement les conditions, les circonstances, la situation présente de l'Espagne, ce qu'elle lui permettait, ce qu'elle ne lui permettait pas. Par-dessus tout, le pessimisme de Cánovas était d'origine historique ; voilà l'explication du mot plein d'amertume : « Un rôle triste, mais honorable, m'est échu, à moi, en ce qui se rapporte à l'histoire d'Espagne... » Cette histoire même, il l'avait prise aux temps de « décadence », comme historien après Rocroy, comme politique, après l'anarchie de 1873 et le laisser-aller de 1874 ; et, quoiqu'il en souffrît et qu'il en gémît, c'est elle qu'il devait se résigner à continuer.

« Rôle triste, mais honorable... » Cánovas a plaint le Comte-Duc d'y avoir été condamné, non sans un retour sur lui-même : « Incontestablement, il avait tout d'un homme d'État, bien qu'il lui échût de l'être en des temps de ruine et d'impuissance, ce qui est le plus mélancolique devoir qui puisse incomber ». Si pénible que soit ce devoir, il faut cependant le remplir. Il faut discipliner sa pensée et sa volonté à voir le réel et à n'entreprendre que le possible, en vertu de l'axiome primitivement posé : « Tout ce qui n'est pas possible est faux en politique. » Le fait est, en ce sens, le maître et le père du fait. Retenons la leçon de l'histoire. « Puisse l'Espagne entière, s'écriait l'auteur des *Etudes sur le règne de Philippe IV*, prendre conseil des faits, heureux et contraires, qui font la trame de ces études pour ménager et obtenir dans les jours à venir tout ce qui lui a manqué en un autre temps, et tout ce dont, au surplus, elle a besoin pour occuper de nouveau, et cette fois perpétuellement, un rang distingué entre les nations ! » Mais que les Espagnols ne se contentent pas de dire, comme le fait trop souvent, au sujet de l'un et de l'autre état de choses, une histoire qui s'intitule nationale, qu'ils furent « très grands et valeureux jusqu'à une certaine date, très malheureux et dégénérés par la suite ». Et puis que, l'ayant dit, ils n'en prennent pas indifféremment leur parti, comme lorsque, les bras croisés en face des régimes qui finissent et des révolutions qui grondent, ils disent sans sourciller : « *Eso se va.* Cela s'en va. » Le vrai pessimisme, cruel, impie, mortel, c'est celui-là,

le pessimisme désespéré ; l'atonie, la paralysie, le suicide de la nation.

Celui de Cánovas ne lui ressemble en rien. Écoutons-le encore parler d'un autre, avec un retour sur son propre cas : « Peut-on croire avec vraisemblance qu'un homme qui presque sûrement se proposait de dominer les Cortès par l'ascendant de sa personne ait entendu faciliter son dessein en pleurant ses disgrâces, et en troquant d'un coup son ancienne et notoire arrogance et sa confiance en soi-même, qui était le fondement de celles de tous, contre une attitude et des paroles si désabusées? Les hommes qui voient le dedans des choses, et qui, au milieu de quelque passagère faveur de la fortune, aperçoivent clairement les périls de l'avenir, déplorent en leur for intérieur la joie superficielle et les espérances exagérées, ou parfois chimériques, du vulgaire qui ne retient que ce qui se passe devant ses yeux. Ils éprouvent alors comme une nécessité d'interrompre une joie qui, encore qu'elle flatte les sentiments, pèse intérieurement à l'âme... Il n'y a pas de doute que la valeur d'un seul homme puisse retarder l'événement qui paraît le plus imminent, pour quelque temps et même pour longtemps, bien que, les choses étant arrivées à *un certain* point, il soit difficile qu'un jour ou l'autre il ne survienne pas quelque accident imprévu qui de nouveau détermine et ensuite produise la catastrophe. C'est pourquoi l'on ne peut ni ne doit attribuer légèrement à de petites causes les grands événements, mais non plus il ne convient pas de négliger ces causes pour juger ces événements. Et c'est pour de pareils cas, qu'il est impossible d'assujettir à un calcul sûr, que l'opinion des hommes réserve l'inexplicable et aveugle intervention de la fortune. »

Cánovas insiste, et nous le trahirions en n'insistant pas avec lui, parce que là, dans la nature de son prétendu pessimisme, il nous fait toucher le fond de son caractère, le ressort de sa conduite, le secret de sa politique. « Ce n'est pas, après tout, reprend-il, l'étude des événements et des hommes heureux qui a le plus d'utilité pour les nations, ni qui est le plus digne des méditations de l'histoire. Le malheur en apprend beaucoup plus que la prospérité, aussi bien à une nation qu'à un individu. » Ni une nation ni un homme, sans doute, n'aime à s'instruire de la sorte. « Il est naturel que l'homme fuie autant qu'il le peut les souvenirs pénibles ou

tristes, et surtout ceux qui, avec ou sans raison, blessent son orgueil... De là doit venir que nous tirons si peu d'enseignement de nos propres annales, parce que nous avons coutume de ne savoir d'elles que ce qui suffit à stimuler la vanité, ressemblant à ces hidalgos enorgueillis qui consacrent à la contemplation de leurs parchemins inutiles les heures qu'ils emploieraient mieux à rechercher et à combattre les causes de la diminution de leurs revenus, en en acquérant d'autres, par surcroît, au moyen desquels faire face aux croissantes nécessités des temps. » Est-ce, d'ailleurs, s'humilier que de se recueillir ainsi? Cánovas ne le pense pas, mais le fût-ce, que l'humiliation serait salutaire. « Même l'orgueil bien entendu gagnerait à étudier plus à fond nos erreurs et nos désastres. Chaque nation, au bout du compte, a ce qu'elle mérite ; car les nations sont perpétuelles et peuvent réparer les œuvres du hasard en plus ou moins de temps, tout à l'opposé des individus, que d'ordinaire la mort frappe avant qu'ils aient pris congé de la mauvaise fortune. Les désastres irréparables se méritent tout comme les triomphes constants et sûrs... Pour ma part, j'ai déjà dit, et je répète, que, si la mémoire des grandeurs passées vaut pour réconforter les esprits découragés et élever les pensées vers les sphères plus hautes que notre patriotisme entrevoit présentement, les revers et les infortunes historiques peuvent servir à beaucoup plus, qui est d'apprendre à les éviter. »

La grande sagesse pour un peuple, et le grand art pour un homme d'État, le régulateur de son action, est de savoir bien mesurer ses moyens ; toujours la limite du possible, au delà de laquelle il n'y a que l'aventure et la chute. Pour ce qui est du peuple espagnol, « la vérité est que l'exceptionnelle pénurie dont nous souffrons, déclare Cánovas, ne pouvait avoir de sûr remède qu'en changeant tout ensemble de politique et en abandonnant une position, atteinte à contretemps et que tôt ou tard il nous faudrait infailliblement perdre. Je ne prétends pas que ce remède fût d'une application facile en aucun pays, et moins qu'en tout autre en un pays d'un aussi commun orgueil que l'Espagne : je dis seulement que c'était l'unique moyen qui, employé en son lieu et en son temps, nous aurait épargné la plupart de nos épreuves et de nos déceptions postérieures. » Comment chasser l'idée que ces réflexions ne se soient représentées plus poignantes à l'esprit de l'homme d'État, dans les deux

dernières années de sa vie, assombries par la perte qu'il sentait fatale et prochaine de Cuba et des Philippines, ces deux poids lourds, disait-il, que l'Espagne affaiblie devait soutenir à bras tendus, aux deux extrémités du monde?

Pessimisme? Non, mais sens de la réalité, vue directe de l'homme d'État sur une affaire d'État. Certes, il lui eût été plus agréable de ne point aller ainsi à l'encontre du sentiment public, de ne point lancer cette douche froide sur l'enthousiasme patriotique surchauffé. Mais, dans de semblables questions, le politique pouvait-il parler en poète, et Cánovas del Castillo comme Estébanez Calderón? Plus d'une fois la strophe célèbre du « Solitaire » dans son *Ode au Roi sur les événements d'Amérique*, dut revenir chanter à l'oreille de son neveu, lui-même sensible aux nombres et aux rythmes. « Ceux donc qui savent qu'en naissant ils vivent — avec droit à la lumière de soleils opposés — et qu'ils trouvent leur illustre patrie partout — où ils posent le pied sur l'immense sphère, — comment peuvent-ils voir, en repos et couardise, — à un cercle mesquin et plus étroit, — se réduire la plus vaste Monarchie? » Magnifique envolée, mais la politique ne vole pas, elle marche, et souvent elle piétine, et quelquefois elle rompt. « Pour un homme d'État expérimenté et froid, pas même en vers il n'était permis de proposer à l'Espagne de 1830 qu'elle tentât de reconquérir les provinces d'Amérique totalement organisées déjà en nations indépendantes. » Devant cette hantise de l'impossible, il se révolte, la colère l'emporte, il tranche : « Pour tout bon Espagnol, le projet de rendre à sa patrie la place éminente qu'elle occupa jadis entre les nations, fait partie de son idéal ; mais tout politique qui, prenant son désir pour une possibilité, se comporterait en tout comme avaient coutume de le faire nos ancêtres du temps de Charles-Quint, devrait à bon droit être envoyé comme pensionnaire dans une maison de fous. »

Ainsi Cánovas, résistant à la fois aux assauts de ses adversaires et aux impulsions de ses amis, se refusait à jeter l'Espagne telle qu'il l'avait reçue dans les hasards d'une grande politique internationale, à rechercher pour elle des alliances où elle ne serait pas entrée à égalité, des compagnies où elle n'aurait été admise qu'en parente pauvre, au bas bout de la table, elle qui avait été l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II. Mais elle n'eut à lui repro-

cher ni son pessimisme ni sa faiblesse, lorsque le droit, la dignité, l'honneur national furent en cause, comme, par exemple, dans le conflit au sujet des îles Carolines, alors que se dressait, en face d'elle et en face de lui, en sa colossale puissance, l'Allemagne de Bismarck. Il savait pourtant mieux que personne le peu qu'il eût pu militairement, ayant mieux que personne mesuré la courbe de la décadence militaire de l'Espagne depuis et déjà avant Rocroy. S'il n'avait jamais mis en doute les vertus naturelles d'un sang héroïque, s'il professait même que les critiques étrangers se trompent en accordant une plus grande estime en Espagne à la terre qu'à la race dont elle est peuplée, tandis que l'opinion contraire serait plus juste à son avis, il n'était pas de ceux qui oublient que « l'art de la guerre est un art complexe », que des soldats et surtout des chefs ne s'improvisent pas ; et bien moins encore pouvait-il être de ceux-là qui témoignent « d'un excès de confiance en leur propre armée et d'un dédain indiscret pour l'armée ennemie. »

C'est encore l'étude de l'histoire, et c'est encore le sens du réel, qui lui inspiraient cette prudence, don nécessaire selon lui et signe d'élection de l'homme d'État, mais prudence virile et sans lâcheté, qui, au besoin, n'exclut pas la hardiesse, ne va que très rarement jusqu'à l'audace, qu'en tout cas elle veut réfléchie, et proscrit radicalement toute témérité. D'autre part, l'histoire et l'observation des choses avaient formé Cánovas à ne pas faire fond sur « des amitiés extérieures que l'intérêt ne soutient pas. » Mais ni prudence innée ou acquise, ni méfiance de soi et d'autrui, n'étaient capables d'entamer sa foi en la patrie, qui devait se superposer et survivre à tout. « La grande tragédie de la monarchie de Charles-Quint et de Philippe II, a-t-il écrit à propos du *Voto original* du duc de San-Lucar (Olivarès) n'eût pas été mieux portée à la scène par le génie de Shakespeare que par le talent analytique et l'expérience consommée de ce vieil homme politique qui, au bord de la tombe, se souciait tant de ne pas voir s'ouvrir du même coup celle de sa patrie. La patrie ne mourut point, sans doute parce que les nations meurent difficilement. »

L'amour de la patrie, la foi en la perpétuité de la patrie, la nécessité de cette perpétuité, quelque formule qu'on emploie, celle de Machiavel : « La patrie doit être sauvée ou avec gloire ou avec ignominie, mais de toute manière

elle doit être sauvée » ou celle de Cánovas lui-même : « Il en est de la patrie comme de notre père et de notre mère : on est pour elle avec raison ou sans raison ; » là-contre, il n'est pas de pessimisme, fût-il délibéré, systématique, invétéré, qui tienne, ne vienne s'abattre tout d'un coup et ne se brise comme verre. Mais tout ce que nous avons dit montre que, chez Cánovas, le pessimisme, si pessimisme il y eut en lui, ne fut point de l'espèce amollissante et neutre ; il ne fut pas prétexte à passivité, annulation de volonté ; mais que, plutôt principe d'action, il eut pour seul effet de soumettre cette action elle-même à la méthode et à la règle, de la contenir dans les limites du possible, suivant les données du réel.

Dans son deuxième discours de l'Ateneo (25 novembre 1872), il a pris soin de dissiper l'équivoque, par le parallèle qu'il a tracé du pessimisme et de l'optimisme, et la position de juste milieu où il s'est arrêté entre l'un et l'autre. « Bannissez, Messieurs, le soupçon, si, contre ma volonté, de telles paroles le répandent, que je sois de ceux que confond et épouvante la contemplation des événements contemporains. Non, je ne suis pas pessimiste ; pour l'être, il faudrait que je ne me confiasse pas comme je me confie en l'intervention de la Providence dans l'histoire, et, n'étant pas pessimiste, il n'est rien dont je doive spéculativement m'épouvanter. Pour moi, tout, en son temps, a sa raison manifeste ou latente, et j'espère que tout, à la fin, servira à améliorer en cette vie le sort des hommes et à leur faire gagner le bien éternel. Imprévus, douloureux et grands sont beaucoup des événements actuels, à n'en pas douter ; mais l'histoire de l'espèce humaine en offre de si grands, que personne qui la connaisse à fond puisse désespérer de l'avenir et dans le présent ressentir un extrême effroi. » Les plus étonnés, les plus épouvantés de tout ce qui se passe, devraient être « ces optimistes impénitents qui, non contents de la certitude du progrès humain, prétendent que l'approche lente et toujours distante de la perfection qu'il détermine se convertisse en possession immédiate, totale, absolue... ceux qui tenaient pour axiome depuis trente ans qu'à cause de la supériorité de sa civilisation matérielle et de l'indubitable accroissement de jouissances qu'il offre aux hommes, le monde ne connaîtrait plus désormais ni longues guerres, ni conquêtes, ni formations ou dissolutions d'États, ni vio-

lentes et cruelles révolutions de peuples cultivés. Ne prenez pas pour un paradoxe ce que je vais vous dire ; mais je pense en vérité, Messieurs, que ce sont les optimistes qui sont non pas assurément les plus méchants, mais sans conteste les plus dangereux de tous les hommes... Il n'est point de bonne politique, et il ne peut pas y avoir d'avancement certain dans les sciences morales, sans une juste conception de la vie et de la mort. Parce que les pessimistes s'en font une très erronée, en n'apercevant dans l'homme que ce qu'il a de mauvais, ils attristent et même rapetissent la vie, mais, après tout, ils ne la corrompent pas. Les optimistes, au contraire, en falsifiant la nature et la réalité des choses, la corrompent premièrement et, malgré eux, la remplissent ensuite aussi de déceptions et, par conséquent, de tristesse... Ce qu'il importe de découvrir et d'exposer, ce n'est que la réalité des choses en général, et ici, spécialement, celle des choses humaines, laquelle réalité dément également les optimismes et les pessimismes arbitraires. » Ajoutons, pour conclure : laquelle réalité, étant le seul fondement du possible, se trouve par cela même être la seule base d'une politique saine et raisonnable.

De même, que faut-il entendre par « le scepticisme » de Cánovas? Et comment aurait-il pu être tout ensemble, « pessimiste » et « sceptique »? Il semble que l'une de ces deux accusations détruise l'autre ; mais, en serrant les mots de plus près, on se convainc, et Cánovas en était le premier convaincu, que « scepticisme », ici, signifie simplement « variations ». Aussi, tenant comme il y tenait à l'unité de sa doctrine, de sa vie et de son œuvre, s'en est-il défendu avec énergie, partout où il lui a été donné de le faire, par la parole et par la plume, notamment dans la préface de ses *Problemas contemporáneos*. Il nie dans cet ouvrage, il a nié dans plusieurs de ses discours parlementaires, qu'on puisse, en ses travaux antérieurs à 1868, relever la moindre contradiction, la moindre différence avec l'esprit qui depuis lors a toujours inspiré ses actes. « Je ne citerai pas, dit-il, de travaux philosophiques, ni même sociologiques, parce que je n'en ai pas de cette époque, mais historiques et politiques, qui sont ceux que l'on calomnie et qui manifestent avec toute évidence l'esprit spéculatif qui m'animait réellement. Par eux on verra surabondamment qu'un même esprit dirigeait alors et dirige aujourd'hui ma plume et ma parole... De toute

manière, rien ne m'est aussi facile que de le prouver : le sens intime et général de notre histoire aux seizième et dix-septième siècles, que je découvris et fis connaître dans cette œuvre juvénile, est le même que je lui donne encore après trente années d'études sur les hommes et les choses de ce temps-là. »

Eh ! bien, oui, il y a l'*Esquisse historique de la Maison d'Autriche en Espagne*. Mais c'était pour son « *estudiantil* » auteur, qui s'était laissé surprendre, une question de conscience, « d'avoir copié avec légèreté, et sans un suffisant examen, beaucoup de calomnies historiques qui pèsent sur les gouvernants espagnols de cette époque. » Il se jugeait en conséquence plus obligé que d'autres à rechercher et établir la vérité, afin de se démentir chaque fois qu'il y aurait lieu, comme il s'était déjà démenti fréquemment, et comme il pensait encore démentir chaque jour davantage ses « peu scrupuleux » prédécesseurs. Cela n'a pas empêché quelques-uns de ses « adversaires », plutôt que de ses « critiques », de prétendre que, dans cette œuvre de ses vingt ans (exactement vingt-quatre ans), « j'ai exprimé des idées différentes de celles que je professe maintenant en politique, et même peu favorables au principe monarchique ; qu'on m'excuse donc de démontrer le contraire par des textes qui fassent foi. » Ces textes sont, entre autres, deux portraits de Philippe II, datés l'un de 1852, l'autre de beaucoup plus tard, tous les deux, conformes, identiques, — avec, comme il est naturel, de moins en moins d'inexactitude de pensée et de langage, — à son jugement d'aujourd'hui. Autre preuve, et plus directe, de cette invariabilité d'opinion : un passage du discours, son vrai début parlementaire, aux Cortès constituantes de 1855, sur l'origine et le fondement de la souveraineté nationale ; sujet que Cánovas devait reprendre dans son discours de l'Ateneo du 6 novembre 1889. Il y repoussait dès lors, comme il le repousse toujours, « le *libre arbitre national* et la volonté nationale soi-disant exprimée en des scrutins ou résumée en des assemblées politiques ». Il voulait bien reconnaître « les nations maîtresses d'elles-mêmes, mais elles tout entières, dans leur grande vie historique ; et non aucune minorité d'habitants de l'un ou de l'autre sexe, ni même aucune majorité ivre, passagèrement séduite ou dévoyée de quelque façon ». — « Quel bon démagogue, raillait-il, ne fallait-il

pas être pour apporter de telles négations dans les Cortès de 1855 ! »

Mais il y avait pis, il y avait « plus roide ». Ne l'avait-on pas traité de « partisan du régicide » dans le moment même où il écrivait son apologie de Philippe II ! Sans doute tirait-on prétexte de certains passages tronqués de son *Histoire de la décadence*, de celui peut-être où, racontant la conspiration de D. Carlos Padilla qui tendait à réunir de nouveau sur une seule tête, — mais celle du duc de Bragance, — les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, il estimait ce complot « un crime odieux » et déclarait « juste » qu'il fût puni de mort. Sans doute aussi visait-on sa participation, aux côtés des plus notables représentants de l'opinion modérée, dans les événements de 1854. Il s'en était pourtant expliqué devant le Congrès, le 5 juin 1867, et victorieusement, à en juger par le profond silence qu'avaient observé ses censeurs. Ils s'étaient tus : il les avait crus désarmés.

Contre son prétendu pessimisme, contre son prétendu scepticisme, toute son œuvre, écrite, parlée, agie, protestait. Et quelle œuvre ! A ne considérer pour l'instant que ses écrits et ses discours, on en aura un aperçu par les sommaires des trois volumes de ses *Problèmes contemporains*. Lequel de ces problèmes, des plus hauts, des plus ardus, des plus pressants dans tous les ordres, n'y est point abordé en son temps, aussitôt qu'il est posé, parfois même avant qu'il soit posé pour le public? Ce sont en 1870, dès le 26 novembre, les transformations européennes ; la question romaine sous son aspect universel ; la guerre franco-prussienne et la suprématie germanique en Europe ; en 1871, le pessimisme et l'optimisme par rapport aux problèmes de l'époque actuelle ; le concept et l'importance de la théodicée populaire ; l'État en lui-même et dans ses relations avec les droits individuels et corporatifs ; les formes politiques en général, et, particulièrement la monarchie constitutionnelle en Angleterre. C'est, en 1872, le problème religieux et ses relations avec le problème politique ; le problème religieux et l'économie politique ; l'économie politique, le socialisme et le christianisme ; les erreurs des écoles modernes par rapport au concept d'humanité et à la notion d'État ; l'inefficacité des solutions proposées jusqu'à présent pour les problèmes sociaux ; le christianisme et le problème social ; le natu-

ralisme et le socialisme scientifique ; la morale indépendante et la morale chrétienne ; le christianisme comme fondement de l'ordre social ; la croyance au surnaturel et l'Athénée scientifique. En 1873, voici : la liberté et le progrès dans le monde moderne, le concept de liberté dans les écoles philosophiques modernes, le déterminisme et la liberté humaine et ses manifestations, l'idée de progrès, les systèmes de Spencer et de Haeckel, et le christianisme, l'identité fondamentale de l'idée de progrès dans les systèmes philosophiques contemporains ; la philosophie de Kant, le scepticisme et le déterminisme actuels, la réalité des concepts de liberté et de progrès. Là se termine la première série des discours prononcés à la présidence de l'Ateneo (1870-1874) ; mais Cánovas y reviendra huit ans après ; dans l'intervalle, il y a eu la Restauration.

En 1882, il prend pour thème : l'état actuel de l'investigation philosophique ; le fait de l'existence des nations, et la recherche de leur origine et de leur nature ; les différences entre la nationalité et la race ; le concept de nation dans l'histoire ; le concept de nation totalement considéré en lui-même et sans le distinguer de celui de patrie ; les tendances communes aujourd'hui à toutes les nations civilisées ; l'opposition du monde réel au fantastique de la paix perpétuelle entre les nations, ou la solidarité universelle des hommes. Enfin, troisième série des discours de l'Ateneo, en 1889, sur la démocratie ; l'exercice de la souveraineté dans les démocraties modernes ; les révolutions de l'âge moderne ; classification des systèmes démocratiques, la démocratie pure en Suisse ; la démocratie mixte dans les cantons suisses ; la souveraineté exercée en Suisse par la Confédération, le régime municipal ; la démocratie des États-Unis ; le concept de la souveraineté dans les États-Unis et en Suisse ; principes théoriques de la démocratie française. En 1890, la question ouvrière et son nouveau caractère, sujet sur lequel Cánovas insistera ailleurs.

Ailleurs, c'est partout où il trouve l'occasion de parler ou d'écrire : à l'Académie royale des sciences morales et politiques, le 5 juin 1881, il traite des hypothèses qui ont servi ou pourraient servir de fondements à la sociologie ; de la sociologie moderne et du socialisme. Il étudie successivement les nouveaux concepts de la substance et de la force ; la morale et le droit dans les écoles philosophiques

modernes ; les lois du progrès et de l'association dans l'humanité. Puis ce sont, dans un autre genre, et dans un autre ton, des articles ou des discours sur l'économie politique et la démocratie économiste en Espagne ; la production des céréales en Espagne et les tarifs douaniers actuels (au Congrès des députés, 1888) ; le libre-échange et l'économie politique, à propos d'un traité de commerce ; la nécessité de protéger, en même temps que les céréales, la production espagnole en général. Un jour, il explique « comment il en est venu à être doctrinalement protectionniste » ; le lendemain, il s'inquiète des résultats de la Conférence ouvrière de Berlin et de l'état officiel de la question ouvrière qui occupe une place de plus en plus grande dans ses préoccupations.

Il confronte en chef de gouvernement les droits des gouvernements nationaux et les prétentions de l'Internationale. Comme prologue au recueil de ses *Discours parlementaires*, il expose, non sans scepticisme (cette fois, c'est le mot propre), la question, alors à la mode, du jugement par jurés. Outre ces gros morceaux, ces études de fond, tout un cortège de ce que, en termes de journal, on appellerait des « Variétés » : sur les *Arbitristas* (expression ingénieusement empruntée de *Don Quichotte*, pour dire les donneurs d'avis qu'on ne leur demande pas) ; Un autre précurseur de Malthus ; les orateurs grecs et latins ; le centenaire de Sébastian del Cano ; le Congrès géographique de Madrid, etc. En somme, — on voit que c'est véritablement une Somme, — philosophie, sociologie, morale, droit, économie politique et sociale, théorie et pratique, cette curiosité universelle s'intéresse à tout, cette intelligence encyclopédique embrasse tout, cette activité d'État se saisit et se rend maîtresse de toutes les matières d'État.

Et maintenant, Grands de la terre, instruisez-vous. Allez à l'école, Ministres nés des jeux de l'Urne électorale et du Hasard. Comparez, et considérez ce qu'est l'Art, vous qui ne vous êtes même pas donné la peine d'apprendre le métier !

J'ai poussé aussi avant que je le pouvais dans l'espace qui m'est étroitement mesuré l'analyse de l'esprit de Cánovas, homme d'État. Il n'avait pas, lui, usurpé ce titre ; il l'avait

bel et bien mérité et conquis par l'effort de toute sa vie. Mais cet esprit si ouvert et si passionné, si vivant et si vibrant, si attentif et si actif, à l'analyser de la sorte, je crains de l'avoir distillé, desséché, désincarné, car l'homme d'État fut un homme, et l'homme fut ce qu'est tout homme, non seulement esprit, mais âme, corps, cœur et chair. Comme tout homme, il eut des qualités et des défauts, *ses* qualités et *ses* défauts, qui fixent sa personnalité. Ne tombons pas dans l'erreur dénoncée par Cánovas del Castillo lui-même : ceux qui s'imagineraient que tout est éminent dans l'homme le plus éminent et que le plus fort est sans faiblesse, feraient l'aveu qu'ils ont mal lu l'histoire et qu'ils ignorent le maniement des affaires d'État.

Pour moi, j'ai cherché l'homme d'État et j'ai cru le trouver dans ses pensées et ses paroles, dans la masse, que je n'ai fait qu'effleurer, de ses livres et de ses discours. Mais qu'en reste-t-il dans le peu que j'en ai pu noter? A supposer même que toutes ses parties y soient, y est-il? Ne faut-il pas, pour le recomposer, aller à présent chercher l'homme dans son être et son caractère, sous son vêtement et sa figure, *intus et in cute?* Ah! comme tout cela est froid et mort, et comme c'est loin de lui! Je voudrais, après trente ans, retrouver quelque chose de l'impression de grandeur que je ressentis quand je l'approchai et de la douloureuse émotion que j'éprouvai à la nouvelle de la fin sanglante par laquelle venait d'être interrompue si malheureusement pour son pays la carrière, encore riche de services, de Celui qui fut un faiseur d'ordre, qui le fut, il est vrai, lorsqu'il le fallut, à la manière forte, mais, quoi qu'en aient dit les factions domptées, n'eut jamais rien d'un tyran.

Charles Benoist.

Le maréchal de Saint-Arnaud

et

la préparation du Coup d'État [1]

Les mesures exécutées au début de la nuit du 2 décembre permirent d'afficher avant le jour dans Paris, puis l'après-midi et le lendemain dans toute la France, le décret du prince président dissolvant l'Assemblée, abrogeant la loi du 31 mai 1848, rétablissant le suffrage universel et convoquant le peuple français à émettre son vote approbatif entre le 14 et le 31 décembre.

Les corps constitués se trouvant dissous, le prince institua une *Commission consultative* destinée à en tenir lieu et appelée à fonctionner jusqu'au moment où serait organisée la nouvelle Constitution. Depuis longtemps Louis-Napoléon avait préparé le statut de cette Commission et fait le choix de ses membres en s'inspirant du désir de « s'entourer d'hommes jouissant à juste titre de l'estime et de la confiance du pays ».

On affichait également, dès la première heure, deux proclamations du prince : l'une, un appel au peuple, faisait allusion à l'attitude de la majorité de l'Assemblée et indiquait les bases fondamentales d'une Constitution que les Assemblées auraient à développer.

(1) Copyright 1928 by Librairie Plon. — Voir *la Revue universelle* du 1er février 1929.

L'autre proclamation s'adressait à l'armée, à laquelle le président demandait de faire entendre sa voix par un vote public.

En même temps que se préparaient ou s'exécutaient ces mesures, on occupait militairement l'Assemblée nationale dès l'aube du 2 décembre, et on s'assurait de la personne de dix députés influents et de soixante chefs de sociétés secrètes ou des barricades. Il appartenait au colonel Espinasse, placé à l'École militaire, de venir avec quatre compagnies d'élite du 42e de ligne s'établir au palais législatif. On sait qu'il avait pris d'avance toutes ses précautions. En même temps, les questeurs Le Flô et Baze, ainsi que le commissaire de police de l'Assemblée nationale, Brun, étaient mis en état d'arrestation. Parmi les principaux chefs de partis ou députés influents qui subirent le même sort, se trouvèrent les généraux Changarnier, La Moricière, Cavaignac, Bedeau, le colonel Charras, Thiers, le socialiste Greppo, etc.

La nuit précédente, l'arrestation de ces généraux avait été longuement discutée. Cette question, déjà examinée en septembre, avait été résolue par la négative. Le prince y était radicalement hostile ; Saint-Arnaud y répugnait surtout à cause de Bedeau qu'il estimait et auquel il vouait un souvenir reconnaissant. Il se serait volontiers peu préoccupé des trois autres, anciens ennemis jurés de son bienfaiteur Bugeaud. Cependant, tous quatre lui rappelaient les luttes soutenues côte à côte pour la conquête du sol algérien ; et puis « ce n'est pas sans regret qu'on se met à arrêter des hommes respectables dont l'unique faute consiste à être des ennemis politiques ». Il hésitait donc à prendre sur ce point l'attitude d'un homme d'État.

Morny, plus positif, pensait tout autrement. Deux ans auparavant, il avait reçu les confidences simultanées de Thiers et de Changarnier, au temps où ces députés croyaient que le prince président pouvait faire un coup d'État en faveur du parti orléaniste. Thiers lui avait dit : « Il faudra arrêter La Moricière, c'est un drôle, courageux, très dangereux. Mais il ne faudra pas arrêter Cavaignac, il est populaire... » Changarnier répliquait : « La Moricière est un gamin, j'en fais mon affaire, mais Cavaignac est très dangereux. C'est lui que je veux arrêter. » Se rappelant cet entretien la veille du 2 Décembre, Morny déclara qu'il convenait d'arrêter non seulement La Moricière et Cavaignac,

mais aussi ses deux interlocuteurs d'autrefois, Thiers et Changarnier.

Aidé de Persigny, il plaida donc vivement en faveur de l'arrestation et convainquit tout le monde qu'il serait dangereux de laisser aux anciens chefs militaires la facilité de haranguer les troupes et de tenter de les diriger. Le préfet de police Maupas reçut des instructions en conséquence et alla s'installer à la préfecture où, dès minuit et demi, il avait trouvé les agents de service et les commissaires de police convoqués sous prétexte d'un coup de main projeté par les sociétés secrètes.

Ce ne fut qu'à cinq heures du matin que chacun d'eux reçut ses ordres ; à six heures cinq minutes, les arrestations commencèrent.

Les procès-verbaux de ces opérations étaient transmis au fur et à mesure par les commissaires à Maupas qui en envoyait aussitôt des copies à l'Élysée, au ministère de l'Intérieur et au ministère de la Guerre. Les détails qui suivent sont empruntés à l'une de ces copies.

Un homme surpris au saut du lit et qui se présente en chemise manque de dignité. Ce fut le cas du malheureux questeur Baze. Le commissaire de police Primorin mentionna dans son rapport qu'une fois dehors, Baze, gesticulant et protestant devant un bataillon du colonel Espinasse, n'obtint des soldats « que des quolibets et des rires. »

Le commissaire Bertoglio rendit compte de l'arrestation du général Le Flô, également questeur de l'Assemblée : « Le 2 décembre courant, à six heures du matin, j'ai pénétré dans le palais de l'Assemblée, avec le 42e de ligne, ayant son colonel en tête. Arrivé sur les lieux, je me suis fait indiquer l'appartement occupé par le général Le Flô, que j'ai parcouru plusieurs fois, avec la troupe et les agents, avant de découvrir la chambre à coucher du général. Enfin, je trouve ladite chambre, je pousse le bouton de la porte, elle s'ouvre, le sieur Le Flô était couché dans son lit avec sa dame. Je le réveille, et lui fais connaître ma qualité et le but de ma présence chez lui. Il se lève et s'habille aussitôt en proférant des menaces contre moi et des injures envers le président de la République.

— Ce misérable Napoléon, disait-il, veut faire son coup

d'État, mais le peuple nous vengera et la France jugera ; nous le fusillerons à Vincennes en expiation de son crime et de l'assassinat du duc d'Enghien que son infâme oncle a lâchement martyrisé. Quant à vous, monsieur, vous saissez votre écharpe et vous êtes un conspirateur ; vous trahissez la France et vous vous faites le complice de ce misérable aventurier ; ce n'est point à Nouka-Hiva que nous vous enverrons, nous vous fusillerons tous avec lui.

— En attendant ce moment, ai-je répondu, je vous engage à ne faire aucune résistance, car nous sommes en état de siège et, comme général, vous devez mieux que tout autre en comprendre les conséquences.

En montant en voiture pour le conduire à Mazas, il rencontra dans la cour le colonel du 42e et il lui dit : « Votre « conduite est belle ; je vous en félicite, monsieur. Vous venez « de vous déshonorer ainsi que votre régiment. » — Le colonel lui a répondu : « Monsieur, je ne vous connais pas. » En ce moment plusieurs soldats qui étaient près de la voiture ont croisé la baïonnette sur le général. Pendant le trajet de l'Assemblée à la prison, il n'a pas proféré une seule parole. »

L'arrestation de Thiers fut conduite avec une véritable « courtoisie » de la part du commissaire Hubeaux aîné, au point que le futur président de la République, le qualifia de « franc et honnête », et que Mme Dosne, belle-mère de Thiers, après la perquisition faite le 6 décembre en l'hôtel de la place Saint-Georges, fut à son égard d'une politesse des plus distinguées », lui offrant « à plusieurs reprises une collation » pour lui et ses agents, « une aile de poulet, un verre de vin de Constance, » constamment refusés d'ailleurs.

Thiers fut surpris dans son lit avant sept heures, la tête coiffée d'un bonnet de coton blanc. Après s'être levé, il se tint debout près du feu et ne craignit pas d'enlever sa chemise de nuit et de se mettre *entièrement nu* devant le commissaire et deux agents, pour passer ensuite la « chemise de toile très fine qui se trouvait préparée près du feu ».

Il avait vivement protesté, disant au commissaire :

— Ce que vous faites là, monsieur, peut porter votre tête sur l'échafaud.

— Rien ne m'arrêtera dans l'exécution de mes devoirs, ripostait Hubaux.

— Mais c'est un coup d'État que vous faites là.

Une fois habillé d'un pantalon noir, de souliers vernis et de guêtres noires, d'une cravate de demi-deuil en soie, d'un gilet, d'une redingote et d'un pardessus noir, il attacha à son gilet, à l'aide d'une chaîne en sautoir, sa montre qui se trouvait sur la cheminée.

Lorsqu'il fut prêt, il dit encore au commissaire :

— Mais, monsieur, si je vous brûlais la cervelle?

— Je vous crois incapable d'une pareille tentative, monsieur Thiers, mais en tous cas mes mesures sont prises, et je saurais vous en empêcher.

— Mais connaissez-vous la loi? Savez-vous que vous violez la Constitution?

— Je n'ai pas mission de discuter avec vous, monsieur, et d'ailleurs vous possédez des connaissances trop supérieures aux miennes ; je ne puis qu'exécuter les ordres qui me sont donnés, comme je l'eusse fait si vous m'aviez fait transmettre des instructions lorsque vous étiez ministre de l'Intérieur.

Dans la commode on saisit deux pistolets de poche à crosse d'ivoire, chargés à balle et capsulés.

On perquisitionna dans le cabinet de travail de Thiers, situé au deuxième étage, et « somptueusement meublé en bois de chêne sculpté et incrusté de bois des îles en style gothique ; la bibliothèque, très riche, s'étendant tout autour de la pièce », était fermée par des portes à glaces.

Dans le grand bureau situé au centre de la pièce, on ne trouva que des manuscrits de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, plus six lettres ayant trait à la politique et vingt-quatre notes diverses. L'une des lettres était de M. de Falloux ; une autre d'une personne offrant à Thiers un asile sûr dans le cas où sa liberté ou sa vie se trouveraient menacées. Et comme le commissaire s'étonnait de ne trouver aucune correspondance politique, Thiers répondit que, « depuis longtemps, il adressait sa correspondance politique en Angleterre (1) ».

Avant d'être emmené dans la voiture qui allait le conduire à Mazas, Thiers dit au commissaire :

— Vous me permettrez bien d'embrasser Mme Thiers?

(1) A en croire un récit publié par le *Journal de Dresde*, Thiers aurait été prévenu quelques instants auparavant et venait de mettre ses papiers en lieu sûr. (Supplément littéraire du *Figaro* du 9 septembre 1927.)

Il était environ sept heures un quart.

Mme Thiers arriva après cinq minutes d'attente seulement ; elle portait une longue robe du matin en damas de soie noire et était coiffée en cheveux. Elle parut effrayée quand elle vit l'écharpe du commissaire...

— Ce n'est rien, dit son mari, c'est M. le préfet de police qui me fait demander ; tranquillisez-vous, il est probable que je reviendrai bientôt. Faites en sorte que votre mère, qui est malade, ne sache rien.

Ce n'est qu'en arrivant près de la prison que Thiers sut où on le conduisait.

— Vous y serez bien, crut devoir lui dire Hubaux ; vous ne manquerez de rien, et je recommanderai à M. le directeur d'avoir tous les égards que vous méritez.

Thiers manifesta un certain soulagement en se voyant traité avec déférence, installé dans une chambre à feu où on lui servit le café au lait qu'il avait réclamé, et enfin quand on lui permit d'écrire une lettre à sa femme. Cette lettre qui portait en tête : « Ma chère Élise, » rassurait la destinataire sur le lieu de la détention, sans cependant la désigner, et insistait pour qu'on n'inquiétât pas Mme Dosne.

Enfin, Thiers, après avoir déclaré qu'il signerait le procès-verbal du commissaire, s'y refusa « parce que, dit-il, ce serait reconnaître la légalité de la violation des lois commise à son égard ».

Le docteur L. Véron, à propos de cette arrestation, rappela que Thiers avait écrit au sujet du 18 Fructidor : « La légalité est une illusion à la suite d'une révolution comme la nôtre. Ce n'est pas à l'abri de la puissance légale que tous les partis pouvaient venir se soumettre et se reposer ; il fallait une puissance plus forte pour les réprimer, les rapprocher, les fondre et les protéger tous contre l'Europe en armes, et cette puissance, c'était la *puissance militaire.* »

De même, à propos du 18 Brumaire, il avait conté dans son *Histoire de la Révolution française* qu'on s'était concerté la veille sur ce que l'on ferait à Saint-Cloud. On choisit Bonaparte, Sieyès et Ducos pour consuls.

« Sieyès, reprend Thiers, connaissant parfaitement les mouvements révolutionnaires, voulut qu'on arrêtât dans la nuit quarante des meneurs des *Cinq-Cents.* Bonaparte ne voulut pas ; » et Thiers ajoute : « *Il eut à s'en repentir.* »

En entrant à Mazas, ce trait revint peut-être à la mémoire du prisonnier...

L'arrestation de Changarnier fut plus mouvementée.

Le commissaire de police Leras, auquel on avait adjoint le capitaine Baudinet, de la garde républicaine, avec sa compagnie, laissa la troupe dans la rue de la Concorde (rue Boissy d'Anglas), et se présenta à six heures un quart au domicile du général Changarnier, 3, faubourg Saint-Honoré, accompagné du capitaine Baudinet, de l'officier de paix et de quelques agents. Le concierge ayant refusé d'ouvrir la porte, on pénétra dans la maison par une épicerie dont le magasin venait d'ouvrir. On s'introduisit au premier étage chez le général au moyen d'une clef arrachée des mains du concierge qui avait tenté de donner l'alarme. Le domestique du général opposait à son tour une résistance désespérée quand parut le général en chemise, les pieds nus et tenant deux pistolets chargés. Leras, s'élançant, abattit et saisit les canons des pistolets en criant :

— Qu'allez-vous faire, général? On n'en veut pas à votre vie, pourquoi la défendez-vous? Toute résistance serait inutile.

Changarnier se résigna et alla s'habiller. On a prétendu que, presque gaiement, le général aurait dit :

— Ma foi, j'ai bien fait d'aller hier voir jouer *Mademoiselle de la Seiglière*, il était temps.

Une perquisition ne révéla rien d'intéressant.

On partit pour Mazas à sept heures un quart ; sur sa demande, Changarnier fut accompagné de son valet de chambre. Chemin faisant, le commissaire Leras nota aussi la conversation :

« Le général me dit :

— La réélection du président était certaine, il n'avait pas besoin de recourir à un coup d'État ; il se donne bien de la peine inutilement.

« Je lui ai répondu que je pensais que le président songeait beaucoup plus à la France qui lui a confié ses destinées qu'à son intérêt personnel.

« Un instant après, le général a repris :

— Quand le président aura la guerre à l'étranger, il sera content de me trouver pour me confier le commandement d'une armée.

— Je suis heureux, général, ai-je répliqué, de vous en-

tendre ainsi juger le cœur du président et, fût-ce malgré vous, je lui répéterai ces paroles. »

Très calme en arrivant à Mazas, Changarnier remercie Leras des égards qu'il avait eus pour lui dans l'accomplissement de sa mission.

Le commissaire Blanchet pénétra à six heures du matin, 11, rue de Las Cases, chez le général de La Moricière.

Le général était « couché dans une petite pièce modestement meublée ». Sur avis qu'on le mettait en état d'arrestation, il ne répondit tout d'abord rien ; puis s'adressant à son domestique, il demanda où était l'argent que, la veille au soir, il avait déposé sur sa cheminée. Celui-ci répondit qu'il l'avait mis en sûreté, ce qui amena cette riposte du commissaire.

— Monsieur, l'observation que vous venez de faire est très blessante pour moi.

— Qui me dit que vous n'êtes pas des malfaiteurs?

Avant de monter en voiture, Blanchet s'adressa au général en ces termes :

— Monsieur, j'ai reçu de M. le préfet de police l'ordre de vous traiter avec tous les égards possibles... Si vous me donnez votre parole d'honneur que vous ne chercherez point à prendre la fuite, je me ferai un devoir de vous mettre dans un coupé où vous n'aurez que moi pour gardien.

Le général répondit :

— Je ne vous donne rien. Je ne réponds de rien ; faites de moi ce que vous voudrez.

Monté dans un fiacre avec des agents, La Moricière voulut, en passant devant le palais de la Légion d'honneur, haranguer les soldats du poste de police. A quoi Blanchet s'opposa « en le saisissant assez vivement à la gorge », tout en lui faisant observer qu'un tel rôle « ne convenait pas à un homme de son rang, que d'ailleurs la troupe ne l'écouterait pas, qu'elle était fidèle », et il alla jusqu'à ajouter :

— Vous voulez que je vous traite comme un criminel, que je vous fasse bâillonner!

— Faites comme il vous plaira, répliqua La Moricière.

Sur quoi le commissaire donna ordre à un agent de se tenir prêt à fermer la bouche du général avec un mouchoir dans le cas où il s'aviserait de crier, ajoutant :

— Sachez que je suis un homme de cœur et que je me ferai tuer plutôt que de manquer à mon devoir.

Et l'on arriva ainsi à Mazas, où le général réclama des cigares et l'*Histoire de la Révolution française*... Un incident se produisit à ce moment lorsqu'il se trouva en présence du député démagogue Lagrange, arrêté comme lui. Ce dernier l'apostropha :

— Eh bien ! général, nous voulions le f... dedans ; mais c'est lui qui nous y met.

C'est au numéro 17 de la rue du Helder, à l'entresol, que logeait le général Cavaignac. Le commissaire de police Colin arriva à six heures dix du matin, accompagné de l'officier de paix Brun et d'une dizaine d'agents. Le général ouvrit lui-même sa porte et se présenta en caleçon et en robe de chambre. Exaspéré d'être mis en état d'arrestation, il frappa du poing sur une table de marbre et s'écria :

— Tas de canailles, tas de brigands, foutu Empereur, on m'arrête parce qu'on sait bien que je puis défendre la Chambre.

Invité fermement à se calmer, le général dit :

— C'est bien, monsieur, je suis prêt à vous suivre, je suis votre prisonnier, donnez-moi le temps de m'habiller ; vous avez ma parole, faites retirer votre monde.

A sept heures vingt, il était remis au directeur de Mazas.

Le commissaire G. Hubaut, chargé d'arrêter le général Bedeau, se présenta à six heures du matin, 50 rue de l'Université, au domicile du général, accompagné de l'officier de paix Touron, de deux inspecteurs de la sûreté, et d'une dizaine d'agents.

Le logement, assez difficile à déterminer dans l'immeuble important constitué par divers corps de bâtiments, fut cependant découvert au deuxième étage. Bedeau, surpris au lit par le commissaire, atterré tout d'abord, se remit vite de sa surprise pour protester énergiquement.

Le rapport du commissaire indique que le général cria :

— A la trahison, à la violation de la Constitution !

« Il me dit que je me mettais hors la loi, qu'il ne fallait pas que j'oubliasse qu'il était représentant du peuple, vice-président de l'Assemblée nationale, que je ne pouvais l'arrêter puisque je ne constatais pas le flagrant délit contre lui, que, d'ailleurs, il ne conspirait pas, qu'on pouvait le voir en faisant chez lui une perquisition. Il me demanda mon nom

que je lui donnai volontiers, ainsi que le nom de ma nation ; il me dit en réponse que, plusieurs fois, il avait vu mon nom honorablement cité dans les journaux, et que cela l'étonnait d'autant plus — vieux compliment usé — de voir que j'avais pu accepter la mission d'arrêter le général Bedeau, le vice-président de l'Assemblée, ce soldat qui avait versé son sang pour la cause de l'ordre, lui qui savait jouer sa vie, et qui aurait déjà pu s'il en avait eu l'intention, en renverser quelques-uns (*sic*). »

Sur une réponse énergique du commissaire, le général se leva vers six heures vingt et demanda, mais vainement, qu'on n'assistât pas à sa toilette. Comme il remarquait qu'on le soupçonnait de vouloir gagner du temps, il dit :

— Ne craignez rien, je vous suivrai, je ne vous ferai aucune résistance ; je ne cherche pas à me faire délivrer.

A quoi le commissaire répliqua qu'on aurait tort de faire une telle tentative, car on n'y parviendrait pas.

« Mes yeux étaient au bout des doigts du général, continue le rapport ; je craignais de lui quelque tentative désespérée, tant sa physionomie trahissait ses profondes émotions. En descendant de son lit, il tourna brusquement sa table de nuit, il tira un tiroir. Je crus qu'il voulait s'armer. Je lui saisis la main, mais il me montra qu'il n'avait voulu que prendre un bandage. »

S'habillant avec une « lenteur désespérante », Bedeau ne fut prêt qu'à sept heures moins cinq, au moment où le jour commençait à poindre. Il donna des instructions à son domestique pour le cas où l'on viendrait perquisitionner, et afin « qu'on ne mît pas chez lui ce qui ne s'y trouvait pas ».

Puis, ganté et coiffé, sa physionomie devint tout à coup sombre et colère. Il s'adossa contre la cheminée et dit :

— Maintenant, je ne partirai pas.

Le commissaire rappela au général sa parole ; celui-ci ne répondit pas. « Quand il vit que j'allais agir, écrit le commissaire, il ajouta :

— Je ne sortirai que si vous m'emmenez comme un malfaiteur, que si vous m'arrachez de chez moi, que si vous, monsieur Hubaut, vous osez me saisir au collet, moi le vice-président de l'Assemblée nationale.

« Je dis au général :

— Reconnaissez-vous, monsieur, que j'ai apporté dans

ma mission des formes et que j'ai employé des procédés convenables envers vous?

— Oui, monsieur, me répondit-il.

— Alors, général, du moment que vous en manquez envers moi, il ne me reste plus qu'à me faire obéir. Voulez-vous marcher?

— Non...

« Aussitôt je saisis au collet et fis saisir le général. Il nous fit la plus vive résistance, il se mit à jeter des cris :

— A moi ! A moi ! hors la loi, ces hommes ! A la trahison !

« Le général fut enlevé et porté à bras par moi et par mes agents. Il faillit nous précipiter du haut de son escalier qui est ciré. Arrivés dans la cour, nous dûmes avoir recours à la menace pour nous faire tirer le cordon...

« Dans la cour comme dans la rue, les cris du général se faisaient entendre ; la voiture était prête ; le général qui excitait le public criait bien haut qu'on l'arrêtait, lui, le vice-président de l'Assemblée nationale, et compromettait gravement ma sûreté et celle de mes hommes. Je donnai ordre aux sergents de ville, appelés en toute hâte, de mettre l'épée à la main, et je dis au général en le hissant dans la voiture où je me plaçai à sa droite :

— Voyez, la lutte peut devenir terrible, vous aurez à vous en reprocher les effets.

« Le général se tut et se calma.

« La voiture partit au grand trot, suivie des agents au pas de course. En route, Bedeau continua de protester. En passant près le petit pont de l'Hôtel-Dieu, là où il a été blessé en juin 1848, il poussa un gros soupir.

« A huit heures on arriva à Mazas. »

Pendant que s'opéraient ces arrestations, le général de Saint-Arnaud avait fait mettre sur pied à six heures et demie, heure convenue, toutes les troupes qui devaient se rendre aux points indiqués dans le plan des « dispositions en cas de combat ». Tous ces points furent occupés. « L'armée avait une attitude excellente, écrivit Maupas ; elle pressentait, au début, sans avoir aucune révélation précise, à quel événement elle donnait son concours. Lorsque, vers sept heures, ses prévisions furent confirmées par la lecture des proclamations affichées, ce fut partout une véritable allégresse. »

Le colonel Espinasse, chargé de la fermeture de l'Assemblée, s'était assuré de la personne des députés parvenus à pénétrer dans le Palais-Bourbon. Ils étaient au nombre d'environ quarante.

Beaucoup d'autres, non mis en état d'arrestation, cherchèrent à se réunir pour protester. Dans le courant de la journée ils s'établirent dans les salles de la mairie du X^e^ arrondissement (VII^e^ arrondissement actuel).

Quelques socialistes se réunirent aussi chez le député Loyset, à en croire un billet hâtivement écrit le 2 décembre, par le prince président au général de Saint-Arnaud, en lui donnant ordre de les faire arrêter.

Le quartier était sous la surveillance de la division Renault et de ses trois brigadiers : Sauboul, Ripert, Forey. On avait posté un bataillon de chasseurs à pied pour garder les représentants dans une salle de la mairie.

Sauboul, voulant couvrir sa responsabilité pour le cas d'un insuccès, avait demandé des ordres. Son collègue, le général Forey, montra plus d'initiative et récolta le succès à sa place. Les députés, au nombre d'environ cent cinquante, avaient pris séance sous la présidence de Benoist d'Azy ; le général Oudinot, hostile au prince, disait-on, depuis qu'il était revenu de l'expédition de Rome sans obtenir le bâton de maréchal, fut choisi comme commandant en chef des troupes (?) de l'Assemblée.

C'est alors qu'arriva le commandant Castagny à la tête du 6^e^ bataillon de chasseurs à pied de la brigade Forey, puis le général Forey lui-même

La présence des troupes ne suffit pas pour mettre fin aux délibérations de l'Assemblée ; Morny se trouva forcé d'envoyer des commissaires de police pour arrêter les députés récalcitrants. Il se trouva que le premier arrêté fut le général Oudinot, dont Morny avait été officier d'ordonnance en 1834 lors de l'expédition de Mascara.

Les représentants arrêtés furent enfermés provisoirement à la caserne du quai d'Orsay. Le danger d'un petit parlement était conjuré et, à cinq heures du soir, le général Renault envoyait au général Magnan un rapport établissant que la tranquillité était complète sur la rive gauche de la Seine.

La journée du 2 décembre se passa sans autres incidents.

Elle donna lieu à deux démonstrations, l'une de caractère officiel, l'autre purement militaire.

Lorsque, sur tous les murs de Paris, on eut placardé les affiches du message présidentiel et de la formation du nouveau ministère, le prince président sortit de l'Élysée à cheval, suivi d'une quarantaine d'officiers généraux, d'officiers supérieurs et d'aides de camp.

Il était dix heures. L'escorte comprenait un détachement du 7e cuirassiers et un peloton de lanciers. Tous, levant leurs sabres, poussèrent les cris de *Vive l'Empereur!* On leur donna l'ordre de cesser. Au pas, le cortège se dirigea vers la rue Royale et la place de la Concorde ; des cavaliers, le pistolet au poing, marchaient en avant. Puis venait le prince président, seul en avant du cortège, aucun soldat ne le flanquant ni à droite, ni à gauche. Un peu en arrière de lui, à sa droite, le roi Jérôme monté sur un petit cheval blanc de Tarbes. Sa présence auprès du président, son masque napoléonien rappelant si fortement la figure de l'Empereur, impressionnèrent vivement la population. A sa gauche, le général de Saint-Arnaud, puis le ministre Abbatucci qui avait dit le matin au prince : « Monseigneur, ce n'est pas tout que de commencer, il faut finir. »

De l'Élysée à la place de la Concorde, les troupes de la brigade de Cotte formaient la haie. Sur les trottoirs circulaient les membres de la *Société du Dix Décembre* acclamant le président, et un certain nombre d'affiliés aux sociétés secrètes, dont les figures semblaient menaçantes. Le prince, calme, l'air presque indifférent à ce qui se passait, montant avec grâce une belle jument anglaise, marcha sans adresser la parole à personne, sans tourner la tête, accueillant avec le même imperturbable sang-froid les vivats des uns, les cris sombres de « Vive la République » des autres.

Le général de Cotte, place de la Concorde, se porta à la rencontre du prince en criant à tue-tête : *Vive l'Empereur*, cri répété par sa brigade et par le bataillon de gendarmes mobiles qui, rompant les rangs, entoura le président en criant avec enthousiasme : « Aux Tuileries ! Aux Tuileries ! »

Le prince, gagné par cet enthousiasme, se jeta au galop dans le jardin des Tuileries dont il avait fait ouvrir les portes ; mais au grand bassin il s'arrêta brusquement sur ces paroles sages et prudentes murmurées à son oreille par son oncle le roi Jérôme :

— Louis, tu vas trop vite. Crois-moi, n'entre pas encore au château.

On se remit en marche, au pas, et le cortège se rendit place du Carrousel où se tenait le commandant de la garde nationale, le marquis de Lawœstine.

Les troupes de la brigade de Bourgon formaient un front devant lequel le prince passa avant de gagner le pont Royal et le quai d'Orsay, pour, de là, arriver à la place du Palais-Bourbon où se trouvaient quelques troupes. Un incident surgit : un bataillon de la gendarmerie mobile, qui avait procédé le matin aux arrestations d'une quarantaine de représentants, fut pris d'enthousiasme en apercevant le prince et cria *Vive le président*, et même *Vive l'Empereur*. A ce dernier cri, le peuple répondit par celui de : *Vive la République*, qui devint de plus en plus intense. Aussitôt le prince fit un signe à Fleury qui donna ordre aux cuirassiers de l'escorte de s'associer à ce dernier cri. Et ce fut alors, de la part des soldats, un formidable : *Vive la République* qui noya le vivat de la foule...

La seconde démonstration de la journée fut faite par la division de cavalerie du général Korte, arrivée de Versailles à trois heures de l'après-midi. Le prince la passa en revue, et, à quatre heures et demie, au déclin du jour, cette grosse cavalerie descendit les Champs-Élysées, remonta les boulevards en colonne serrée, au pas et au trot, balayant tout devant elle. Le colonel Fleury avait tenu à s'associer à cette manifestation et marchait en tête avec les chefs de corps ; on crut que le prince président était dans le groupe. Un coup de fusil à vent fut tiré, dont la balle vint trouer le képi de Fleury.

Malgré le calme apparent de cette journée, le gouvernement se méfiait. Il prit ses précautions. Le ministre de la Guerre envoya à tous les commandants des divisions militaires des dépêches énergiques particulières, en dehors des ordres officiels.

La nuit du 2 au 3 décembre fut, pour Saint-Arnaud, une seconde nuit blanche. Magnan et Maupas transmirent, avant le lever du jour, les rapports des généraux et des services de la préfecture de police. Le ministre de la Guerre apprit ainsi les préparatifs de résistance du parti révolutionnaire. Les sociétés secrètes, les comités, les députés, l'opposition enfin,

surpris le 2 décembre et impuissants à s'organiser devant des ordres minutieusement préparés d'avance et exécutés avec vigueur, se ressaisissaient.

Le plus curieux fut que cette résistance était surtout encouragée par les républicains de toutes nuances dont les représentants à la Chambre avaient en majorité voté avec les bonapartistes contre la proposition des questeurs, tandis que la plupart des monarchistes qui, ce jour-là, avaient voté en sens opposé, s'abstinrent d'encourager le peuple à élever des barricades. C'était logique.

Vers deux heures du matin, le préfet de police fit enlever « des réunions tout entières où l'on distribuait des munitions de guerre et préparait la résistance ».

Les troupes passèrent la nuit dans leurs casernements ; Morny disait à Saint-Arnaud :

— Méfions-nous de toute fatigue inutile, et laissons à nos troupes le temps de se reposer. La police pour épier les projets ; la troupe pour agir vigoureusement si ces projets s'exécutent ; mais, en attendant, du repos aux soldats. Les patrouilles incessantes et fortes n'empêchent rien, elles rendent l'action du soldat moins efficace le lendemain. Ne suivons pas les vieux errements.

Cependant la révolution, ne voyant plus l'armée, trouva là un encouragement à la révolte ; les barricades s'élevèrent rapidement dans le faubourg Saint-Antoine et dans les rues du Temple et de Rambuteau. Le général Marulaz, chargé de la défense du quartier Saint-Antoine, lança trois compagnies du 19e léger sous les ordres du commandant Pujol, et lui-même s'avança au pas de course avec un bataillon du 44e par la rue de Charonne, de manière à déboucher par la rue de Cotte sur la barricade établie au carrefour du faubourg Saint-Antoine et de la rue Sainte-Marguerite

Dès que la troupe parut, les émeutiers firent une décharge qui blessa un soldat du 44e. Aussitôt le bataillon fit feu, et le représentant Baudin, qui était en tête du rassemblement, tomba mort, frappé d'une balle au front. Aussitôt la barricade fut enlevée.

Dans l'après-midi on tenta également de construire des barricades dans les rues du Temple, de Rambuteau, Beaubourg, etc. Le général Herbillon, établi place de l'Hôtel-de-Ville, eut vite fait de réprimer le mouvement.

Les choses semblaient marcher sans trop de difficultés

lorsque, dans la soirée du 3, on apprit que la résistance s'organisait plus activement encore. Les généraux de division furent convoqués pour le lendemain avant le lever du jour, au quartier général du Carrousel, pour y recevoir leurs instructions.

En même temps on affichait dans Paris une proclamation du ministre de la Guerre :

« Habitants de Paris !

« Les ennemis de l'ordre et de la société ont engagé la lutte. Ce n'est pas contre le gouvernement, contre l'élu de la nation qu'ils combattent, mais ils veulent le pillage et la destruction.

« Que les bons citoyens s'unissent au nom de la société et des familles menacées.

« Restez calmes, habitants de Paris ! Pas de curieux inutiles dans les rues ; ils gênent les mouvements des braves soldats qui vous protégeront de leurs baïonnettes.

« Pour moi, vous me trouverez toujours inébranlable dans la volonté de vous défendre et de maintenir l'ordre ! »

Cette proclamation était suivie des deux arrêtés ci-après :

Premier arrêté, sur les réunions, clubs ou associations :

« Article premier. — Tout individu, quelle que soit sa qualité, qui sera trouvé dans une réunion, club ou association tendant à organiser une résistance quelconque au gouvernement ou à paralyser son action, sera considéré comme complice de l'insurrection.

« Art. 2. — En conséquence, il sera immédiatement arrêté et livré aux conseils de guerre qui sont en permanence.

Deuxième arrêté :

« Le ministre de la Guerre,

« Vu la loi sur l'état de siège,

« Arrête :

« Tout individu pris construisant ou défendant une barricade ou les armes à la main, sera fusillé.

« *Le général de division, ministre de la Guerre,*

« de Saint-Arnaud. »

On a souvent répété que cet arrêté était sans exemple dans l'histoire des troubles civils depuis le commencement du siècle, et on a dit aussi que Saint-Arnaud aurait voulu remplacer le dernier mot, « fusillé », par « déféré à la justice militaire ». Morny avait insisté pour le choix de la formule la plus énergique, considérant que cette menace permettait d'atteindre le but poursuivi, de semer l'effroi parmi les révolutionnaires et de faire cesser plus vite la résistance.

Comme la veille, les troupes passèrent la nuit au complet repos. Le 4 décembre, à neuf heures du matin, après avoir mangé la soupe, elles prirent leur position de combat.

Le plan de Magnan, contraire à tout ce qui avait été fait jusque-là dans la guerre des rues, peut se résumer ainsi :

1° Au lieu de disséminer les troupes, les concentrer ;

2° Au lieu d'aller chercher l'émeute sur tous les points, la laisser s'établir, lui permettre de choisir son champ de bataille ;

3° Étudier ce champ de bataille ;

4° Attaquer à un moment donné et sur tous les points à la fois, de front et à revers, les barricades ;

5° Prendre l'ennemi dans un étau.

Saint-Arnaud et Morny semblent avoir collaboré à ce plan en insistant sur les points suivants :

« Concentrer les troupes par grandes masses, les soigner, les bien nourrir, les tenir hors du contact de la population ; retirer les postes trop faibles ; s'abstenir de patrouilles ; laisser construire des barricades. Puis, le moment d'agir étant soigneusement choisi, attaquer brusquement avec des forces compactes et écraser toute résistance. »

L'ordre d'attaque générale fut donné pour le 4 à deux heures précises de l'après-midi ; on savait alors que l'émeute avait choisi pour champ de bataille la partie de la ville comprise entre la Seine, les boulevards, les rues du Temple et de la Paix.

Le général Magnan envoya au ministre de la Guerre un rapport confidentiel sur les événements de cette journée du 4 décembre. En voici l'analyse : A midi, de formidables barricades étaient élevées principalement entre les boulevards, les rues du Temple, Rambuteau et Montmartre. L'attaque était envisagée par un mouvement convergent des divisions Carrelet et Levasseur. En conséquence, la brigade Bourgon prit position entre les portes Saint-Denis et Saint-

Martin, les brigades de Cotte et Canrobert se massèrent sur le boulevard des Italiens, le général Dulac occupa la pointe Sainte-Eustache, et la brigade de cavalerie Reibell s'établit dans la rue de la Paix. En ce qui concerne la division Levasseur, en position près de l'hôtel de ville, elle devait appuyer le mouvement de la division Carrelet.

A deux heures exactement, toutes les troupes s'ébranlent à la fois. La brigade Bourgon balaie le boulevard jusqu'à la rue du Temple, descend cette rue jusqu'à celle de Rambuteau en enlevant toutes les barricades qu'elle trouve sur son passage. La brigade de Cotte s'engage dans la rue Saint-Denis pendant qu'un bataillon du 15e léger est lancé dans la rue du Petit-Carreau déjà barricadée. Le 72e de ligne, très éprouvé, a son colonel et son lieutenant-colonel grièvement blessés. Le cheval du général Cotte est tué. A quatre heures et demie la place est conquise. Le général Canrobert, en position à la porte Saint-Martin, parcourt la rue du faubourg de ce nom et les rues adjacentes, obstruées par de fortes barricades que le 5e bataillon de chasseurs à pied enlève avec intrépidité. Le général Dulac, aidé du colonel de Lourmel, est maître de la rue de Rambuteau et des rues adjacentes pendant que le général Courtigis balaie le faubourg Saint-Antoine où plusieurs barricades avaient été construites. D'une manière générale les barricades, attaquées d'abord à coups de canon, sont enlevées à la baïonnette. Quant au général Reibell, sa cavalerie charge les rassemblements sur les boulevards.

Le lendemain 5, de simples démonstrations militaires suffirent pour mettre fin à toute nouvelle tentative révolutionnaire.

Le ministre de la Guerre écrivit au préfet de police :

« Monsieur le préfet de police, je suis instruit que des chefs socialistes, ex-représentants ou autres, voyant la partie perdue à Paris, essayent de porter la lutte sur un autre terrain et cherchent à gagner des départements. »

Il poursuivait en indiquant les mesures prises ou à prendre aux barrières de Paris pour surveiller les entrées et les sorties.

Les pertes, du côté des troupes, avaient été faibles en raison de l'habileté des dispositions prises par le général Magnan : 16 tués dont un officier, 107 blessés dont 3 officiers.

Du côté des insurgés et des curieux ayant refusé de s'éloi-

gner, le chiffre des victimes resta longtemps incertain. On parlait de 400, de 500 tués ou blessés, sans pouvoir se baser sur aucun document officiel. Le chiffre exact ne devait être révélé que soixante-quatorze ans après le 2 décembre 1851, — en 1925 — au moment où lord Kerry publia en Angleterre les papiers de son aïeul le comte de Flahaut, et voici pourquoi :

Le prince Louis-Napoléon ayant appris qu'on mentionnait couramment en Angleterre un nombre fantastique de victimes, avait envoyé à Flahaut le propre rapport de Maupas afin de démentir ces assertions. Ce rapport disait : « En dehors de la troupe, le nombre des morts est de 215, dont 127 tués sur les barricades et 88 morts des suites de leurs blessures, ou tués accidentellement sans avoir pris part à l'émeute. Le nombre de ces regrettables accidents est de huit à dix environ. Le nombre des blessés est de 155, sans compter ceux que la crainte des poursuites a pu soustraire à nos recherches. »

Le 6 décembre, le calme semblant renaître complètement à Paris, deux ordres du jour furent lus aux troupes, l'un du ministre Saint-Arnaud, l'autre du général en chef Magnan.

« Le général commandant en chef de l'armée de Paris porte à la connaissance de l'armée la proclamation suivante de M. le ministre de la Guerre :

« Soldats,

« Vous avez accompli aujourd'hui un grand acte de votre vie militaire. Vous avez préservé le pays de l'anarchie, du pillage, et sauvé la République. Vous vous êtes montrés ce que vous serez toujours, braves, dévoués, infatigables. La France vous admire et vous remercie. Le président de la République n'oubliera jamais votre dévouement.

« La victoire ne pouvait être douteuse ; le vrai peuple, les honnêtes gens sont avec vous.

« Dans toutes les garnisons de la France, vos compagnons d'armes sont fiers de vous et suivraient au besoin votre exemple.

« *Le ministre de la Guerre,*

« A. de Saint-Arnaud. »

« Le général en chef est heureux d'avoir à transmettre aux troupes l'expression de la satisfaction du ministre de la Guerre ; il les remercie avec lui de leur généreux concours, fier plus que jamais de l'honneur de les commander. »

Le 8 décembre, on rouvrit toutes les salles de spectacles ; la tranquillité était revenue dans la capitale et il y eut grande réception à l'Élysée.

En province, où des scènes sanglantes s'étaient déroulées, notamment à Clamecy, l'ordre fut également rétabli.

Le plébiscite s'ouvrit dans toute la France, entre le 14 et le 21 décembre, sous la forme de votes non secrets inscrits sur des registres. L'armée vota dès le 3 décembre.

Mais, sur de vives protestations, le président comprit qu'un vote secret s'imposait. Le 4 décembre, par un nouveau décret, il décida que les suffrages s'exprimeraient secrètement au moyen de simples bulletins. Et comme l'armée avait déjà voté ouvertement, le prince président adressa au général de Saint-Arnaud la lettre suivante :

« Mon cher général,

« J'avais adopté le mode de votation avec la signature de chaque votant, parce que ce mode, employé autrefois, me semblait mieux assurer la sincérité de l'élection ; mais, cédant à des objections sérieuses et à de justes réclamations, je viens, vous le savez, de rendre un décret qui change la manière de voter.

« Les suffrages de l'armée sont presque entièrement donnés, et je suis heureux de penser qu'il s'en trouvera un assez petit nombre contre moi. Cependant, comme les militaires qui ont déposé un vote négatif pourraient craindre qu'il n'exerçât une fâcheuse influence sur leur carrière, il importe de les rassurer.

« Veuillez donc bien, sans retard, faire savoir à l'armée que si le mode d'après lequel voteront les autres citoyens est différent, l'effet en sera le même pour elle, c'est-à-dire que je veux ignorer les noms de ceux qui ont voté contre moi.

« En conséquence, le relevé des votes une fois terminé et dûment constaté, ordonnez, je vous prie, que les registres soient brûlés. »

Le dépouillement des votes fut terminé peu avant le 31 décembre.

Ce jour-là, le vice-président de la commission consultative, Baroche, chargé par décret de procéder au recensement des votes, apporta à l'Élysée le résultat du plébiscite : 7 439 216 « oui », contre 640 737 « non », et 36 880 bulletins nuls.

En remerciant la commission, le prince débuta par ces paroles restées célèbres : « La France a répondu à l'appel loyal que je lui avais fait. Elle a compris que je n'étais sorti de la légalité que pour rentrer dans le droit (1)... »

Sans connaître encore les chiffres imposants du plébiscite, le pays manifesta une joie nationale ; « les maisons étaient pavoisées, la confiance se lisait sur les visages », et le clergé de Paris, précédé de son doyen, le curé de Saint-Nicolas, vint « présenter au prince ses félicitations appuyées de ces paroles du prophète : *L'Œuvre de Dieu réussira quand même* ».

Lorsque le prince Louis-Napoléon pressentit l'énorme succès du plébiscite, il jugea que l'occasion était favorable pour frapper l'esprit de la population par une cérémonie imposante. En dehors des fêtes données sous la Restauration : pour le sacre de Charles X, pour le duc d'Angoulême à son retour d'Espagne, pour le baptême du duc de Bordeaux ; après les cérémonies assez pâles consacrées par Louis-Philippe aux anniversaires des Trois Glorieuses, une certaine pompe pouvait plaire à un peuple sensible aux manifestations brillantes dont il avait été privé si longtemps.

La cérémonie qui eut les préférences du chef de l'État fut celle d'un *Te Deum* chanté à l'église métropolitaine de Paris. Elle répondait à ses sentiments religieux. Il voulut y consacrer une pompe glorieuse rappelant celle du sacre de Napoléon Ier. La date du 1er janvier 1852 fut choisie, et ce fut, ce jour-là, fête nationale dans tous les chefs-lieux de départements.

Dès dix heures du matin, le canon des Invalides tonna soixante-dix fois — soit dix fois par million de suffrages affirmatifs exprimés au plébiscite.

La cathédrale de Paris livrée depuis plus d'une semaine

(1) Cette parole avait été empruntée par le prince à une lettre que venait de lui écrire Mgr Menjaud, évêque de Nancy.

aux tapissiers, charpentiers, peintres, sous les ordres des architectes Lassus et Viollet Le Duc, était décorée selon les plans arrêtés d'accord entre le prince et ses ministres. La nef et les galeries avaient été garnies d'estrades en amphithéâtre. D'autres estrades couvraient les bras de la croix latine ; à droite : le Corps diplomatique, la Cour de cassation, la Cour d'appel, les tribunaux ; à gauche : la commission consultative, la commission municipale et départementale, le conseil de préfecture, les maires de Paris et de la Seine, les préfets, l'Institut, etc.

Dans la nef, le premier rang des siéges était réservé aux grands-croix de la Légion d'honneur. Une tribune spéciale, dressée pour les dames de la famille impériale, allait recevoir la princesse Mathilde, la princesse Marie de Bade, la marquise de Douglas... Et voici comment se déroula la cérémonie :

A onze heures et demie, le cortège du chef de l'État quitte l'Élysée. Une première voiture emmène les officiers de la maison du prince escortée d'un escadron de guides. Puis viennent le 1er régiment de lanciers en entier, la garde républicaine à cheval et, dans un coupé, le chef de l'État, seul avec le ministre Saint-Arnaud. Deux officiers d'ordonnance à cheval, Edgar Ney et Fleury, l'accompagnent aux portières de droite et de gauche ; quelqu'un rappelle à ce moment qu'au sacre de Napoléon Ier le maréchal Ney accompagnait de même son souverain en se tenant aussi à la portière de droite. L'escorte présidentielle est formée par un escadron de cuirassiers commandé par le général Reibell.

Une double haie de troupes présente les armes depuis l'Élysée jusqu'au parvis Notre-Dame. Le temps est froid, le brouillard intense. La foule est enthousiaste, mais elle ne voit rien car on ne peut se reconnaître à cinq pas.

Sur la place du parvis, des deux côtés du portail, sont disposées dix bannières tricolores soutenues par des mâts, et trois autres plus grandes suspendues à de plus hauts mâts dressés en avant ; à l'entrée principale, un grand velum, de couleur cramoisie, semés d'étoiles d'or et du chiffre L. N. en or. Toute la façade de l'église est décorée de drapeaux.

Le chef de l'État, accompagné du général de Saint-Arnaud, descend de voiture. Il est en tenue de lieutenant-général. Son arrivée a été annoncée par les tambours battant aux champs et par le gros bourdon de la basilique.

L'archevêque de Paris, Mgr Sibour, à la tête de son clergé, croix en tête, le reçoit sur le seuil. Le prince pénètre dans l'église ayant à sa droite le général de Saint-Arnaud, à sa gauche le général Magnan. Des cris chaleureux de *Vive Napoléon*, *Vive le président*, l'accueillent alors qu'il gagne le prie-Dieu et le siège qui l'attendent sous un riche dais de velours à ciel d'or attaché aux quatre piliers principaux, face à un autel doré de forme gothique. Les ministres prennent leurs sièges sous l'estrade de la commission consultative. Non loin du président, se tient le prince Murat.

A peine le cortège a-t-il pris place qu'un hymne, lancé par trois cents voix et deux cents instruments, part du chœur. C'est la *marche* composée par *Lesueur* pour le sacre de Napoléon Ier. Le moment est solennel. Aucune des six mille personnes rassemblées là n'échappe à l'émotion et plus d'un spectateur évoque la cérémonie du 18 août 1802 — un demi-siècle — tenue en ces lieux pour fêter la résurrection du culte catholique. On entend le *Urbs beata* de Lesueur, le *Sanctus* de la dernière *Messe de sainte Cécile* d'Adolphe Adam, et le *Deliberavit nos* de Lesueur.

Tout à coup la musique cesse et, dans le silence de la foule, Mgr Sibour se lève, mitre en tête, la crosse en main, et entonne le *Domine salvum* en le modifiant des mots : *Ludovicem Napoleonem*, ce qui donne lieu, au bas de la nef, « à un sourd bourdonnement de surprise et de joie... »

A une heure, les offices terminés, l'archevêque reconduit le prince jusqu'au portail avec le même cérémonial qu'à l'entrée et dans le fracas d'acclamations frénétiques.

C'est aux Tuileries que le président, entouré de ses ministres et des maréchaux, va, d'une heure et demie à cinq heures, recevoir, dans la salle des maréchaux, le corps diplomatique, l'armée, la magistrature, le clergé, tous les fonctionnaires de l'État qui se présentent...

Quels sentiments s'emparèrent de Saint-Arnaud lorsqu'au soir du 1er janvier il se retrouva au ministère, entouré des siens? Les yeux encore éblouis des magnificences apparues, il revécut une à une les heures d'une journée qui semblait être pour la France le point de départ d'une ère nouvelle. N'était-ce pas pour lui l'occasion de se demander une fois de plus : « A quoi tiennent les destinées?... »

QUATRELLES L'ÉPINE.

L'éducation sentimentale de Gœthe[1]

II. — La femme.

Jusqu'ici la correspondance du jeune Gœthe, étudiant de première année à Leipzig, est toute brillante de gaieté. Ses premières lettres envoyées de Leipzig soit à Cornélie, soit aux amis de Francfort, nous font vivre dans une espèce de tourbillon. Tourbillon joyeux où il n'est question que de parties de plaisir et de théâtre, d'excursions en traîneaux, de menus de Lucullus, de sarabandes de louis d'or. Wolfgang est emporté par une sorte de brillant vertige. Le petit bourgeois de Francfort est ébloui par tous les aspects de la vie que lui révèle à la fois la capitale saxonne : l'université, la coquetterie des filles, les jeux de société, l'élégance et les belles manières, tant de choses toutes nouvelles à apprendre ! *Multarum rerum hic notitiam aquisivi*, écrit-il, avec une faute d'orthographe, à son père le conseiller qui, au fond de sa bibliothèque de la rue du « Fossé aux Cerfs », aime bien recevoir de son fils des lettres en latin.

Toute cette initiation tumultueuse porte le signe de l'allégresse. Une brise joyeuse gonfle ces voiles neuves.

Quelques mois passent et les choses changent. Dans une

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er février 1929.

lettre à Cornélie du 11 mai 1766 — un peu plus d'un semestre après son arrivée — voici le singulier passage que nous rencontrons :

Ma sœur, quel drôle de garçon je fais ! Tu le sais, à quoi bon le redire? Mon âme a un peu changé. Je ne suis plus l'enragé que j'étais à Francfort... Je suis devenu si doux, si doux. Tu ne le crois pas? Bien souvent j'ai des accès de mélancolie. Je ne sais pas d'où ça vient. Alors je regarde tout le monde avec un air de hibou apeuré. Je gagne le fond des bois, le bord des ruisseaux. Je regarde les marguerites et les violettes. J'écoute la voix des rossignols, des alouettes, des corneilles, des choucas et des coucous. Alors l'obscurité descend sur mon âme, une obscurité aussi épaisse que celle des brouillards d'octobre. Dans cet état d'âme, je compose des vers anglais d'une telle tristesse qu'ils tireraient des larmes à une pierre.

Voilà une lettre bien sombre, encore que le concert des rossignols, des choucas et des coucous semble un peu disparate ! En tout cas, le changement de décor est complet. Une sorte de mélancolie bucolique a remplacé les allègres impatiences de naguère. A première vue, cette sauvagerie triste, cet amour soudain des retraites sylvestres (il n'y a pas beaucoup plus d'un mois que notre « hibou apeuré » avouait le plaisir goûté au sein de la « troupe coiffée, frisée, galonnée, babillarde » des « filles saxonnes » !) sont suspects à cet âge. (Wolfgang n'a pas dix-sept ans.) Suspects et fort clairs. Rien de plus aisément explicable chez un adolescent que cette brusque invasion mélancolique de la sensibilité qui accompagne le premier trouble profond des sens et du cœur.

La chose éclate quelques mois plus tard, exactement le 1er octobre de cette même année 1766, et nous en avons la confidence dans une lettre adressée par Wolfgang à son ami Moors de Francfort. Cette lettre débute par deux lignes d'un latin à la fois à la fois cordial et impératif :

Gœthe amico Juo Moorsio
Salutem plurimam dicit.

Et elle se poursuit en ces termes :

Mon cher Moors, voici enfin une lettre de moi. Le trouble extrême dans lequel je vis t'expliquera une longue irrésolution touchant ce que je devais faire. J'ai pris enfin mon parti de tout te découvrir et Horn s'est déjà chargé de t'écrire... Tu sais donc maintenant tout.

Cette lettre t'aura appris que ton Gœthe n'est pas aussi coupable que tu le penses. Juge en philosophe — ce qui est la seule façon de juger si tu veux être heureux en ce monde — et alors quel côté blâmable pourras-tu découvrir dans mon amour? Qu'est-ce que le rang, la classe sociale? Une vaine couleur inventée par les hommes pour badigeonner les hommes et leur prêter une importance qu'ils ne méritent pas. Et l'argent? un privilège tout aussi méprisable aux yeux de qui pense.

J'aime une jeune fille qui ne possède ni rang, ni argent, et, pour la première fois, je sens en moi la félicité que donne un amour vrai. L'inclination de cœur de ma maîtresse, je ne la dois point à toutes les misérables petites manœuvres des amants ordinaires : c'est par mon caractère, c'est par mon cœur que je l'ai conquise. Et pour garder son amour, je n'ai pas besoin de cadeaux. Le cœur excellent de ma S... (cette initiale désigne le nom de famille de la jeune personne) m'est garant qu'elle ne m'abandonnera jamais, en tout cas qu'elle ne le fera qu'au moment où le devoir et la nécessité nous commanderont de nous séparer. Si tu connaissais cette créature charmante, très cher Moors, tu excuserais la folie que je commets en l'aimant. Elle mérite le plus grand bonheur ; je le lui souhaite, ce bonheur, sans avoir l'espoir de jamais pouvoir y contribuer. Adieu. Je te recommande, au nom de l'amitié, le silence le plus sacré. Ne souffle mot de cette affaire à personne, à personne sans aucune exception. Tu te représentes facilement les graves conséquences d'une indiscrétion. Adieu. — Gœthe.

Et voici la lettre d'explications du camarade Horn au même Moors, à laquelle Wolfgang fait allusion dans l'épître que nous venons de traduire :

Voici toute l'affaire telle que Gœthe m'a chargé de te l'écrire. Il aime. Il me l'a découvert et te le découvrira également. Il aime une jeune fille qui est en dessous de sa classe sociale mais dont tu t'éprendrais toi-même, si tu la voyais. Je n'ai point le tempérament amoureux et vais donc te la dépeindre sans passion. Représente-toi une créature bien tournée, quoique de taille médiocre, un visage rond et aimable encore que sans beauté extraordinaire, une physionomie ouverte, douce, sympathique, beaucoup de spontanéité et de franchise sans coquetterie, une gentille intelligence sans grande culture. Il l'aime fort tendrement et avec des intentions pures et honnêtes, encore qu'il sache qu'elle ne pourra jamais être sa femme... Ils m'ont l'air d'être nés l'un pour l'autre... Gœthe est plus philosophe et plus

moraliste que jamais, et quelque innocentes que soient ses amours, il les condamne... Je le plains lui et son bon cœur qui doit se trouver dans un état bien pénible puisqu'il aime sans espérance la plus vertueuse et la plus parfaite des jeunes filles... Je n'ai pas besoin de t'en écrire plus long : tu connais le cœur humain...

Arrêtons-nous un peu sur ces deux documents, l'un du 1er, l'autre du 7 octobre 1766. Aussi bien sont-ils fort instructifs. Il y a exactement cinq mois et quelques jours que Gœthe a déclaré sa flamme à une jeune fille de Leipzig (très précisément le 26 avril). Il est donc à l'aube de l'amour, à la période où celui-ci est, à l'ordinaire, le plus impétueux et aussi le plus irréfléchi, le moins limité par le calcul et par les convenances. Or, les lettres ci-dessus nous donnent une impression fort différente. Gœthe s'y montre bien disciple du *Contrat social* pour rejeter dans un beau mouvement d'éloquence où il se drape noblement ces misères que sont « le rang et l'argent », mais pas assez pour les oublier en fait. Au vrai, ces barrières sociales qu'il affecte de mépriser, il s'y cramponne au contraire. Plus exactement, il les renverse quand il s'agit de s'amuser, il les relève dès qu'il est question d'épouser. Philosophie commode et classique du fils de famille, mais exposée ici avec tant de sérénité qu'elle en devient candide. C'est ce qu'il appelle « penser en philosophe », seule façon, dit-il, « d'être heureux en ce monde ».

Partout s'étale sans voiles et avec la plus surprenante sécheresse la vision anticipée de la séparation, quand « celle-ci sera commandée par le devoir et la nécessité ». Cet amour qui ne fait que naître songe déjà aux moyens de se dérober. Et cette désolante prudence d'un amoureux de seize ans cherche à feindre, mais elle n'en apparaît que davantage sous les hyperboles qui lui servent à exalter son bonheur : « Le cœur excellent de ma S... » ... « cette créature charmante... » Hélas ! sur cette pauvreté de cœur nous sommes bien empêchés, alors même que nous le voudrions, de pouvoir nous tromper : « Elle mérite le plus grand bonheur ; je le lui souhaite ce bonheur, sans avoir l'espoir de jamais pouvoir y contribuer. » Façon détournée de dire : « Cette petite mérite un mari, mais, ce mari, je suis bien décidé à ne pas l'être. » L'ami Horn sera plus net ; il se chargera de traduire ces feintes tendresses en langage d'honnête

homme qui n'en est point dupe : « Il l'aime fort tendrement, avec des intentions pures et honnêtes, encore qu'il sache qu'elle ne pourra jamais devenir sa femme. » « Ils m'ont l'air nés l'un pour l'autre, » ajoute-t-il plaisamment.

En vérité, Gœthe aborde sa première liaison dans des sentiments de qualité assez médiocre.

Les rôles respectifs se dessinent assez nettement. D'un côté, le jeune et riche bourgeois de Francfort, bien décidé à esquiver un mariage mais à garder un plaisir, le plaisir que lui donnera une « créature charmante » et qui, en retour, n'exigera pas de « cadeaux ». Sur ces vues d'une navrante platitude, sans doute mettra-t-il un écran de romantisme verbal : c'est un poète !

De l'autre, la fille du peuple : point de « rang social », point « d'argent » ; une « gentille intelligence sans grande culture », mais, par ailleurs, les avantages positifs de son monde : « bien tournée », une « figure ronde et aimable », « une physionomie ouverte, douce, sympathique »...

Nous l'entrevoyons déjà ; mais précisons ces images :

A Pâques de l'année 1766, un jeune, élégant avocat de Francfort, du nom de Johann-Georg Schlosser, — qui devait plus tard devenir le beau-frère de Gœthe en épousant Cornélie, mais qui, pour l'instant, remplissait les fonctions de secrétaire privé auprès du duc Frédéric-Eugène de Würtemberg — débarquait à Leipzig et se logeait sur le Brühl, l'artère la plus animée de la ville, à l'auberge Schönkopf. Cet établissement modeste, moitié hôtellerie, moitié débit de vin (1), recevait les clients que lui laissaient d'autres maisons plus cossues, ses voisines, comme « la Pomme d'Or » ou le « Cadran Solaire ». C'était une petite auberge où il n'y avait que quelques chambres et qui ne pouvait abriter que fort peu de pensionnaires à demeure, notamment à l'époque de la foire où la grande affluence et le grand encombrement des hôtels faisaient accepter tous les gîtes. Les Francfortois aimaient à y descendre parce que la patronne du lieu était elle-même de leur ville. Ils retrouvaient là l'air du pays. La clientèle ordinaire était composée d'étudiants et de jeunes nobles. Gœthe, dès qu'il apprit l'arrivée à Leipzig de son compatriote Schlosser, se dirigea aussitôt vers l'auberge Schönkopf pour lui rendre

(1) *Ein kleiner Gast : oder Weinhaus*, écrit Gœthe dans ses *Mémoires*.

visite. Il prit ses repas avec lui et, après le départ de son ami, conserva l'habitude de déjeuner et de dîner dans la maison. Il y trouvait une bonne chère, d'agréables et gais compagnons, de « profitables et joyeuses » heures de causerie et il abandonna bientôt la table d'hôte du professeur Ludwig pour celle de l'hôtellerie Schönkopf. Mais à ce changement d'habitudes, il y avait une autre raison. Laissons à Gœthe lui-même le soin de nous la faire connaître, par le récit de ses *Mémoires*. Les confessions amoureuses prennent dans sa bouche de vieillard, sur ses lèvres apaisées, indulgentes, doucement ironiques envers un passé vieux d'un demi-siècle, une saveur particulière :

J'appréciais d'autant plus la société fermée au milieu de laquelle je vivais maintenant, que je trouvais la fille de la maison, jolie et gentille créature, fort à mon goût, et qu'une occasion m'était ainsi fournie d'échanger de sympathiques coups d'œil, agrément que, depuis mes malheurs avec Gretchen, je n'avais ni recherché ni rencontré sur ma route.

La part faite à l'âge et à ce parti pris de sérénité qu'il affecte dans les *Mémoires*, il faut néanmoins avouer que ce premier amour ne débute pas sous le signe de la grande passion. Peu d'exaltation romantique dans tout cela. Gœthe emploie lui-même par deux fois le terme de « behagen », qui veut dire « agrément », avec une nuance de confortable.

Cependant les affaires de notre amoureux progressent et suivent leur cours :

Je pouvais la voir tous les jours sans difficultés. Elle aidait à la confection des plats que je mangeais, m'apportait le soir le vin que je buvais ; notre table d'hôte de midi attestait par sa qualité que la petite auberge méritait sa bonne réputation.

Le plus grand des poètes reste fidèle au sang de sa race : en tête des prestiges féminins s'avance soumis, humble et royal, le sourire de la « Kellnerin ». Et nous songeons aux vers de Faust :

Die Hand, die Samstags ihren Besen führt,
Wird Sonntags dich an besten Karessieren.

(La main qui manie le balai le samedi sera celle qui saura le mieux te caresser le dimanche) (1).

L'infinie supériorité du jeune étudiant bourgeois sur la simple enfant du peuple, du fils du « Kaiserlicher Rat » de Francfort sur la fille d'un cabaretier saxon perce avec évidence dans les lettres de Wolfgang. Il écrit par exemple à Cornélie, le 11 mai 1767, alors que sa liaison bat son plein (et la liberté de ton de ce frère qui met sa sœur au courant de ses affaires de cœur ne nous étonne guère moins que la désinvolture et la sécheresse de cet amant de dix-sept ans) :

La petite Schönkopf merite ne pas etre oubliée entre mes connoissances vivantes. C'est une tres bonne fille qui a sa droiture de cœur joint une naïvete agreable... Elle est mon œconome quand il s'agit de mon linge, de mes hardes ; car elle entend tres bien cela, et elle sent du plaisir à m'aider de son savoir, et je l'aime bien pour cela. N'est-ce pas, ma sœur, je suis assez drole, j'aime toutes ces filles-là. Qui pourrait s'en défendre, si elles sont bonnes? Car pour la beauté, elle ne me touche pas ; et vraiment touttes mes connoissances sont plus bonnes que belles (2)... Je trouve, entre tout entretien, l'entretien d'une fille le plus agreable, si seulement je lui trouve du bon sens. Je les aime touttes, sans m'attacher a aucune. Touttes me veulent bien, aucune m'aime, voila tout ce qui me faut, et me voila content.

Déclaration dont la netteté ne laisse, en vérité, rien à désirer. Notre étudiant tient à voir les tiroirs de sa commode rangés et son linge reprisé. Au-dessus des charmes de sa maîtresse, il place les aptitudes de la ménagère, de l' « œconome », comme il dit, et s'il ne nous apprend rien ni du visage, ni de la couleur de cheveux de la « très bonne fille » dont il condescend à recevoir les baisers, il ne nous laisse rien ignorer de sa diligence à tirer l'aiguille.

Nous retrouverons le même accent dans une lettre à

(1) C'est justement un étudiant qui les prononce. Cf. plus haut, même scène :

Ein starkes Bier, ein beizender Tabak
Und eine Magd im Putz, das ist mun mein Geschmack.

(2) Il y a là une tendance foncière à laquelle Gœthe restera fidèle durant toute sa longue vie. Il sera toujours plus ému par le charme que par la beauté, plus sensible à une certaine douceur flexible qu'à la noblesse des traits.

Cornélie du 12 octobre de la même année 1767 (la lettre est cette fois en allemand).

J'ai insinué à ma petite ménagère (1) l'idée de me témoigner sa reconnaissance en me confectionnant une paire de manchettes. Nous allons voir ce qu'elle va pouvoir faire. C'est une bien bonne fille que j'aime beaucoup. Elle a comme qualité principale un cœur excellent qui n'a pas été gâté par trop de lecture et dont on peut faire l'éducation. Elle fera honneur à son professeur ; je lui ai déjà appris à écrire de petites lettres fort gentilles et tout à fait supportables. L'orthographe reste le point faible. Il est vrai qu'il ne faut point la demander aux filles de Saxe. Quelle différence sur ce point avec ma sœur !

Nous avons vu comment vient de naître l'amour de Wolfgang pour Kätchen (ou Annchen, ou Annette, ou Anne, car elle portait tous ces noms ; le dernier, de forme française, Anne, était celui qu'elle aimait se donner elle-même), à l'occasion d'une visite qu'il fit vers Pâques 1766, à son compatriote Schlosser à l'auberge Schönkopf sur le Brühl. L'étudiant a entrevu une jolie fille qui, pour comble d'aubaine, est la fille de la maison. Il revient, il prend ses habitudes. Il devient le commensal de la table d'hôte de l'endroit. Et les choses se passent comme on pouvait aisément le prévoir.

Ils sont tous deux à l'aube de leur vie. Lui a seize ans et demi et elle en a dix-neuf. Il a de beaux yeux vifs et noirs, de charmants cheveux bouclés. Elle, un gentil visage dont nous pouvons nous faire idée par une miniature sur ivoire conservée dans la famille Schönkopf et qui est parvenue jusqu'à nous : des traits aimables, reposés, un sourire un peu banal, un grand front découvert sous la chevelure rejetée en arrière et poudrée à la mode du temps. Cette fille d'hôtelier, avec son corsage brodé, son collier où pend une croix, le petit nœud coquet qui lui serre la gorge, paraît assez au-dessus de sa condition et fait penser à quelque soubrette de théâtre. Peut-être a-t-elle posé dans un des costumes qu'elle revêtait pour les représentations d'amateurs auxquelles nous la verrons prendre part.

Le 26 avril, première déclaration d'amour. Dans l'été

(1) *Meine kleine Wirtin.*

de cette année 1766, la passion de Wolfgang brûle d'un feu d'autant plus vif qu'il est secret. Wolfgang entoure ses amours de mystère et feint de donner ses soins à une jeune coquette de salon. L'ami Horn s'y laisse prendre.

Il est aussi fou que sa demoiselle, écrit-il à un camarade commun, Moors. Puisse le ciel me préserver durant mon séjour d'une de ces filles. Le monde féminin d'ici est vraiment possédé du démon. Note que Gœthe n'est pas le premier qui tombe dans les filets de sa Dulcinée. Je voudrais que tu la voies une seule fois : c'est la plus absurde créature du monde. Les seules armes avec lesquelles elle a fasciné Gœthe sont « une mine coquette avec un air hautain » (en français dans le texte)... Il t'écrirait bien volontiers s'il n'avait peur d'apporter le lendemain à sa demoiselle des mains tachées d'encre. Sommes-nous assez fous, quand nous sommes épris !

Le 1er octobre de cette même année, nous l'avons vu qui jette le masque et révèle tout à ses amis.

*
* *

L'intrigue de l'étudiant avec la fille d'auberge se déroula avec facilité. Ils avaient toute commodité pour se voir, Wolfgang prenant régulièrement ses repas à l'hôtellerie Schönkopf et possédant toutes ses entrées dans la maison. Mais jusqu'à quel point les parents de Kätchen furent-ils au courant des choses? Le bienveillant accueil fait à un aimable et brillant garçon qu'on invite à revenir et qu'on laisse s'installer en familier dans une maison ornée d'une jolie fille peut être soit de l'aveuglement, soit — ce qui serait plus grave — une fort pratique clairvoyance. Sans doute faut-il choisir entre ces deux extrêmes. Les parents Schönkopf, en cabaretiers avisés, ne pouvaient ignorer que le sourire et les grâces de leur enfant n'étaient pas étrangers à l'attrait qui faisait fréquenter leur auberge. Ils savaient ce qu'est l'agrément — pour retenir les hôtes — de la nappe mise par une gentille hôtesse. Mais on n'en saurait conclure qu'ils voulussent l'exploiter de façon moins innocente. Les parents Schönkopf virent certainement que Wolfgang contait fleurette à leur fille. Il est permis de croire qu'ils ne pensèrent point que les choses allassent plus loin.

S'ils eurent même quelque doute là-dessus, s'ils fermèrent les yeux sur des baisers qui, quoique furtivement dérobés, ne laissèrent pas d'être parfois surpris au cours d'une liaison de deux années, ce fut par indulgence à la jeunesse et nullement par calcul. Ces braves gens ne furent-ils pas plutôt heureux de voir un élégant garçon de haute famille bourgeoise fréquenter leur humble auberge ; et s'ils ne pouvaient ignorer que les charmes de Kätchen étaient pour quelque chose dans l'assiduité de leur jeune « client », ils l'acceptèrent dans l'innocence et la confiance de leur cœur.

Gœthe était d'ailleurs pour eux autre chose qu'un « client » ; il était l'ami, le familier de la maison. Pour les parents, pour Kätchen, pour Peterchen, son galopin de petit frère, c'était devenu une douce habitude de voir entrer, dans l'intimité des réunions du soir, le jeune étranger de Francfort à la libre et folle chevelure bouclée : il faisait « partie de la famille ». Ces derniers mots traduisent si bien la nature de leurs rapports que Gœthe lui-même les emploie dans une lettre qu'il nous faut citer ici. Cette lettre écrite de Francfort le 1er octobre 1768, un mois après que Wolfgang a quitté Leipzig, est adressée « à la famille Schönkopf », à la famille tout entière. C'est une sorte de message de reconnaissance, de remerciement collectif, en même temps qu'une évocation de la douceur des jours vécus parmi eux. Le surprenant témoignage ! Le séducteur s'adresse aux parents de la jeune fille ; il rappelle le passé, et sa mémoire se plaît à l'évoquer avec une sorte de tendresse où il mêle les parents, le jeune frère, au souvenir de celle qu'il a aimée. Tout ce monde qui fut naguère réuni dans une atmosphère pleine de bonhomie et de simplicité, revit un instant sous sa plume. Au risque d'anticiper sur le cours des événements nous citons ici ce document qui, mieux qu'un long commentaire, fait surgir devant nos yeux, avec sa coloration, son « atmosphère », avec tout ce qui l'enveloppe de sécurité et de douceur familiale, l'image de la liaison de l'étudiant et de la fille de l'hôtellerie Schönkopf :

« Votre serviteur, monsieur Schönkopf. — Comment vous portez-vous, madame? — Bonsoir, mademoiselle. — Bonsoir, petit Pierre. »

Représentez-vous que je viens d'entrer par la petite porte de la

salle. Vous, monsieur Schönkopf, vous voici assis sur le canapé, tout contre le poêle bien chaud. Madame est à son petit coin habituel derrière le secrétaire. Pierre est étendu tout de son long sous le poêle. Quant à Kätchen, elle garde ma place près de la fenêtre : elle n'aura qu'à se lever pour faire place à l'étranger. Et maintenant, je commence à bavarder... Je viens vous remercier pour toute l'amitié, pour toute l'affection que vous m'avez toujours témoignée et que je n'oublierai jamais. Je n'ai en vérité point besoin de vous demander de ne point m'oublier : mille occasions se présenteront qui vous obligeront à vous souvenir d'un homme qui, au long de deux années et demie, fut un membre de votre famille, qui vous a bien donné de temps en temps quelques motifs d'agacement, mais qui, tout de même, reste toujours un brave garçon *(ein guter Junge)* et que vous regretterez, je veux l'espérer, de temps à autre... Cher monsieur Schönkopf, je sais que vous n'aimez pas écrire, mais poussez donc un peu Kätchen à le faire à votre place, de manière que je ne reste pas sans nouvelles de vous. N'est-ce pas, madame, ce serait trop injuste si je ne recevais pas, au moins une fois par mois, une lettre de la maison où j'ai jusqu'ici passé toutes mes journées?... Adieu, tout le monde. Si vous n'écrivez pas, Kätchen, vous entendrez de mes nouvelles !

L'entente était parfaite. Comme s'il voulait témoigner sa reconnaissance à l'indulgent père Schönkopf, Wolfgang lui faisait hommage d'une vignette gravée par lui-même à l'eau-forte (car ce poète et cet amant trouvait encore le temps d'être graveur), qui représentait, de symbolique façon, au-dessus d'une sorte de socle où étaient gravés les initiales et le nom du cabaretier, des flacons de vin de différents modèles et une belle treille de raisin. Armes parlantes, blason professionnel, qui durent enchanter le brave homme !

Pour Kätchen elle-même, Wolfgang composait un motif plus flatteur : une sorte de miroir ovale avec un grand S au milieu, encadré de roses et adossé à une pile de livres — les armes de la beauté et de l'esprit...

*
* *

Ils s'embrassaient de façon clandestine, profitaient, avec l'avidité de leur âge, de toutes les occasions, des moindres défauts d'une surveillance qui n'avait rien,

d'ailleurs, de sévère. Que d'endroits des premières poésies de Gœthe, du « livre d'Annette », par exemple, mince recueil de dix-neuf pièces composées de novembre 1766 à octobre 1767, nous semblent désormais autant de confidences vécues ! Dans la pièce intitulée : *Annette à son amant*, le poète nous présente Doris « tenant tendrement Damote par la main ».

Ils se regardèrent longuement, se retournèrent pour voir si les vieux ne veillaient pas, et, comme personne ne les voyait, vivement — ils firent ce que nous faisons.

Et ailleurs :

Bien souvent j'ai volé à tes lèvres,
Dans une heure non surveillée,
Autant de baisers qu'un amant en peut prendre.

Dans la pièce intitulée *Au sommeil (An den Schalaf)*, le poète s'adresse au maître du repos et des songes et implore son assistance.

Ami, rends-moi
Le plus grand des services.
A côté de celle que j'aime
Je suis souvent assis ; le plaisir brille dans son œil ;
Sous la soie jalouse,
Sa poitrine se gonfle.
Bien souvent Amour
La mène vers mon baiser ;
Mais, tout près du bonheur, j'ai dû y renoncer :
Une mère sévère veille toujours.

Ce soir, tu me trouveras de nouveau
Près de ma belle. Entre.
Fais pleuvoir de tes ailes une poudre de pavot.
Que la mère s'assoupisse
Et qu'au pâle crépuscule de la lampe
Annette, toute brûlante d'amour,
Tombe dans mes bras ardents,
Comme sa maman est tombée dans les tiens.

Le même thème de la mère vigilante et importune, assoupie par un narcotique, sera repris dans l'*Urfaust*,

mais avec un tragique réalisme cette fois et sans les voiles de l'allégorie mythologique.

La correspondance nous renseigne mieux encore et avec plus de précision que les poésies les plus vécues. Voici un billet du 12 octobre 1766, écrit en français, adressé au meilleur ami de l'époque de Leipzig, à Behrisch — un nom dont l'importance est capitale pour l'histoire de la jeunesse de Gœthe et sur lequel nous aurons à revenir :

J'allai de vous a mon logis pour y expedier mes petites affaires. Quelle fut ma surprise d'y trouver par le moyen *(sic)* de notre correspondence secrete un avis de me rendre au plutot chez elle. J'y volai ; je la trouvai seule, toute la famille aiant eté attire par le spectacle nouveau a la comedie. Juste ciel, quel plaisir de se voir seul avec sa bien aimée quatre heures de suite !... Que ces quatre heures me firent heureux !

Et voici comment le jeune amant appelé par le billet doux profite de l'absence des parents de sa belle. Ici le souvenir de l'aubaine imprévue exalte son lyrisme naturel et la lettre se poursuit en vers — en vers anglais — dont l'ardeur ne rachète point l'incorrection de la langue

What pleasure, God ! of like a flame to born,
A virteous fire, that ne'er to vice kan turn.
What volupty ! when trembling in my arms,
The bosom of my maid, my bosom warmeth !
Perpetual kisses of her lips o'erflaw,
In holy embrâce mighty virtue shew.
Wen I then, rapt, in never felt extase,
My maid ! Y say, and she, my dearest ! says,
When ten, my heart, of love and virtue hot,
Cries : come ye angels ! come ! See and envy me not.

Après ces vers, d'inspiration rousseauiste où la vertu se mêle à la volupté, la lettre continue en français et... en prose.

Vous rirez un peu de cette extase. (Wolfgang a un brusque accès de pudeur. Il se repent de s'être livré. Il se méfie de l'ironie de Behrisch, son aîné, son maître de vie et aussi, nous le verrons, de débauche.) Riez autant qu'il vous plaira... Pardonnez-moi en pensant que nous ne sommes jamais si fertiles en expressions que quand notre cœur nous en fournit.

En dehors de ces tête-à-tête, ménagés par une surveillance paternelle débonnaire, Wolfgang et Kätchen avaient cent occasions de se témoigner furtivement leur amour. C'est ainsi que les représentations théâtrales d'amateurs, où ils aimaient à prendre part, leur fournissaient maintes occasions propices, sans que les parents Schönkopf crussent devoir s'en alarmer.

Wolfgang et Kätchen jouaient ensemble, tantôt chez les Obermann, des voisins, tantôt à l'auberge Schönkopf même, dans la « petite pièce » — *die kleine Stube* — que nous font connaître les lettres. C'étaient ou bien des improvisions en vers ou bien de vraies pièces comme *Minna von Barnhelm* ou encore *le Duc Michel*, un vaudeville burlesque de Krüger. Dans cette dernière pièce, un brave garçon du nom de Michel édifiait en imagination une fabuleuse fortune ; n'entendait-il pas acquérir un duché en vendant un rossignol chanteur. Le rossignol, un beau jour, s'envolait par la fenêtre. Adieu les châteaux en Espagne ! Michel (c'était Wolfgang qui jouait le rôle), guéri de ses billevesées, se réconciliait avec sa fiancée Hannchen (c'était Kätchen, bien entendu, qui jouait). Il serrait sa tendre petite amie sur son cœur, et il est permis de croire que Wolfgang s'acquittait sans déplaisir de cette partie de son rôle, en s'écriant avec fougue : « Tu es mon duché, mon pot de bière, mon rôti de porc. » *(Du bist main Herzogtum, mein Bier, mein Schweinebraten.)* O poésie des idylles allemandes !

*
* *

A propos d'un caprice de cette sorte, faut-il parler d'un véritable amour? Il est rare qu'on sache aimer à dix-sept ans. Wolfgang a l'âge de Chérubin. Ce n'est pas Kätchen qu'il aime, mais, dans la fille de l'aubergiste de Brühl, la première révélation (Gretchen n'a été qu'un rêve de l'imagination !) de la femme, c'est l'amour qu'il aime, l'amour exalté par la littérature. Car les jeunes poètes s'entendent à transposer leurs premiers émois. Gœthe s'est, au reste, trahi dans ces vers envoyés à sa sœur le 11 mai 1767 :

> En fait d'amour, un favori des Muses
> Est un astre vers qui le sentiment humain
> Dresseroit d'ici bas son thelescope en vain.

. . . . . .
L'illusion nous frappe autant que l'existence,
Et, par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.

Dans ses *Mémoires* il a parlé de son amourette avec Kätchen en des termes d'une surprenante désinvolture dans la sécheresse :

Mon penchant passé pour Gretchen je l'avais maintenant reporté sur une certaine Annette dont je serais fort embarrassé de dire aujourd'hui quelque chose, sinon qu'elle était jeune, jolie, vive, tendre et si agréable qu'elle méritait vraiment d'être conservée quelque temps dans l'écrin du cœur comme la statue de quelques petits saints.

« Agréable », « conservée quelque temps », quel hautain détachement ! Sans doute et nous l'avons déjà dit, ne faut-il point chercher d'ardentes vibrations dans les *Mémoires*, dans cette confession complaisante, toute en nuances, en demi-teintes. Le conteur se refuse de parti pris à y rien laisser qui trahisse l'émotion toute vive. Néanmoins, quand il se souviendra du premier véritable amour de sa jeunesse, de l'idylle avec la fille du pasteur de Sesenheim, quelle différence de ton ! Quel frémissement intérieur ! Quelle piété envers le souvenir ! Et comme seront emportées la décision du vieillard de ne point se laisser gagner par le vertige de son passé et la volonté de cette voix de ne point s'émouvoir ! Ici rien de semblable. Mais si toute émotion en est si parfaitement absente, n'est-ce point que l'émotion initiale avait manqué de profondeur.

Qui serait tenté de récuser le témoignage d'un vieillard sur les amours de sa jeunesse n'aura qu'à interroger les lettres qu'il écrivait alors. Il y trouvera le même ton, et force lui sera de conclure qu'au cours de sa liaison avec Kätchen les sources vives de son cœur n'ont pas été atteintes. Voyez plutôt ce qu'il écrivait à Behrisch le 8 octobre 1766, dans cette lettre datée « du secrétaire de ma petite » :

Elle s'est allee, mon cher, mon bon Behrisch. Elle est allee a la comedie avec sa mere et son pretendu futur qui cherche a lui plaire par cent parties de plaisir. C'est une chose très agreable a

voir, digne de l'observation d'un connoisseur : un homme s'efforcant a plaire, inventieux, soigneux, toujours sur ses pieds, sans en remporter le moindre fruit, qui donneroit pour chaque baiser deux louis aux pauvres, et qui n'en aura jamais, et de voir, apres cela, moi immobile dans un coin, sans lui faisant quelque galanteries, sans dire une seule fleurette, regardé de l'autre comme un stupide qui ne sait pas vivre, et de voir a la fin apportés à ce stupide des dons pour lesquels l'autre feroit un voyage à Rome. — Je voulois partir en même temps, lorçequelle sortit ; mais pour m'en empecher elle me donna la clé de son secrétaire, avec le plein pouvoir d'en faire ou d'y ecrire ce que je voudrois. Elle me dit en partant : « restez la jusqu'a ce que je revienne ; vous avez toujours quelque folie en tete, soit en vers, soit en prose, mettez la sur le papier comme il vous plaira. Je diroi au père quelque galimathias pourquoi vous restez la haut. S'il peut penetrer la verite, qu'il la penetre ». Elle me laissa encore deux belles pommes, present de mon rival. Je les ai mangées, elles étoit d'un goût excellent.

Voilà un cœur d'amant que ne dévastent point les orages de la passion ! De l'amour « fléau du monde, exécrable folie », il ne connaît que les côtés avantageux. Cet adolescent apprécie d'un œil satisfait, en « connoisseur », comme il dit, les bénéfices que comporte sa situation et la douteuse supériorité qu'elle lui donne. Il prend ses premières leçons de vie. Il ne semble guère gêné par les délicatesses du scrupule. Dans ce billet où il essaye à se montrer cynique pour mériter l'estime d'un camarade qui fait profession de l'être, c'est surtout la fatuité qui éclate, la « sécurité » du collégien qui connaît le pouvoir de sa jeunessse, se donne le plaisir d'attendre que l'amour vienne à lui et qui sait qu'on le retiendra quand il voudra partir.

Comme il est touchant l'effort naïf de la fille du peuple pour garder son brillant séducteur. Touchant et courageux. Toutes les conséquences possibles de sa folie elle les a d'avance acceptées, avec cet emportement aveuglé qui est le signe de l'amour : « Si mon père veut pénétrer la vérité, qu'il la pénètre » !...

Mais à mesure que nous feuilletons les lettres de Wolfgang, la médiocre qualité de cet amour apparaît davantage. Toujours la même fatuité : « Pour mon visage, il ne faut pas qu'il soit si effroyable, car, entre nous, il y a des belles filles qui se plaisent à me voir » (à Cornélie, en français, 27 sep-

tembre 1766). Toujours la même sécheresse de cœur, la même assurance de soi :

Bonnes créatures, nous sommes plus rusés que vous ne le pensez ; nous vivons dans la plus charmante liberté et serions, en vérité, des fous de nous laisser dominer par vous, car il n'est point de pire esclavage que votre service (à la même, 1er mai 1767).

Je me porte à merveille. Qu'une chose charmante que la santé ! Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas ! Adieu, ma sœur, tout le monde dit que mon visage s'arrondit peu à peu. J'en suis ravi (à la même, août 1767).

*
* *

Assez plate aventure que celle de cet étudiant de dix-sept ans qui, près d'une fille plus âgée, d'une condition inférieure mais qui l'aime ! ne cherche que son plaisir, n'engage rien de son cœur. On ne saurait ici parler d'amour ; et l'on ne trouve que triste sensualité dans ce recueil de vers intitulé *le Livre d'Annette*, où il résume ses premières expériences sentimentales. Tristes moins encore peut-être par le caractère des peintures que par l'absence totale de jeunesse qui s'y révèle.

Dans le dernier morceau du recueil (1), l'auteur s'écrie :

Soyez, petits lieds aimés,
Les témoins de ma joie.
Ah ! il ne reviendra jamais
Le printemps de ces jours enfuis !

La « joie », le « printemps », — c'est justement ce qu'il nous est bien impossible de trouver dans ce recueil qui en parle tant. Le mot y est, mais point la chose. Faux printemps anacréontique, avec ses bosquets aux myrtes sacrés, son petit dieu du désir armé du carquois et des flèches, Daphnis dans le temple des Dryades, tout le décor de l'antiquité galante. Il n'y est point question d'aimer, mais de « badiner » (tändeln), et l'Amour n'y a jamais d'autre nom que Cupidon (Amor). Dans ces histoires de nymphes et de satyres, ces « moralités » libertines où l'on sent l'adroit élève de Wieland,

(1) *An meine Lieder.*

s'exprime une lubricité artificielle et didactique. Ce poète de dix-sept ans fait les plus studieux et les plus mornes efforts, pour entrer dans le personnage du vieillard anacréontique : « Petites filles, venez m'écouter... » — « Jeunes hommes, ne perdez point courage quand vos belles se montrent revêches ». Et c'est pour conseiller la ruse (List), l'art de « miner sournoisement les leçons maternelles ». Tout cela compose un ensemble assez sordide en dépit de la poésie d'emprunt qui le recouvre, et l'on souhaiterait avoir du lyrisme de Gœthe un premier témoignage moins décevant. Voilà donc le seul cri qu'arrache à Wolfgang son premier amour, l'amour de cette Annette sous l'égide de qui se placent ses premiers vers !

* * *

Cette liaison, où le cœur a si peu de part, devait s'achever dans la tristesse. Au début, alors que le sentiment de Wolfgang pour Kätchen est encore dans sa nouveauté et sa fraîcheur, il fait de beaux projets pleins de l'ardeur de vivre. Comme exaltée par la passion, l'existence lui apparaît d'une incomparable plénitude ; il lui prête des possibilités sans mesure où l'étude, l'amitié et l'amour s'accordent et se pénètrent ; il rêve de conjuguer le plaisir et le travail. Il écrit à son confident et mauvais génie Behrisch le 8 octobre 1766 (en français) :

Ces diables de collèges (entendez : les cours) recommenceront. Eh bien, nous verrons malgré cela : je partagerai mon hiver en trois parties égales, entre vous, entre ma petite et mes études. Que je suis heureux ! Puissiez-vous l'être de même.

Mais ces beaux projets se découvrent fallacieux. Bientôt la vie se décolore, perd sa saveur. Rien de plus monotone qu'un plaisir d'où l'amour est absent ; à l'optimiste allégresse des premières journées succède un morne accablement. Et voilà bien ce qui apparaît dans le billet que Wolfgang écrit un an plus tard à sa sœur Cornélie (octobre 1767) :

Je vais maintenant te donner quelques détails sur la vie que je mène. Elle est très philosophique. J'ai totalement renoncé au concert, au théâtre, au cheval, aux promenades. Je fuis toutes les sociétés de jeunes gens. Mon porte-monnaie en tirera grand bénéfice. En

semaine, je vais de ma chambre à ma table d'hôte, de la table d'hôte à ma chambre. Tant que dureront l'hiver et le mauvais temps, cela continuera ainsi. Le dimanche à quatre heures je vais chez le Breitkopfs et y reste jusqu'à huit. Je sais que toute la famille a plaisir à me voir, c'est pour cela que j'y vais. Ensuite je regagne ma chambre et ainsi *in infinitum*... Quand le temps est beau, je me rends à une bonne lieue de la ville, à un pavillon de chasse où je mange du pain et du lait, et je rentre le soir chez moi. Voilà tout le *diarium* de ma vie... Quelquefois, par une saute d'humeur, je me sens clair et limpide comme une journée d'avril, mais il y a toujours dix à parier contre un que le lendemain quelque absurde vent d'ouest ramènera les nuages de pluie. Ces braves études universitaires m'abrutissent (1). Pendant un semestre j'ai martyrisé ma mémoire avec les Pandectes : je n'en ai rien retenu.

La conclusion de cette aventure d'une désolante platitude, ne la retrouvons-nous pas dans l'adieu mélancolique et brutal que trois ans plus tard, il adresse à Behrisch : « Bonsoir, je suis saoul comme une brute ». (*Ich bin besoffen wie eine Restie*). Le mois suivant, il lui envoie une autre lettre où le même morne découragement s'exprime :

Voilà une triste lettre qui contraste avec mes folles et capricieuses lettres d'autrefois. Ainsi en va-t-il de ma vie. Une girouette qui vire, vire toujours, moins depuis quelque temps, il est vrai parce que le vent souffle toujours du Nord. Mais que donnerait-on pour être enfin sorti de cette saison... Je vis presque sans maîtresse, presque sans ami, dans une demi-misère. Un pas de plus et cette misère sera complète. (2 novembre 1767.)

Robert d'Harcourt.

(A suivre.)

(1) Le même mépris pour le labeur universitaire se lit dans la lettre du 17 octobre 1767 à Behrisch : « Lundi prochain reprennent avec force ces braves études (*die guten Studia*). Je sens ma cervelle stupide à point pour faire un bon élève. »

Le comte de Chambord et le comte de Paris

La réconciliation du comte de Chambord et du comte de Paris, ou si l'on préfère, la fusion entre la branche aînée des Bourbons et la branche d'Orléans eut lieu, on le sait, à Frohsdorf le 5 août 1873.

Une controverse s'est élevée récemment au sujet, non de l'acte lui-même dont la réalité et la sincérité n'ont pas été contestées, mais, d'une part, de sa portée au point de vue du droit dans la Maison de France, et d'autre part au sujet des sentiments intimes des personnes qui y participèrent.

Sur le premier point, l'on a prétendu inexactement que la réconciliation était nécessaire pour légitimer le comte de Paris, et qu'il fallait l'investiture du chef de la Maison de France pour que les princes d'Orléans fussent aptes à succéder.

L'on a insinué ensuite que, malgré la réconciliation officielle, le comte de Chambord n'aimait guère le comte de Paris.

Les réponses qui ont été fournies à ces imputations faites à la légère n'en ont rien laissé subsister.

Toutefois, comme nous sommes en mesure d'apporter quelques témoignages et documents peu connus ou même inédits, que nous a remis avant sa mort le baron Tristan Lambert, avec autorisation de les publier, nous croyons utile de le faire dès maintenant.

1° L'idée de la nécessité d'une réconciliation pour légitimer le comte de Paris peut surprendre les lecteurs qui, dans cette Revue, ont connu le testament politique du duc d'Alençon rappelant que « M. le comte de Chambord a toujours considéré les princes d'Orléans comme les héritiers de droit au trône (1) ».

Or la pensée du chef de la Maison de France à ce sujet ne date pas de la réconciliation ; elle était la même bien avant la fusion et n'a jamais varié. Nous ne nous en étonnerons pas : le comte de Chambord interprétait fidèlement et simplement la coutume traditionnelle et toujours vivante de la Maison de France.

Un article de la *Revue de Paris* du 15 juin 1894, publié sous le titre : « Prince et Marin » (le prince de Joinville), par le comte Albert de Circourt, l'un des trois membres du bureau politique du comte de Chambord, contenait diverses déclarations faites par ce dernier au sujet des droits du comte de Paris et cela, vingt ans avant la fusion.

J'en rapporterai un autre (un autre fait) — écrit le comte de Circourt — qui fait connaître bien nettement sa ferme pensée sur les droits qu'il léguait à la Maison d'Orléans. On verra que, dans les négociations qui ont eu lieu de 1849 à 1871, sur ce qu'on appelle « la fusion » — négociations dont je ne saurais rien dire, n'y ayant pas eu la plus petite part — il ne peut être entré à aucun moment un marchandage sur la reconnaissance de ces droits.

C'était en 1854. Je rendais compte au prince de mes conversations avec mes amis orléanistes, nombreux et quelques-uns influents. Elles portaient naturellement sur la fusion. Je les pressais de la faire. Bien peu goûtaient mes arguments, quoiqu'il y eût des exceptions considérables et caractéristiques. Je serais entraîné trop loin si je les citais ; il suffit de dire que parmi eux se rencontraient des hommes signalés par leur hostilité sous la Restauration et par l'éclat de leurs services sous la royauté de Juillet, mais à qui le patriotisme et la clairvoyance politique montraient la voie. On sait qu'à leur tête était Louis-Philippe même. Les autres, le plus grand nombre, y répugnaient et résistaient. Quand je les pressais, ils répondaient : « Nous serions bien sots, ayant deux cordes à notre arc, d'en couper une. Si le comte de Chambord arrive, ce qui est peu probable, le comte

(1) *Revue universelle*, 1er février 1926, p. 269. « Le Testament d'un prince français. »

de Paris est son héritier : il vous faudra le subir, vous nous subirez avec lui. »

Continuant mon compte rendu, je rapportais à Monseigneur ma réplique : « Vous vous trompez bien si vous croyez que nous reconnaîtrons jamais pour notre roi le comte de Paris, à moins que, du vivant du comte de Chambord, il n'ait accompli la petite cérémonie du ralliement. »

Ici le comte de Chambord m'arrêta court.

« — Et les principes, qu'en faites-vous? Qu'il ait passé ou non par « la petite cérémonie du ralliement », le comte de Paris est mon héritier. Vous le reconnaîtrez, que cela vous plaise ou vous déplaise.

« — Monseigneur, lui répondis-je, je veux bien qu'il en soit ainsi, puisque vous le pensez et le voulez, mais si nous le laissons penser, jamais les orléanistes ne feront la fusion, et ce sera un grand malheur, même pour le comte de Paris.

« — Oh ! comme tactique, vous pouvez avoir raison. Les principes sont au-dessus de la tactique.

« — Mais, Monseigneur, il faut tenir compte aussi des faits. Jamais les légitimistes qui se feront tous, passez-moi l'expression, casser les reins pour remettre avec vous sur le trône le principe de la légitimité, ne remueront un doigt pour y remettre, avec le comte de Paris, le principe de la Révolution. »

Jamais je n'ai oublié l'accent avec lequel M. le comte de Chambord prononça les paroles suivantes :

« — Vous êtes un homme de peu de foi. Vous ne sentez pas que, du jour où le comte de Paris sera devenu légitime, la légitimité l'enserrera et qu'il deviendra légitimiste. »

Parole haute, profonde et prophétique, que M. le comte de Paris a royalement réalisée, en vrai descendant des rois qui ont fait la France, avec cette distinction qu'avant de devenir légitime, il était devenu légitimiste, grâce à Dieu.

2° Quant aux excellents sentiments personnels du comte de Chambord à l'égard du comte de Paris, ils apparaissent, non seulement dans le récit de la dernière entrevue des deux princes par le duc d'Alençon, mais à l'occasion d'autres faits dont l'authenticité est également certaine.

Le 15 octobre 1882, le comte de Chambord témoigna au comte de Paris — par l'intermédiaire du baron Tristan Lambert, ancien député de Fontainebleau, ami et confident des princes — de son désir de recevoir à Frohsdorf le duc d'Orléans âgé alors d'une douzaine d'années.

Ce geste tendre envers le très jeune rejeton en qui la sève de l'arbre vénérable va circuler bientôt, de quel sens émouvant ne demeure-t-il pas chargé !

Ce projet dut être remis. Peu de temps après, le comte de Chambord, étant tombé malade, reçut la visite du comte de Paris. Allant mieux il exprima de nouveau, par l'intermédiaire du comte de Blacas, son désir de recevoir le duc d'Orléans. Son auguste père accepta. La visite du jeune homme fut fixée au mois de septembre suivant. Si la mort empêcha le projet de se réaliser (le comte de Chambord ayant succombé le 24 août 1883), l'affectueuse insistance du dernier représentant de la branche aînée montre que rien ne le séparait de ceux qui allaient lui succéder.

Voici enfin un document inédit qui se rapporte à la fois aux deux questions soulevées et surtout qui évoque la belle image du prince.

C'est une lettre du général Athanase de Charette au baron Tristan Lambert, qui nous l'a confiée, relatant sa dernière entrevue avec le comte de Chambord au mois d'août 1883, à Frohsdorf :

Basse-Motte, Chateauneuf (I.-et-V.),
ce 11 septembre 1904.

Mon cher baron,

Je reçois ce nouveau journal, l'Union nouvelle, *et on me demande mon avis. Le voici en deux mots. Les rois n'ont pas le droit de désigner leur successeur, mais ils peuvent le reconnaître.*

Je n'oublierai jamais les dernières paroles du comte de Chambord sur son lit de mort, me disant en plaisantant (vous savez comme il était gai et bien Français, voire même à la mort) : « Tu ne sais pas, je vais me faire faire un nouvel uniforme. — Pourquoi, Monseigneur? — Parce que j'ai invité à la chasse le comte de Paris, la comtesse de Paris et le petit, et il faut que je les reçoive avec tous les honneurs qui leur sont dus. » Un instant après il ajouta : « Allez! merci d'être venu. » Je lui avais apporté la bannière du Sacré-Cœur. « Si je vis nous la déploierons ensemble, si je meurs vous la mettrez sur ma tombe. Merci, merci d'être venu. Vous ne voyez plus qu'un cadavre, merci. »

Si ce n'est pas là reconnaître le comte de Paris comme son

successeur, je ne comprends plus. A-t-il appelé ses neveux? Non. Je ne parle pas de la fusion. *Mais cela ne suffira pas pour convaincre ces braves gens qui, pour une raison ou une autre, vont encore semer de la division parmi nous. Oh! les prophéties se réalisent.*

Vous seul, mon cher baron, vous pouvez rétablir la vérité historique. Je compte sur vous.

Vive le Sacré-Cœur, vive Pie X et vive le roi!

Tout vôtre, bien affectueusement.

Signé : Charette.

Nous pensons que ces documents contribueront à maintenir une atmosphère de vérité autour de la mémoire de ce prince, qui fut lui-même loyal jusqu'au scrupule.

Pierre et **Robert Loffet.**

Le Récif aux étoiles[1]

CHAPITRE IX

Une vision de l'abîme.

En franchissant la latitude de la Pointe du Danger, ils avaient la terre à cent trente milles à bâbord ; ils s'en rapprochèrent jusqu'à ce que la Grande île de Sable se montrât dans le mer bleue et étincelante.

Jamais aventuriers ne furent aussi favorisés par le temps.

A travers des journées d'azur et des nuits d'étoiles, ils étaient poussés régulièrement vers le nord par un vent tiède qui rendait la vie délicieuse. Les voiles n'exigeaient presque aucune manœuvre, les quarts s'accomplissaient au petit bonheur, et Macquart, qui avait fait de belles promesses au point de vue navigation, « laissait aller », selon l'expression de Hull, et se retirait en lui-même, sommeillant la plus grande partie de la journée sur sa couchette.

Hull, en revanche, qui n'avait rien promis et était venu à bord, de fait, en qualité de subrécargue, faisait beaucoup de choses. Il prenait son tour à la roue, aidait à la navigation, et, lentement mais sûrement, depuis le premier jour, acquérait une influence prépondérante.

Plus âgé que tous les autres à bord, excepté Macquart, c'était au physique, un colosse, et il semblait doué jusqu'à un certain point d'une de ces âmes de fer qui tendent à la domination.

(1) Copyright by Louis Postif 1928. — Reproduction interdite. — Voir *la Revue universelle* des 15 janvier et 1er février 1929.

Quoi qu'il en fût, au moment où ils atteignirent à la hauteur de la Pointe du Danger, l'équipage du *Barracouda* s'était agité et, comme se précipite un mélange chimique, chacun avait pris la place que lui assignaient ses aptitudes particulières.

Tillman, considéré au début comme capitaine, avait, sans s'en apercevoir, presque résigné ses fonctions entre les mains de Hull. Jacky le noir, grâce à sa connaissance pratique de la mer, à son immense activité et à sa prompte initiative, était sorti pour ainsi dire de la cambuse pour s'élever à une sphère d'utilité supérieure même à celle de Houghton. Macquart qui devait être le conducteur, sinon le capitaine, de toute la bande, s'était relégué au dernier rang, et c'était la pure vérité que, mis en présence des actualités de l'expédition, en apparence il n'influait pas plus sur sa destinée qu'un des cancrelats rampant dans la cabine.

Je dis « en apparence », car Macquart était un de ces hommes dont il est impossible de rien affirmer définitivement, un de ces hommes qui ne sont jamais aussi puissants et aussi dangereux que quand ils semblent désœuvrés ou inoffensifs.

Telle était la situation lorsque se produisit un événement qui mit Hull encore plus en relief et consolida sa situation.

Ils avaient dépassé la latitude des Iles Cumberland ; l'extrémité de la Grande barrière des Récifs était, d'après leurs calculs, à cinquante milles sur bâbord, et devant eux se trouvait tout ce labyrinthe de récifs et bancs de sable qui s'étend de Madelaine Cays jusqu'au Flinders Reef. Le vent qui s'était maintenu jusqu'alors tomba soudain, et un matin, au réveil, ils se trouvèrent en dérive dans un calme plat.

Tillman monta sur le pont à six heures en pyjama et une serviette sous le bras.

Jacky avait abandonné la roue et s'occupait de la cuisine.

Le *Barracouda*, présentant le travers à la vague, roulait légèrement avec accompagnement de craquements de cordages, son gui battant la mesure ; l'air était calme et sans un souffle, et le grand soleil resplendissait sur un infini d'eau et de ciel admirable avec ses profondeurs et ses teintes d'azur.

La mer, pareille à un immense voile de satin couleur de saphir, se soulevait en ondulations rappelant de larges prairies, sans une ride à la surface ; et dans toute sa partie est, elle reflétait comme un miroir la lumière du soleil.

— Ma parole ! dit Tillman.

Il resta là un moment, sifflant et parcourant des yeux l'horizon, puis se déshabilla et prit sa douche, Jacky ayant quitté la cuisine pour lui lancer des seaux d'eau.

Pendant qu'il s'essuyait, Houghton monta sur le pont, suivi de Hull.

— C'est un calme plat, dit Hull, debout, les mains rivées au bordage et les yeux fixés sur la mer, et j'aimerais mieux voir une belle rafale, oui, j'aimerais mieux un bon coup de vent.

— Qu'est-ce que vous nous chantez là? demanda Tillman.

Hull, froissé de cette apostrophe, montra de l'irritation pour la première fois du voyage.

— Vous n'êtes qu'un sacré caboteur! fit-il, si vous n'ouvrez pas l'œil à ce que présage un calme plat dans ces parages. Avec la dérive que nous subissons, peut-être les ouvrirez-vous quand nous toucherons quelque bougre de récif. Le bateau a dérivé pendant la moitié de la nuit et cet état de choses peut se prolonger durant plusieurs jours. Nous sommes diantrement trop près de cette Barrière de Récifs pour que je me sente à l'aise, voilà ce que je veux dire.

Tillman, voyant l'état d'esprit de l'autre, descendit s'habiller, tandis que Hull, coupant une chique, s'adossait au bordage, regardant et critiquant Houghton, que Jacky était en train de doucher.

— Je n'ai jamais pu comprendre le plaisir que vous autres trouvez à cette opération, dit le capitaine, qui n'était pas enclin aux bavardages superflus. Si un bonhomme me lançait des seaux de cette façon, je lui flanquerais des coups de pied à l'aveugler au lieu de lui donner du tabac comme vous faites à Jacky. Ce n'est pas naturel.

— Ça vous ravigote, dit Houghton.

Le capitaine Hull, n'ayant rien à répondre à cette observation, tourna le dos. Puis, voyant Jacky sortir de la cuisine avec une cafetière fumante, il descendit. Houghton le suivit, et le déjeuner fut servi. Du hareng saur, du lard frit et des tomates composaient le menu. Jacky avait fait cuire au four des petits pains la veille au soir, et il y avait du biscuit de mer... auquel personne ne toucha.

La mauvaise humeur de Hull s'évanouit devant les victuailles.

Il possédait un appétit énorme, dont il était fier. Macquart, qui n'était pas gros mangeur, venait droit de sa couchette sans être rasé, s'asseyait, la mine peu engageante, devant une tasse de café. Tillmann et Houghton, sortant du bain, débordant de gaieté et de jeunesse, causaient en riant. Jacky, ayant fini de servir, était remonté sur le pont, sur l'ordre de Hull, pour veiller à toute éventualité.

Le *Barracouda*, roulant doucement à la houle, gémissait sans discontinuer, cordages, poulies, mâts et charpente faisant leur partie dans le concert.

— Il est mécontent de rester sur place, dit Tillman, mais il n'y pas lieu de grommeler. Le baromètre ne bouge pas.

— Il ne bouge guère, en effet, confirma Hull. Mais je préférerais le voir descendre un peu. Des calmes comme cela me portent sur les nerfs, je ne sais pourquoi. C'est sans doute parce que j'ai été pris dans un calme pareil jadis à bord du vieux *Monterey*, quarante jours après avoir quitté Londres à destination de Durban : vents debout jusqu'à Bathurst et calme plat sous l'équateur. Nous sommes restés là à pourrir deux semaines, à court d'eau, avec des douzaines de requins montrant leur nez à l'arrière.

Ce jour-là, à onze heures et demie — sept coups, — Tillman, en train de dresser une tente avec une voile de rechange, remarqua Hull, qui, debout et s'abritant les yeux de la main, examinait la mer à une certaine distance à bâbord.

Tillman, abandonnant momentanément son travail, vint voir ce qui se passait. A un quart de mille ou un peu moins, une étrange tache huileuse était visible à la surface de la mer, et, pendant même qu'il regardait, un léger bouillonnement d'écume se produisit à la surface.

Il n'eut pas le temps de parler : Hull arrivait sur lui en criant :

— Nous dérivons sur les écueils ! Descendez le canot pour remorquer le bateau, c'est notre unique chance de salut !

Il se précipita vers l'écoutille de la cabine, appela ceux qui étaient en bas, puis, avec l'aide de Jacky et Tillman, il commença à descendre le canot ; dès qu'il fut à flot, Hull regarda autour de lui.

— Où est Mac? cria-t-il.

— Il n'est pas encore monté, répondit Houghton.

Hull courut au capot d'échelle et plongea dans la cabine. On entendit des cris et une lutte, et, l'instant d'après, Macquart, la face cramoisie et l'air suffoqué, fut littéralement projeté sur le pont, comme par une explosion.

Hull, en descendant, l'avait trouvé vautré sur sa couchette et lisant un vieux numéro du *Bulletin*.

Ayant refusé d'obtempérer à l'ordre de monter sur le pont, il s'était senti soudain saisi, à moitié étranglé et lancé par l'écoutille.

Toute l'animosité de Hull contre cet ancien associé, toute la haine maîtrisée et édulcorée sous d'inoffensives plaisanteries, venait de jaillir soudain. Tillman, bien qu'il n'eût guère le temps d'y penser, s'en aperçut et éprouva un frisson momentané à la vue de cette fureur latente, contenue et cachetée, qui venait de faire sauter le bouchon.

Saisissant Macquart par la peau du cou, Hull le poussa contre le bordage de bâbord avec une telle violence qu'on entendit claquer contre la lisse les boutons de son paletot.

— Va par-dessus bord ! cria-t-il.

Un instant après Macquart était dans le canot.

La remorque fut amarrée et l'embarcation se mit en route, avec Tillman, Jacky, Macquart et Houghton aux avirons.

Hull, resté à bord, criait des ordres et surveillait le câble de remorque.

Un instinct poussa Tillman à jeter les yeux, tout en ramant, par-dessus le plat bord du canot. Dans l'eau claire, et, apparemment, à quelques mètres seulement de la surface, il aperçut des rochers sur lesquels la marée agitait des plantes fantastiques.

On ne peut guère imaginer de spectacle plus inquiétant que celui-là ; ainsi aperçu au beau milieu d'un océan selon toute apparence très profond, il produisait une impression presque surnaturelle ; et la houle le rendait encore plus terrifiant. Car la houle, bien qu'espacée à de tels intervalles qu'on la remarquait à peine, produisait une dénivellation d'une brasse, de sorte que par instants les rochers se voyaient plus distinctement et ensuite plus vaguement ; et rien n'est plus déconcertant que ce petit jeu quand la mer le joue au grand large.

Mais la besogne à accomplir ne leur laissait pas le temps d'y penser. De toutes les corvées maritimes, le remorquage est la plus démoralisante, surtout quand le navire à remorquer est d'un certain tonnage ou que le canot remorqueur ne contient pas un nombre suffisant de rameurs. Ceux-ci n'étaient pas habitués à cette besogne spéciale ; la vie indolente menée à bord du *Barracouda* n'était pas de nature à les mettre en forme ; en outre, le soleil était torride.

Macquart souffrait encore plus que les autres, étant plus vieux et moins entraîné à l'action musculaire.

Tillman, qui ramait comme maître marinier, ne perdait pas Hull de vue et exécutait fidèlement ses ordres ; le *Barracouda*, qui maintenant tournait le dos au danger, avançait lentement et presque droit à l'est.

— Il y a une écope quelque part au fond du canot, dit Tillman. Prenez-la, un de vous, et aspergez-nous à la ronde.

Houghton trouva l'écope et fit ce que l'autre demandait. Puis tous se remirent à leur tâche éreintante.

Au bout d'une heure, étourdis, fourbus, il leur restait à peine une once d'énergie, lorsqu'ils furent soudain rappelés à la conscience par un appel du capitaine.

Une brise survenait du sud. Un immense éventail d'eau violette s'étendait vers le *Barracouda* encore emprisonné dans le cristal du calme plat.

Ils amenèrent le canot le long du bord et grimpèrent sur le pont juste au moment où la brise touchait la voile et où le gui oscillait à tribord. Hull avait détaché la roue du gouvernail, et quand ils furent sur le pont il ordonna de laisser le canot attaché à l'arrière.

— Nous n'avons pas le temps de le hisser à bord avant d'être sortis de ce labyrinthe ! cria-t-il. Prenez vos postes respectifs.

La grand'voile avait été établie avec deux ris par crainte d'une rafale soudaine : on largua les ris, puis on établit la misaine et le clin-foc, et le *Barracouda* commença à s'éveiller.

Filant ses six nœuds et traînant le canot comme un chien en laisse, il prit sa course régulière vers l'est-nord-est, et laissa derrière lui la région des bancs de sable et des récifs.

Hull jetait la sonde à intervalles. Lorsqu'il pensa n'avoir plus devant lui que de l'eau libre, il ramena le canot à bord et mit le cap au nord.

Il avait pris le commandement du *Barracouda*. Sans dire un mot à Tillman ni aux autres, il avait assumé le premier rôle à bord et devenait le chef de l'expédition.

Quand le canot fut remis en place, Hull, qui était au gouvernail, prit la parole :

— Nous avons failli périr par suite d'indolence et d'incompétence en navigation, commença-t-il. C'était là une pointe de la Barrière de Récifs, autrement dit nous nous sommes écartés de notre route jusqu'à des vingtaines de milles, et cela par votre faute, Tillman. J'aurais dû prendre moi-même la hauteur du soleil et faire les calculs. Inutile de récriminer là-dessus maintenant ; nous n'aurons qu'à y remédier. D'autre part, tous les quarts sont confondus, nous n'avons pas veillé comme il faut, les gens étaient dans leurs couchettes quand ils auraient dû se trouver sur le pont. Il s'agit de remettre tout cela en ordre. Toi, par exemple, que vas-tu faire en bas?

— Je vais chercher ma pipe, dit Macquart, un pied sur l'échelle supérieure de l'escalier de cabine.

— Reste sur le pont jusqu'à ce que j'aie fini de parler. Tu devras accomplir ta tâche aussi bien que les autres et sans renâcler. Va te placer là à côté de Jacky. Je vais choisir les quarts avec M. Tillman.

Macquart obéit.

— Moi je prends Mac, dit Hull.

— Et moi je prends Houghton, dit Tillman.

— Très bien, fit le capitaine ; et Jacky pourra nous aider s'il en est besoin. Maintenant, monsieur Tillman, vous pouvez descendre avec le quart de tribord ; et toi, Macquart, tu peux chercher ta bouf-

farde, mais reviens dans deux minutes, sans quoi je descends te secouer les puces.

Au moment où Macquart disparaissait, Houghton surprit le regard qu'il lançait à Hull et entrevit un instant la haine qu'échangeaient ces deux hommes.

CHAPITRE X

Le détroit de Torrès.

Ils dépassèrent le quinzième degré de latitude et entrèrent dans la mer de Corail. Le temps devenait plus chaud, la mer plus bleue de jour en jour et les nuits plus éblouissantes d'étoiles.

Plus ils allaient, plus le monde tropical s'épanouissait aux yeux de Houghton comme une vaste fleur d'azur.

Le vapeur qui l'avait amené dans la Nouvelle-Galles du Sud ne lui avait guère permis d'entrevoir le véritable mystère de ce séjour de lumière ; mais ici, sur le *Barracouda*, si près de la mer, si dépendante des vents, si inondée de soleil, la vie devint pour lui une nouveauté et le monde une merveille.

Des flottes de nautiles passaient près d'eux, et les morceaux d'écume projetés par l'étrave ressemblaient à des copeaux de marbre sur une mer de lazalite.

Des mouettes blanches les poursuivaient et voletaient comme des flocons de neige contre l'azur embrasé du ciel, et de temps à autre le vent tiède du sud ou du sud-est les prenait en chasse, faisant ronfler le *Barracouda* dont l'avant se soulevait à la houle, et résonner sa coque sous les murmures et les claques des vagues labourées par sa proue.

Des poissons noirs sillonnaient l'eau, et parfois semblaient faire la course avec le bateau ; mouettes, poissons, flottes de nautiles et vents, tout semblait se presser dans la même direction, vers l'équateur : la mer même qui portait le *Barracouda* paraissait courir vers ce but comme si le monde avec tout son contenu se précipitait vers quelque grande fête de couleur et de lumière.

Certain soir, ils entrevirent l'île de Banks flottant dans le lointain sur un brouillard nacré.

Les îles de Banks et de Malgrave se dressent comme sœurs jumelles dans le détroit de Torrès en avant du cap York.

— Voilà Banks ! dit Hull ; ce n'est pas la première fois que je la vois. Qu'en dis-tu, Mac?

— Ma foi, répondit Macquart, si tu en es sûr, à quoi bon me le demander? Oui, en effet, c'est bien l'île de Banks.

— Eh bien, alors, ne peux-tu pas le dire comme un honnête chrétien? fulmina Hull. Ma parole, de jour en jour tu ressembles davantage à un ours.

— Nous voilà presque dans le détroit, intervint Tillman, qui regardait la carte. N'y a-t-il pas quelque danger à continuer comme cela cette nuit? Ne pourrions-nous mettre en panne et nous tenir à distance de la côte jusqu'au matin?

— Mettre en panne! s'exclama Hull. Voyons! Nous sommes presque à la pleine lune; elle se lève moins d'une heure après le coucher du soleil. Non, monsieur, nous resterons comme nous sommes et nous enfilerons le détroit avec l'aide du vent. Je n'ai pas envie de musarder pour attendre un autre calme plat ou peut-être une tempête qui nous pousse sur les rochers là-bas. Le baromètre est tranquille, mais avec ou sans lui je vais continuer ma route. Je suis diantrement pressé de relever ce fameux fleuve.

Jacky était à la roue. Houghton, faisant partie du quart de Tillman, était en bas. Ils descendirent, et Hull déplia les cartes sur la table. Il y avait la grande carte de la côte de Nouvelle-Guinée avec le détroit de Torrès, et la carte régionale leur indiquant la route à suivre et l'île de Banks.

Hull s'absorba dans la grande carte sur laquelle était marqué le point où se déversait le fleuve de Macquart.

— Quand nous aurons dépassé Banks, dit-il, nous serons à cent quatre-vingts ou peut-être deux cents milles de l'embouchure du fleuve. En tenant compte du courant, et comme je ne veux pas échouer sur des récifs, je pense qu'après-demain matin nous fourrerons le nez dans ce fleuve, si le vent tient bon. C'est juste au bord de la Guinée hollandaise. Voyez, ici, si la carte venait jusque-là, se trouverait le fleuve Fly, qui est tout anglais. Mon vieux Mac, tu auras du pilotage à faire après-demain matin.

Les yeux de Macquart brillaient singulièrement. Il semblait s'être débarrassé du noir souci qui lui courbait le dos depuis une semaine environ. Soit qu'il approchât de la scène de ses rêves, soit pour tout autre motif, soit la bonne humeur lui tenait compagnie.

Houghton, qui venait de dégringoler de sa couchette pour prendre part à la consultation, lui en fit la remarque.

— Oui, dit Macquart. Il me semble flairer l'endroit. Il pense que vous aurez votre besogne toute tracée, vous aussi, à remorquer le bateau, à moins qu'il n'ait le vent en poupe.

— Nous ferons de notre mieux, dit le capitaine. Et maintenant,

pendant que nous avons la chance d'être au large sans inquiétude, arrêtons nos dispositions. Voilà quinze ans et plus que tu as remonté ce fleuve, Mac ; oh ! je connais tout ce boniment d'après lequel tu tiendrais la carte et tes renseignements d'un nommé Smith, mais nous supposerons que tu étais un matelot de l'équipage de Lant. Nous sommes tous ici des gentilshommes et il ne convient pas de faire des cachettes. Je ne veux pas surprendre tes secrets ; ils ne me serviraient à rien ; mais voici ce que je désire savoir. Comment étaient disposés ces indigènes à l'époque où tu étais là? La bande était-elle batailleuse ou composée de gogos disposés à vendre leurs âmes pour des perles de couleur?

— Les indigènes sont très bien, répondit Macquart, quand on les traite comme il faut.

Houghton, qui avait entendu l'histoire de Macquart telle qu'il l'avait racontée à Curlewis, demeura interloqué du sang-froid avec lequel ce personnage acceptait l'insinuation faite par Hull que Macquart avait fait partie de l'équipage de Lant.

Dans ce cas, il était presque certain que Macquart avait aidé Lant à couler le *Terschelling* avec son personnel à bord, et que lui-même s'était débarrassé de Lant à son tour.

— Eh bien, fit Hull, il faut nous en tenir là. Je n'ai guère fait que renifler la côte de Guinée, mais que les indigènes soient amis ou non, nous avons des armes et des balles pour les mettre à la raison s'ils veulent nous créer des ennuis. Nous allons en passer la revue tout de suite. Monsieur Tillman, voulez-vous sortir les fusils et revolvers pour que nous en fassions l'inspection?

Tillman se dirigea vers le placard où les armes étaient enfermées.

Il avait projeté avec Screed l'armement de Houghton, de Macquart et de lui-même. Ils possédaient trois fusils Winchester et trois pistolets automatiques Savage avec des munitions.

Tillman les apporta sur la table, d'où Hull enleva les cartes pour leur faire place. Les munitions se trouvaient dans un autre placard. Tillman alla chercher les boîtes de cartouches et les mit à côté des armes.

Hull examina méticuleusement tout cela, puis déclara :

— Il y a un fusil et un pistolet pour chacun de nous trois. Macquart que voici n'est pas un combattant ; son affaire est de dénicher la galette, la nôtre est de rester près de lui, le fusil en main. Avez-vous jamais vu chasser avec des chiens? Le chien renifle l'endroit où sont perchés les oiseaux, et les chasseurs s'arrêtent près de là pour tirer. Eh bien, Mac est notre chien ; hein, Mac?

Macquart ne répondit pas tout de suite, puis il dit en riant :

— A cela ne tienne ! Eh bien, que reste-t-il à faire?

Le capitaine chargea un des pistolets et le mit dans sa poche avec un paquet de cartouches. Puis il chargea les deux autres et les donna à Houghton et Tillman, avec un paquet de cartouches pour chacun.

— Comme nous sommes presque sur place, dit-il, il est temps de nous équiper. Nous pouvons remettre les fusils dans le placard, et j'en garderai la clef.

Tout en parlant, il fit comme il disait. Et tandis qu'ils remontaient sur le pont, Houghton reconnut qu'il venait d'assister non seulement à l'armement de ses compagnons et de lui-même, mais aussi au désarmement de Macquart.

Il emmena Tillman à l'écart. La lune, à peine levée, restait suspendue comme un grand bouclier de cuivre poli au-dessus de l'horizon. L'île de Banks gisait par bâbord arrière, et devant eux s'étendait le détroit de Torrès mystérieusement éclairé.

— Vous avez entendu ce que le capitaine a dit à Macquart? demanda Houghton.

— Oui, répondit Tillman.

— Vous vous rappelez l'histoire racontée par Macquart, d'après laquelle John Lant, le capitaine du *Terschelling*, aurait fait remonter le fleuve à son navire, puis caché l'or et enfin coulé le bâtiment avec l'équipage enfermé dans le gaillard d'avant ; et comment un des matelots, nommé John Smith, l'aurait aidé dans cette besogne?

— Oui.

— Puis Lant aurait épousé une femme indigène, Caya.

— Chaya, rectifia Tillman.

— C'est cela, Chaya. Ensuite Smith se serait débarrassé de Lant, puis aurait été obligé de déguerpir sans emporter l'or parce que Chaya le soupçonnait?

— Oui.

— Eh bien, Smith, c'était Macquart.

— Cela m'en a tout l'air.

— C'est Macquart qui a aidé à couler le navire. Macquart qui s'est débarrassé de John Lant. La chose m'apparaît aussi clairement que cette lune-là. Mon Dieu, Tillman, si j'avais su, je n'aurais jamais pris part à cette expédition.

— Il n'y a plus lieu de se tracasser à présent, dit Tillman. Nous sommes ici et nous devons poursuivre l'aventure jusqu'au bout, dussions-nous aller la main dans la main avec un assassin.

— Il y a encore autre chose, reprit Houghton. Je comprends main-

tenant pourquoi Macquart a laissé passer quinze ans sans retourner chercher cet or.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? Ne voyez-vous pas que la femme de Lant, cette indigène, Chaya, cherchait à le tuer lorsqu'il s'est échappé... il n'osait pas retourner avant qu'elle fût morte ou l'eût oublié..., il nous l'a dit à tous, qu'il avait passé quinze ans à courir le monde avant de trouver quelqu'un qui voulût se joindre à lui pour l'expédition. C'était de la blague. La vérité vraie, c'est qu'il n'avait pas le courage d'y retourner : il redoutait cette femme. Je sens d'instinct qu'il en a encore peur maintenant. Mais, quinze ans, c'est long : il pense qu'elle est morte, ou, si elle est encore vivante, qu'elle ne le reconnaîtra pas.

— Si elle est en vie, et si elle le reconnaît, jamais nous ne quitterons ce fleuve avec la tête sur nos épaules, observa Tillman.

— Vous voyez les faits comme ils sont, répond Houghton. Mais ce n'est pas de cela que j'ai peur. Je ne tiens guère à la vie. Ce qui m'effraie, c'est Macquart.

— Comment cela?

— Il me donne la chair de poule : il me paraît actuellement l'incarnation de tout ce qu'il y a de plus pervers. J'ai horreur de me sentir sur le même bateau que lui. C'est un cauchemar.

— Ce n'est pas une mauvaise imitation d'un coquin, dit Tillman. Et le plus drôle de l'affaire, c'est que jusqu'à ces dernières semaines il s'est montré assez agréable compagnon. De façon ou d'autre, sans faire ou dire grand'chose cependant, il est devenu peu à peu désagréable, comme si l'air de la mer ou la vie de bord, à son insu, avaient fait transpirer tout ce qu'il y a de démionaque chez ce dégénéré. L'incident de ce soir ne fait que mettre le couronnement à tout le reste.

Comme il finissait, Houghton, s'abritant les yeux de la main, aperçut sur la mer une fumée au milieu de laquelle brillait une lumière.

— C'est un vapeur, dit-il.

Il attira de ce côté l'attention de Hull, qui tenait le gouvernail.

— Il arrive à fond de train, dit le capitaine, beaucoup trop vite pour un vapeur de commerce. C'est très probablement le *Hong-Kong*, le paquebot-poste de Brisbane. Eh bien, que les fervents de la vapeur s'en servent : moi j'en tiens pour les mâts et les vergues. Il y a à bord de ce rafiau-là une demi-douzaine de casquettes galonnées qui nous regarderaient vous et moi du haut de leur grandeur : mais donnez-leur un vent debout et une mer un peu grosse..., quelle douche, mes amis !... Ils seraient balayés d'un bout à l'autre. J'ai

fait un tour en qualité de matelot dans l'Atlantique à bord d'une de ces citernes, et j'ai eu le vertige presque tout le temps jusqu'à New-York. Regardez-moi ça !

Le vapeur passait à un quart de mille de distance. C'était un grand navire peint en blanc, grisâtre au clair de lune, pointillé de lumières, et dont le fanal vert de tribord semblait regarder fixement le *Barracouda*.

Le faible écho d'une musique leur arrivait avec le murmure des machines.

— Ils ont fini de dîner, dit Hull. Les dames sont assises sur le pont et des messieurs en chemises amidonnées fument leurs cigares debout près d'elles. J'ai fait une traversée comme matelot de pont sur un bateau de l'Union et je les ai vus ; et j'aimerais mieux être graisseur sur un transport à bestiaux dans l'Atlantique que d'être second sur un de ces navires androgynes. Il y a du bon sens chez les bestiaux.

Houghton regarda le gros paquebot passer en ahanant sous la lune et les étoiles. Cet éclair de civilisation paraissait bien étrange, ainsi entrevu du pont du *Barracouda* voguant vers la folle aventure et entouré par l'immensité des mers tropicales.

CHAPITRE XI

En vue du fleuve.

La mer de Java, celle de Banda et celle d'Arafoura, enfermées toutes trois par les îles de la Sonde, le nord de l'Australie, Bornéo, les Célèbes et la Nouvelle-Guinée, forment un lac peut-être plus bleu que la mer des Antilles, et presque aussi romantique.

Ne méprisez jamais le commerce. Le roman d'aventures s'écrit sur des tablettes préparées par les commerçants mondiaux : et dans les entrepôts de Macassar, dans les comptoirs de Batavia et sur les quais de Malacca on rencontre cet esprit qui rend la vie réellement digne d'être vécue, en plus grande abondance que dans le roman d'aventures le plus fantastique ; nul coin du monde n'est davantage constellé de hauts faits.

Le détroit de Torrès est la grand'route entre la mer d'Arafoura et le Pacifique. A l'époque reculée du bois de santal, alors qu'en Orient les Hollandais étaient plus puissants et les *prahous* des pirates malais plus actifs qu'aujourd'hui, le détroit de Torrès fut la scène de maints combats sanglants, qui n'ont pas été enregistrés dans les

annales maritimes, entre les aventuriers des Pays-Bas et les insulaires qui se moquaient de l'argent comme de boutons de culotte pourvu qu'ils eussent des têtes à couper.

C'est dans ce désert d'azur que naviguait maintenant le *Barracouda;* à tribord s'allongeait la côte basse de la Nouvelle-Guinée ; Houghton était au gouvernail et Tillman près de lui.

Il était neuf heures du matin et, le vent soufflant presque droit au sud, ils comptaient toucher avant midi le point de la côte où se déversait le fleuve.

Rien n'était visible que la ligne du rivage, un navire-citerne presque caché par la rotondité de la mer du côté du vent, et, à l'arrière, une mouette faisant tache sur le miroitement de la mer.

— Eh bien, dit Tillman, nous y sommes presque. Dire que voilà quelques semaines nous causions de la chose chez Lampert sans l'ombre d'une chance de la réaliser, et que nous voici dans le détroit de Torrès sans avoir perdu le moindre bout de mât, fendant droit sur le trésor comme un oiseau de proie. Je vous le déclare, Houghton, si je n'étais modeste, je me sentirais fier de moi-même.

— Nous avons eu de la chance, dit l'homme de barre, et il serait excellent d'avoir la chance avec soi si elle n'était à tel point inconstante. Nous y voilà enfin, mais il nous reste une rude besogne à affronter.

Tillman se mit à siffler.

A six coups, tout le monde était sur le pont, et la côte tout près. Hull, qui venait de l'examiner à la longue-vue, tendit l'instrument à Macquart.

— Si je ne me trompe, voilà le rocher dont tu as parlé, dit-il.

Macquart mit l'œil à la lunette.

— C'est bien le rocher, et voilà le récif.

Il garda la lunette pendant une bonne demi-minute, puis la tendit à Tillman, qui à son tour observa l'objectif en question.

C'était un trait assez facile à remarquer sur ce rivage plat où les palétuviers rampaient littéralement jusqu'au bord de l'eau protégée par le récif.

Toute la ligne côtière semblait à l'abri du récif, et sous la flambée du soleil l'écume qui se brisait sur le rocher ressemblait à de la neige. La dénomination « Récif aux Étoiles » venait peut-être du miroitement des vagues, tant elles paraissaient lumineuses en se brisant.

Ils avaient atteint le terme de leur voyage par mer, ce rocher qui avait brisé tant d'espoirs et de navires. Houghton, en le regardant, songea que de toute sa vie il n'avait rien vu d'aussi brillant, d'aussi remuant, et pourtant d'aussi désolé.

— Eh bien, dit Hull, le paysage n'est guère engageant, mais de toute façon voilà le rocher tel que vous l'aviez annoncé, et maintenant c'est à toi, Mac, de nous piloter.

— Laissez la barre comme elle est, dit Macquart.

En sa qualité de pilote, le commandant du *Barracouda* était maintenant entre ses mains, et Hull était sous ses ordres.

Cependant il ne se gonfla pas, selon l'expression de celui-ci. Il présentait l'apparence d'un homme profondément absorbé dans quelque spéculation lourde de conséquences, et se tenait à l'écart des autres, fixant les yeux sur la côte, parfois les détournant anxieusement du côté au vent.

Le vent se maintenait, soufflant presque droit au sud. Et tout à coup, comme le Rocher de la Chaire semblait accourir au-devant d'eux, Macquart lança un ordre : les poignées de la roue filèrent à tribord, et le *Barracouda*, son gui balançant inerte sous le vent, se dirigea vers le rivage.

Hull, s'abritant les yeux de la main, aperçut dans les récifs la grande brèche noire vers laquelle ils couraient. C'était par là que le fleuve se déversait dans la mer, et il l'indiqua à Tillman.

— Voilà le fleuve, en tout cas, dit-il, et nous avons un bon vent pour nous y mener. Il me semble bien que Macquart n'est pas un sot. Jusqu'à présent je n'étais pas très sûr de lui, mais il s'est montré à la hauteur.

— Oui, jusqu'ici les choses n'ont pas trop mal marché, répondit Tillman.

A mesure qu'ils approchaient, l'ouverture du récif s'élargissait devant eux.

Le *Barracouda*, courant vent arrière, aborda la faible houle avec la légèreté d'un ballon ; pendant qu'ils franchissaient la passe, les flots d'écume se brisaient sur le corail à bonne distance à bâbord et tribord ; puis, entre les rives peu éloignées de part et d'autre, le fleuve s'étala devant eux comme une nappe d'or.

Houghton demeurait silencieux devant l'étrange beauté de ce site si lointain et si différent de tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors. A part le rocher debout comme une sentinelle et entouré par des essaims de mouettes, on ne voyait de la terre que les feuillages vert sombre des palétuviers rêvant au-dessus de leur reflet dans l'eau, les feuilles couleur d'émeraude des palmiers et cocotiers, les épaisses frondaisons de *dammara* agitées par le vent, fourrées d'acacias cachou et de camphriers ; et toute cette végétation dégageait un charme aussi profond que celui du fleuve même qui coulait de ce pays de mystère avec une tranquillité stéréoscopique.

C'est là que le *Terschelling* était venu voilà tant et tant d'années, soit sous voile si le temps était favorable, soit remorqué jusqu'à son dernier ancrage sur cette belle voie d'eau, avec John Lant dirigeant les opérations, et Macquart, sans doute, servant en qualité de matelot de pont.

C'est là, plus haut dans cette curieuse contrée, qu'il avait été coulé avec tout son équipage enfermé dans le gaillard d'avant, après que l'or eut été enfoui dans une cachette sûre.

C'est là que Macquart, selon toute probabilité, avait tué John Lant et, sans profiter de son crime, avait tout juste échappé à la mort en s'enfuyant de ce pays où maintenant il revenait à la dérobée.

Pendant l'instant où toutes ces pensées se présentèrent à Houghton, ce brillant paysage lui parut obscurci d'une ombre tragique, et Macquart lui fit l'effet d'un monstre ; comme ils franchissaient l'embouchure du fleuve et affrontaient le faible courant d'un demi-mille de large, une main sembla s'appuyer sur sa poitrine et il crut entendre une voix lui crier : « Va-t'en ! »

Puis, comme un éclair, passa près de lui quelque chose comme une aigrette de diamants : c'était un oiseau de paradis ; et après cette vision lui parvint le vague parfum des jungles sur les rives.

La mauvaise impression du début s'effaça de son esprit, l'avertissement fut oublié. Le fleuve l'avait pris dans ses filets fascinateurs.

— Le flux nous favorise, dit Macquart.

Ils avaient atteint l'ouverture du récif peu après le changement de marée, et maintenant, contre le courant affaibli, ils progressaient presque aussi facilement qu'en pleine mer.

CHAPITRE XII

Le Lagon.

Macquart ordonna à Jacky de remplacer Tillman au gouvernail et emmena les autres vers l'avant.

— Voici le fleuve, dit-il. J'ai dit vrai, j'ai pensé juste. Je vous ai amenés presque sur place, et c'est de votre décision que va dépendre le succès définitif. Le village est situé sur la rive gauche à six milles au plus, mettons sept milles. Le fleuve est large et nous pourrions facilement y faire remonter le *Barracouda*. Eh bien, je suis d'avis de ne pas l'emmener si loin, mais de lui faire remonter encore un mille ou deux tout au plus. Il faut l'amarrer quelque part sur la

rive, dans un endroit sûr et caché, et gagner le village en canot.

— Bon Dieu ! s'écria Tillman. Que dites-vous là? Abandonner le *Barracouda*, pour que quelqu'un se sauve avec !

— Je vous dis, insista Macquart, qu'il n'est pas prudent d'agir autrement. Vous n'avez pas réfléchi à la chose comme moi. Si nous amarrons le bateau près du village, qu'arrivera-t-il en cas de querelle, à supposer que nous devions nous échapper rapidement? Il est facile de déborder un canot, il l'est moins de mettre un yawl en route.

— Il y a du vrai dans ce qu'il dit, remarqua Hull. Mais qui pouvons-nous laisser à bord?

Macquart haussa les épaules.

— Laisser à bord? Personne. Il n'y a pas une âme pour toucher au bateau. Il n'y a que des singes, et ils ne lui feront pas de mal.

— Et que dirons-nous aux gens du village?

— Nous leur dirons que nous avons laissé notre bateau au bas du fleuve ; rien que ce fait nous donnera un supplément de sécurité.

— Un moment, dit Tillman.

Il prit Houghton à part et tous deux allèrent à la proue.

— Que pensez-vous de ceci? demanda Tillman. Est-ce un tour de Macquart?

— Non, dit Houghton. Le bonhomme a sérieusement peur et pense à sa peau. Si les indigènes sont les mêmes qu'il y a quinze ans, si cette femme est encore en vie et s'ils le reconnaissent, ça fera un fameux gâchis. Le mieux est de suivre ses conseils. Il joue pour sa vie, et non contre nous.

— Je suis de votre avis, dit Tillman.

Ils retournèrent à l'arrière.

— Eh bien, demanda Hull, qu'avez-vous décidé?

— D'amarrer le bateau. C'est le plus sûr. Mais où?

— Oh ! l'endroit est facile à trouver, répondit Macquart. Attendez un peu.

A deux milles environ de l'embouchure, ils aperçurent sur la rive gauche quelque chose qui semblait le confluent d'un autre fleuve. Macquart ordonna d'abaisser la grand'voile et de mettre le canot à l'eau pour remorquer le bateau.

— C'est un lagon, dit-il, qui vaut un port. Là le bateau ne courra aucun risque. Il pourrait y rester jusqu'au jour du jugement qu'ils ne le dénicheraient pas. Allons, descendez vivement le canot, ne restons pas à la dérive.

Ils abaissèrent le canot, y fixèrent le câble, et Macquart fut le premier à y descendre. Tillman, Houghton et Hull le suivirent, laissant Jacky à bord pour gouverner.

Macquart avait dit vrai. A travers l'ouverture aperçue dans la rive gauche, le fleuve s'épanchait dans un lagon, en nappe d'eau tranquille où se reflétaient comme dans un miroir les colonnes des palmiers bordant les berges.

La forêt tropicale, festonnée de lianes et de liserons sauvages, descendait jusqu'au bord de l'eau. Le soir, particulièrement lors des nuits de pleine lune, l'endroit devait résonner du chant des oiseaux, des bonds, des gargouillements et du caquet des singes, du cri des bêtes de proie. Mais maintenant, en plein midi, le silence y régnait comme dans une chambre fermée au monde.

Des créatures semblables à des phalènes rouges survolaient rapidement la surface de l'eau comme les mouches de mai qu'on voit passer au-dessus des ruisseaux.

Houghton, se reposant un instant sur ses rames, reconnut que ces prétendues phalènes étaient des oiseaux, des oiseaux de paradis, minuscules, avec des becs pointus comme des aiguilles et s'agitant en plein soleil.

Quand ils eurent amené le *Barracouda* à une centaine de mètres dans le lagon, ils remontèrent à bord et jetèrent l'ancre dans trois brasses d'eau.

Puis ils redescendirent dans le canot, munis d'un plomb de sonde, et se mirent à chercher du mouillage.

Ils trouvèrent un endroit idéal du côté gauche de l'entrée. Là, sur un espace d'environ soixante-dix pieds, la rive s'enfonçait droit dans l'eau, sans pente, jusqu'à une profondeur de trois brasses, et les branches inférieures des grands arbres poussaient assez haut pour ne pas gêner le grand mât du *Barracouda* à condition qu'on amenât le mât de hune.

— Nous pourrons l'amarrer à ces arbres-là, dit Hull. Oui, c'est un endroit providentiel, dirait-on. On peut aussi facilement faire sortir le bateau que le faire entrer, et sans payer de droits de port. Eh bien, maintenant, tout le monde à bord et finissons-en.

Ils amenèrent le mât de hune et la grand'voile, puis, ayant tout mis en ordre à bord, renvoyèrent le *Barracouda* jusqu'au talus.

Lorsque tout fut terminé, le soleil était couché, et, fatigués, ils descendirent dans la cabine pour dîner.

En bas, Houghton éprouva une sensation étrange à se trouver assis là, entouré de terre de tous côtés et amarré à des arbres, après ces longues semaines de navigation au milieu du remue-ménage, du ballottement des vagues et du sifflement incessant de la proue. Les autres ne parurent pas remarquer ce changement.

Hull, qui avait repris la direction des affaires depuis que Mac-

quart avait terminé son pilotage, établissait des plans pour l'avenir.

— Nous resterons ici demain, disait-il, pour nous reposer et nous dégourdir les jambes ; après-demain, de bonne heure et bien dispos, nous partirons en canot pour le village. Maintenant j'ai dans la tête qu'après avoir lié amitié avec les gens du village et mis le trésor en perce pour nous assurer que la galette est bien là, le mieux sera de faire remonter le fleuve au bateau. Voyez-vous, si nous le laissons ici, nous serons obligés d'amener l'or en plusieurs chargements dans le canot.

Macquart, qui depuis le début du voyage s'était retiré en lui-même, comme si la présence de Hull paralysait son inititative, se leva de table, s'assit au bord d'une des couchettes et croisa les mains autour d'un de ses genoux.

— Eh bien, messieurs, dit-il, comme s'il s'adressait à tout un auditoire, je ne suis pas d'accord avec le capitaine Hull. Je crois avoir quelque droit d'exprimer mon avis, étant donné que j'ai été l'initiateur de cette entreprise et que seul je possède le secret de la cachette.

Hull grogna quelques mots inintelligibles, et Macquart poursuivit :

— En outre, j'ai retourné la question dans ma tête, et c'est pour votre bien autant que pour le mien que je le déclare : le *Barracouda* doit rester ici jusqu'à la fin de l'expédition.

— Ah ! vraiment? fit Hull. Il me semble que tu commences à vouloir faire la loi, Mac. Nul de nous n'a voix au chapitre, et nous devons te suivre comme des moutons. Te crois-tu donc le seul de la bande équipé d'yeux et d'entendement? Je sais que quand nous aurons mis la main sur la galette nous amènerons le yawl pour le charger, et que si ces nègres nous embêtent nous les tiendrons en respect avec nos fusils. Voyons, bougre de tireur au flanc, il nous faudrait une douzaine de voyages aller et retour avec le canot ; nous serions obligés de l'accompagner à chaque trajet, et qui donc resterait à la cachette pour garder l'or?

Houghton remarqua que pendant tout ce dialogue les yeux de Macquart restaient fixés sur Hull et que son visage avait pâli sous le hâle. Il devinait la haine existant entre ces deux hommes, mais ne pouvait soupçonner la profondeur et l'intensité de la passion qui soulevait la poitrine de Macquart.

Macquart, qui se croyait coq du village et chef de l'expédition, avec deux blancs-becs à mener par le bout du nez et un bon bateau sous ses pieds, s'était trouvé soudain gêné et contracarré par l'impénétrable Screed.

Macquart était un de ces hommes dont on peut dire que leurs plans ne sont jamais si noirs qu'au moment où ils paraissent le plus lumineux. Entre ses mains, il le sentait, Tillman et Houghton étaient malléables comme du mastic, et Jacky n'était qu'un pion noir qu'il pouvait manœuvrer à sa fantaisie.

Mais bien qu'il fût impossible de définir au juste son plan de campagne, déjà préparé sans doute le soir même où il avait consenti à partager si généreusement le trésor avec Screed, Houghton et Tillman, on peut être sûr d'une chose, c'est que la répartition du trésor n'y jouait aucun rôle.

Un demi-million de livres en pièces d'or ! Screed à deux milliers de milles de distance, et rien que Tillman et Houghton à duper ou... pire ! Tous les éléments d'un bon coup à faire se trouvaient réunis pour qu'un homme de génie en tirât les ficelles ; et Macquart, comme on le verra, était, sinon un génie, du moins un gaillard adroit et plein d'astuce.

Screed s'était imaginé que la disposition finale du trésor constituerait un obstacle si insurmontable à toute scélératesse que Macquart serait obligé de revenir à Sydney pour le « palper ».

Cet homme d'affaires adroit, sans illusions ni croyances, avait deviné Macquart et ses intentions : il ne s'était pas senti certain que celui-ci se trouvât dans l'impossibilité absolue de disposer du trésor, ni par conséquent obligé de revenir à Sydney. Et, dans cette incertitude, il avait joué son atout en la personne de Hull.

Il arriva donc que Macquart, sur le point de mettre à la voile, se vit soudain imposer la présence de cet homme grand et fort qu'il redoutait et haïssait, de cet homme parfaitement renseigné sur le genre d'individu à qui il avait affaire, de cet homme qui, deux fois escroqué par lui, était évidemment déterminé à ne jamais plus se laisser faire de la sorte.

Puis Hull avait pris virtuellement le commandement de l'expédition et traité Macquart comme un chien.

L'explosion actuelle fut le résultat de tout cela.

D'un bond Macquart se leva du bord de la couchette et se dressa devant le capitaine !

— Va à tous les diables ! cria-t-il. Qui es-tu pour te mêler de tout et donner des ordres et intervenir dans ce que tu ne comprends pas? Un... rat de quai sorti de nulle part et introduit à bord par ce... Screed ! Laisse cette affaire tranquille ou je t'envoie promener, espèce de...

Il criait de toutes ses forces. Hull avait fait un pas en arrière et se préparait à frapper quand Tillman et Houghton se jetèrent entre les

adversaires, obligèrent Macquart à se rasseoir sur la couchette et Hull à en faire autant de l'autre côté de la table.

— Ne vous conduisez pas comme des sots ! s'écria Tillman. Bon Dieu ! quelle idée de nous battre entre nous dans notre situation actuelle ! Ne voyez-vous pas que rien ne sert de discuter ce que nous ferons, tant que nous n'aurons pas mis la main sur le magot?

— Laissons venir les événements, dit le capitaine, qui avait repris possession de lui-même. Je ne toucherai pas ce salaud-là..., mais un mot de plus de ses lèvres, et je lui tords le cou. Voilà : c'est dit et fini. Qu'il reste assis là pour se calmer.

Il tourna le dos et monta sur le pont, où le suivirent Tillman et Houghton.

La lune s'était levée et l'eau du lagon, à demi voilée par un léger brouillard, s'étendait jusqu'aux ombres des arbres bordant ses rives.

Houghton n'avait jamais vu un lieu si retiré et si vaguement sinistre que cette nappe d'eau enclose par la forêt tropicale où maintenant bourdonnait, vibrait et bavardait la vie nocturne.

CHAPITRE XIII

Le vaisseau noir.

Au déjeuner du lendemain toute apparence de querelle avait disparu.

Macquart se montrait gai et le capitaine Hull avait repris à son égard ses façons de persiflage, sans qu'il semblât en éprouver le moindre ressentiment.

Après le repas ils s'occupèrent à mettre tout en ordre et en sécurité à bord. Ils descendirent le mât de hune, l'attachèrent sur le pont avec les mâtereaux de rechange, enfermèrent tout ce qui pouvait s'enlever, même le canot pliant, et doublèrent les amarres du bateau.

Puis ils réunirent sur le pont les provisions destinées à leur expédition en canot, des conserves de viande et de légumes, des couvertures, une tente, des allumettes, des munitions et un petit ballot d'articles d'échange, consistant en carottes de tabac, couteaux, montres à un dollar et pipes en terre.

Le magasin à vivres fut soigneusement fermé à clef, ainsi que tous les tiroirs, et une heure ou deux avant le coucher du soleil tout était prêt pour le départ du lendemain.

— Eh bien, voilà qui est fait ! dit Tillman en inspectant la be-

sogne. Rien ne pourrait le faire bouger, sauf peut-être un tremblement de terre ou un cyclone.

Il bourra sa pipe et l'alluma. Houghton sortit également sa pipe, tandis que Hull, en transpiration à la suite de son travail, descendait boire.

— Allons faire un tour sur l'eau, proposa Tillman à Houghton. Nous y serons plus au frais qu'ici et nous pourrons explorer les parages.

Ils descendirent dans le canot amarré au bateau et s'éloignèrent sur le lagon.

Le soleil touchait l'eau à travers la verdure, et les arbres de la rive sud projetaient loin sur la surface leur ombre impénétrable ; dans cette ombre la danse papillonnante des oiseaux de paradis dessinait des arabesques fantastiques et irréelles.

L'endroit était vraiment le paradis des oiseaux. Le perroquet lori à la collerette somptueuse nettoyait ses plumes sur les branches basses au bord de l'eau, et poussait un cri analogue à celui du castor en réponse aux cacatoès blancs perchés dans les bosquets ; le merveilleux pigeon à couronne voletait d'une rive à l'autre ; les merles d'eau et les gobe-mouches bleus voltigeaient de tous côtés, et tandis que le canot côtoyait les ombres sur l'eau, des oiseaux pareils à des martins-pêcheurs sculptés dans de l'émeraude se tenaient immobiles comme des sentinelles perchées sur des morceaux de bois échoués sur les rives.

Ils avaient ramé vers la berge méridionale et se reposaient en fumant leurs pipes, laissant le canot aller en dérive.

Tillman réfléchissait en fumant et Houghton était engagé dans des réflexions de même nature que les siennes. Tillman fut le premier à parler.

— Je voudrais pouvoir river son clou à Hull, dit-il. Il s'acharne sur Macquart depuis notre départ, et sans répit ; sous prétexte de plaisanter, il se moque de lui tout le temps.

— Il lui en veut terriblement, répondit Houghton, et cela ne m'étonne point : d'après ce que j'ai cru comprendre, Mac l'a roulé plus d'une fois ; Hull m'a dit quelque chose de ce qui s'est passé entre eux voilà quatre ans à San-Francisco. Macquart lui a faussé compagnie et ils ne s'étaient pas revus jusqu'au matin, vous vous rappelez, où nous venions de jeter un premier coup d'œil au *Barracouda*. On dirait que le destin a provoqué leur rencontre juste à ce moment.

— Le monde est bien petit, fit Tillman, et c'est la première vérité que découvre un filou... Tiens !...

Le canot, poussé par un faible courant qui régnait en cet endroit, venait de heurter légèrement un obstacle quelconque et pivotait le nez vers la rive.

Tillman regarda par-dessus bord.

— Oh !... partout des rochers noirs, dit-il. Non... ce ne sont pas des rochers, on dirait quelque chose comme un vieil embarcadère qui aurait sombré près de la rive.

Houghton se pencha par-dessus l'autre plat-bord.

— Mais ce sont les restes d'un navire ! s'exclama-t-il, la respiration un instant coupée. Il a été incendié au mouillage, et nous avons touché un tronçon de ses mâts.

Il ne se trompait pas. A travers l'eau on apercevait distinctement les planches carbonisées du pont et des bordages. Le plancher, défoncé de place en place, montrait les trous béants par où les flammes et la fumée s'étaient précipitées jadis avant que les coutures eussent cédé et laissé pénétrer l'eau du lagon pour éteindre le feu ; le bordage n'existait plus depuis les apôtres jusqu'au milieu à bâbord, ainsi que le plancher supérieur, de sorte que les membres du navire se dégageaient comme des pilotis.

De petits poissons apparaissaient et disparaissaient dans la sombre caverne qui formait autrefois la grande cale, et une énorme anguille sortit en serpentant d'entre les couples et fila au fond du lagon comme irritée par la présence de spectateurs à la surface. Aucune trace de mât ni vergue n'était visible, à l'exception du tronçon de mât de misaine contre lequel s'était heurté le canot.

Les deux hommes se regardèrent.

— Voilà une bizarre découverte, n'est-ce pas? Ce doit avoir été un assez gros navire.

— Peut-être amené ici par des pirates, répondit Houghton. On dirait que les mâts ont été abattus à coup de canon.

— Oh ! le feu aurait suffi à les démolir, dit Tillman. J'ai vu dans la rade de Sydney un navire dont un incendie avait rasé les mâts sans faire grands dégâts à la coque ; en pareil cas le gréement peut disparaître ainsi que la partie des mâts en dessous du pont. Si ce bateau a été brûlé ici, le grand mât et celui d'artimon se sont probablement brisés et abattus dans le lagon, où le courant les aurait emportés.

— Je ne sais pas d'où cela vient, déclara Houghton, mais dans ce lagon j'éprouve l'impression que je voudrais bien être ailleurs ; c'est drôle, n'est-ce pas? Dès le début, je me suis senti la chair de poule. C'est tout à fait l'endroit où viendraient se cacher les pirates du fleuve, et je suppose que des crimes sanguinaires ont été perpétrés ici au temps passé.

— Oh ! le lagon est très beau, dit Tillman. On ne peut jamais savoir. Ce vieux rafiau était peut-être un navire de commerce bien paisible et auquel un imbécile quelconque a mis le feu en jetant une allumette, comme le *Barabung* qui a été brûlé juste à l'entrée de la rade de Sydney.

Ils ramèrent vers le yawl et racontèrent leur découverte sans provoquer le moindre intérêt chez Hull ou Macquart.

— Peut-être quelque vieux baquet qu'on a défoncé pour toucher la prime d'assurance, dit Hull. Non, je ne tiens pas particulièrement à aller le voir. Je pense qu'il se gardera sans moi. J'ai l'intention de me coucher tout de suite après dîner, car nous devrons être sur pied avant le lever du soleil, de façon à atteindre le village avant la grosse chaleur.

Ils avaient allumé du feu sur le talus de la rive pour chasser les moustiques.

Tillman y remit du bois et ils descendirent pour dîner, après quoi ils se couchèrent.

Jacky les éveilla une heure avant l'aurore. Un léger vent s'était levé, chassant les brouillards du lagon, et quand ils montèrent sur le pont, les lambeaux de brume se dispersaient comme des écharpes-fantômes enroulées autour de formes invisibles, laissant de grands espaces d'eau pleine d'étoiles et givrée par la brise. Comme ils finissaient de déjeuner, les premiers lilas de l'aurore teintaient le ciel au-dessus des arbres.

Lorsqu'ils atteignirent le fleuve sur leur canot, le vent avait fraîchi et leur était favorable ; avant qu'ils eussent remonté un demi-mille, le soleil éclatant se montra à travers les arbres de la rive gauche et les perroquets se mirent à les invectiver du haut des branches.

C'était l'heure entre toutes où le fleuve était charmant de fraîcheur et d'une beauté éclatante. Des papillons gros comme des oiseaux et resplendissants comme des fleurs les poursuivaient ou voletaient à travers l'embarcation : papillons d'azur pareils à des lambeaux de ciel, papillons de bronze et d'or semblant porter des plaques de mica enchâssées sur leurs ailes.

A un mille et demi ou peut-être deux milles au-dessus du lagon, le fleuve obliquait à l'ouest : la rive droite laissait voir des étendues couvertes de bambous et de grandes herbes, avec de grands arbres isolés de place en place.

Sur la rive gauche se prolongeait l'interminable lisière de l'éternelle forêt, telle qu'elle demeurera lorsque seront oubliées toutes les choses du présent.

Malgré l'heure très matinale, la chaleur du soleil commençait

à se faire sentir. La courbe du fleuve les avait en partie privés de la brise ; et le fleuve lui-même, à peine agité par un mouvement de l'air, s'étendait comme un brillant et aveuglant miroir entre l'émeraude des bambous et les teintes sombres de la forêt.

A environ quatre milles du lagon, ils firent une halte et attachèrent le canot à une racine d'arbre sur la rive de la forêt.

— Inutile de nous tuer, dit Hull. Nous ne faisons pas une course de bateaux, et je me sens diantrement raide d'être resté assis et désœuvré pendant un mois dans cette satanée baignoire de *Barracouda*. Eh bien, Mac, où en sommes-nous d'après les points de repère?

— Le village doit se trouver au-dessus de la prochaine courbe, répondit Macquart. Il est sur la rive gauche, celle-ci, et dans une éclaircie entre les arbres, de sorte qu'il n'y a pas à s'y tromper.

— Tu sembles avoir tout cela bien rangé dans la tête, dit Hull. On pourrait juger que tu es déjà venu ici et que tu as relevé tous les indices, et pourtant tu n'as fait que les recevoir de la bouche d'un autre. Le diable m'emporte si je pourrais en retenir aussi long dans ma cervelle ; mais les gens diffèrent les uns des autres, il n'y a pas d'erreur là-dessus.

Macquart ne répondit pas à ce compliment.

Après une heure de repos, ils reprirent les avirons. Nageant près du rivage, ils dépassèrent la prochaine courbe, d'ailleurs peu prononcée, du large fleuve, et, au bout d'un autre mille, Macquart, debout dans le bateau et s'abritant les yeux d'une main, poussa une exclamation de surprise.

— Voilà l'endroit, dit-il, d'après toutes les indications. Mais il y a un autre débarcadère : c'est là quelque chose de nouveau.

Ces mots jetèrent un froid au cœur de ses compagnons.

Jusqu'à ce moment ils ne s'étaient pas rendu compte à quel point ils comptaient sur Macquart pour mettre la main sur la cachette. La note de surprise contenue dans la voix passait sur leur confiance comme un souffle inquiétant.

Il reprit son aviron, et, tous ramant fiévreusement, ils firent écumer l'eau dans le sillage du canot, tandis que le grincement des avirons dans les tolets se répercutait au loin sur l'eau.

Ce fut ce bruit, peut-être, qui amena en vue le premier être humain qu'ils eussent aperçu depuis leur départ de Sydney.

Un homme s'était avancé sur l'embarcadère et semblait les observer, un homme blanc, vêtu de coutil blanc sale et coiffé d'un vieux panama de cinq dollars tout abîmé.

Houghton, en approchant, se dit en lui-même qu'il n'avait jamais vu un individu de mine plus patibulaire.

CHAPITRE XIV

Wiart.

De taille moyenne et d'embonpoint malsain, il portait des favoris en forme de côtelettes. Son visage pâle et bouffi affichait de tels indices de bassesse et de débauche que Hull lui-même, pourtant peu impressionnable, se sentit, selon son propre terme, « écœuré ».

— Salut ! dit l'étranger quand ils accostèrent les piles pourries de la plate-forme. D'où pouvez-vous bien venir?

— Du bas du fleuve, répondit Hull en nouant l'amarre à un poteau. Et qui pouvez-vous bien être?

— Eh bien, en voilà une question ! dit l'autre. J'ai presque oublié mon propre nom. Qui je peux bien être? Je suis le trafiquant d'ici. Trouver du caoutchouc, voilà mon occupation. Wiart est mon nom. Vous avez de la gnole dans votre canot?

Une vague odeur de genièvre, ainsi que les manières et la façon de parler du trafiquant, révélaient ses habitudes.

— Pas une goutte, fit Hull, grimpant sur l'embarcadère où les autres le suivirent. Nous sommes en pique-nique de tempérance. C'est là votre maison?

Sur la rive, à droite du débarcadère, se dressait une habitation de bois dont les murs étaient blanchis à la chaux ; derrière, dans une grande éclaircie pratiquée entre les arbres, se dressait un village indigène entièrement abandonné : on n'y voyait que quelques chèvres et un ou deux chiens errants.

— Oui, c'est là où j'habite, dit Wiart. Entrez vous rafraîchir ; là-bas c'est le village dont les gens sont la plupart du temps au travail. Suivez-moi !

Il les conduisit à la façade de la demeure, qui se trouvait du côté opposé au fleuve, et les fit entrer dans la pièce principale, chichement meublée de paillassons et de sièges en bambou, jonchée de saletés, et portant un tel cachet de négligence sordide que le cœur de Houghton se souleva.

Une vieille caisse à bière, depuis longtemps vidée de son contenu et remplie de débris, gisait dans un coin. Sur la table étaient posés une bouteille de gin, un verre épais et un pot d'eau. Un fusil pendait au mur en face de la porte, et dans un autre coin se dressait une pile de journaux vieux de plusieurs mois.

Il y avait des chaises pour tout le monde ; ils s'assirent et refusèrent l'offre de rafraîchissements, tandis que Wiart, s'asseyant près de la table, se versait un cordial.

Puis il roula des cigarettes et fuma en causant.

Macquart posait les questions.

— Ici même il existait autrefois un village dyak, dit-il.

— Il existe toujours, fit Wiart, mais les Dyaks sont presque éteints. Maintenant la plupart des habitants sont des Papous. Ce sont eux qui recueillent le caoutchouc. Il ne reste pas plus d'une vingtaine de Dyaks : c'est une bande étrange ; ils ne veulent pas travailler. Ils ont pour chef une vieille femme, qui a une fille, vraiment très belle ; et ils sont dix ou douze hommes avec leurs femmes et leurs enfants. Leur village se trouve dans les arbres là-bas, à gauche du village papou... Ils s'occupent surtout de pêche et de chasse, et inspirent une sainte terreur aux autres indigènes... Oh ! oui, ils se servent de sarbacanes et vont armés de lances. Et ils coupent les têtes. Vous ne croiriez pas, mais c'est la vérité.

« Les jeunes gens, avant de se marier, s'en vont provoquer une querelle avec quelque village papou du voisinage, puis se mettent à l'affût d'un des nègres, le tuent et lui tranchent la tête. Une jeune fille dyak ne regarde pas un homme à moins qu'il ne lui rapporte une tête. Le croiriez-vous, à notre époque, avec les trains, les vapeurs, les missionnaires et tout le tremblement, que cette pratique se continue sous notre nez? Ce n'est pas que cela me gêne, tant qu'ils ne me prennent pas la mienne ; mais c'est l'idée de la chose qui m'offusque. Dire que la chasse aux têtes se poursuit et qu'un civilisé comme moi est obligé de rester là côte à côte avec ces païens ! N'est-ce pas assez pour pousser un homme à la boisson?

« Et ces sauvages marchent dans le monde comme s'ils étaient le Dieu tout-puissant : ils me regardent de toute leur hauteur, positivement, amarrent leurs bateaux de pêche à mon débarcadère sans même me demander permission. Et la vieille est la pire de toute la bande : c'est une sorcière, et elle tient les Papous dans une terreur mortelle de ses sortilèges et autres manigances.

« J'ai prévenu les gens de la Compagnie — je travaille pour une Compagnie de caoutchouc — qu'ils devraient en nettoyer le pays, mais ils n'ont pas de cœur au ventre, ils s'en fichent tant que les bénéfices se maintiennent. Je n'ai pas l'intention de supporter cela davantage, il y a trop longtemps que ça dure, en vérité ! »

Wiart, presque larmoyant, se versa une nouvelle rasade, et Macquart, qui le regardait, lança une autre question :

— Depuis combien de temps ce nouveau poste de commerce est-il établi ici?

— Depuis sept ans à peu près, répondit Wiart, s'essuyant la bouche du revers de sa main. Il y avait avant moi un type nommé Johnstone :

il est resté ici quatre ans et est mort de je ne sais trop quoi. Il vivait en excellents termes avec les Dyaks, qui bavardaient avec lui en anglais. D'ailleurs la fille de la vieille n'est pas une vraie Dyak : elle est de sang mêlé et connaît pas mal d'anglais. J'ai causé avec elle ; je lui ai dit de ne pas amarrer son canot à mes marches, et elle m'a tenu tête ; elle avait déjà refusé de faire aucun troc avec moi. Jugez un peu : une saltimbanque de négresse me parler sur ce ton !

— Comment s'appelle-t-elle? interrompit Houghton.

— Chaya, comme la vieille dont elle est la fille, et Dieu sait qui était son père ! Mais c'est une belle garce quand même, il n'y a pas d'erreur.

Houghton regarda Tillman.

— Gagnez-vous beaucoup d'argent à ce métier-là? demanda Hull.

— C'est un sale truc, répondit Wiart. Il n'y a aucun bénéfice là dedans, excepté peut-être pour la Compagnie, et elle possède une douzaine de postes comme celui-ci. Et même dans ces conditions nous sommes frustrés par les types qui savent se servir des nègres comme on devrait le faire ; comme on le fait dans les autres entreprises de caoutchouc. Ici c'est une Compagnie hollandaise, une bande... de crétins !

Il commençait à dodeliner de la tête et à avancer la lèvre inférieure. Sa cigarette s'était éteinte. La boisson, telle une nourrice, le berçait pour l'endormir. Il reprit conscience dans un sursaut, s'excusa, ralluma sa cigarette, se remit à parler un instant puis retomba dans l'hébétement ; les autres en profitèrent pour sortir doucement l'un après l'autre et aller respirer l'air pur du monde naturel.

— Ce type-là a beaucoup bu, dit Hull, et il attrapera la tremblote s'il n'y prend garde. Cela vous ôte l'envie de jamais sentir l'odeur du gin. Eh bien, maintenant, Macquart, à l'œuvre ! Le canot et son contenu se garderont d'eux-mêmes. Est-ce ici l'endroit, d'après tes indications?

— Parfaitement, répondit Macquart.

— Alors, fit Hull, conduis-nous au lieu où se trouve la cachette.

— Un instant. Sûrement tu ne veux pas y aller en plein jour alors que n'importe qui peut nous espionner?

— Wiart est endormi, et personne n'est là pour nous voir. Que te faut-il de mieux?

— Je te le déclare, répondit Macquart, ce bois peut être plein d'yeux. Ce serait pure folie d'aller droit en débarquant à un endroit où n'importe qui peut nous suivre.

— Peut-être a-t-il raison, hasarda Tillman. La cachette ne se sauvera pas, elle est restée là assez longtemps.

— Enfin, que proposes-tu de faire? grommela Hull.

— Débarquons la tente et les provisions, dit Macquart, et dressons la tente quelque part entre les arbres. Jacky et l'un de nous pourront dormir dans la cabane de Wiart, les trois autres sous la tente.

— Ce n'est pas moi, en tout cas, fit Tillman, qui voudrais dormir dans ce palais du gin!

— Je préférerais roupiller dans le canot, déclara Houghton.

— Du diable si je n'aimerais pas mieux pioncer dans le fleuve que sous le toit de cet ivrogne! s'écria Hull.

— Eh bien, moi, j'irai, je ne suis pas difficile, proposa Macquart. C'est un toit, et cela vaut mieux qu'une tente.

Ils retournèrent au canot.

Tillman, qui marchait en avant, atteignit le premier le débarcadère. Il se retourna, fit signe aux autres de se presser, puis, sans un mot, leur indiqua du doigt quelque chose.

Une pirogue de pêche était amarrée à l'embarcadère près de leur canot, une embarcation mince et brune, avec un balancier. Elle contenait une pagaie et une lance de pêche, ainsi qu'un mât avec une voile brune.

On ne voyait aucune trace de son possesseur, et il y avait dans la forme de ce bateau quelque chose de sauvage, de barbare, qui frappa les quatre aventuriers comme le sifflement d'une flèche dans un bois.

— Vous voyez, dit Macquart, que nous ferons bien d'être prudents. Cette pirogue nous a suivis, à moins qu'elle ne vienne du haut du fleuve, ce qui n'est guère probable.

Il regarda plus attentivement à l'intérieur de l'embarcation et aperçut sur la planche du fond un poisson à demi caché par le mât et la voile. C'était un poisson volant.

Il leur montra cet indice.

— Je le pensais bien. Ce bateau vient de la mer, et nous ne l'avons même pas vu, bien qu'il ne dût pas être loin derrière nous.

— Eh bien, cela n'a pas grande importance, fit Hull, mais nous ferons bien d'ouvrir l'œil. Débarquons le chargement. Prenez d'abord la tente et cherchons un endroit où la dresser.

Ils la dressèrent dans une clairière à gauche du village papou. Puis le reste de la charge du canot, y compris une pelle et une petite pioche, fut remisé sous la tente et couvert avec la voile. Les avirons et l'écope restèrent dans le canot.

— Ils seront là en sûreté, déclara Hull, à moins que quelqu'un ne se sauve avec le bateau, et même dans ce cas nous pourrions toujours redescendre le fleuve à pied jusqu'au navire.

Il ordonna à Jacky de faire du feu et de préparer un repas, et, en attendant, ils firent en se promenant le tour du village papou.

Les huttes, recouvertes de feuilles de palmier sagou, étaient élevées sur pilotis à environ six pieds du sol. Aucune âme n'était visible, à l'exception d'une vieille gardeuse de chèvres qui semblait à moitié idiote et tourna à peine la tête pour les voir passer.

Au moment où ils rebroussaient chemin pour revenir à leur point de départ, une jeune fille sortit soudain des bosquets à leur droite, et s'arrêta à l'ombre des arbres pour les regarder.

Elle était vêtue d'une étoffe blanche et légère, drapée d'un vêtement à plis amples et gracieux, à la façon de l'himation grec ; un bras brun s'en dégageait, nu jusqu'à l'épaule, et un rayon de soleil, perçant les feuilles, faisait scintiller le ruban de cuivre qui lui entourait le bras au-dessus du coude.

Houghton se dit qu'il n'avait jamais vu un tableau aussi charmant.

C'était une beauté, une révélation, un rêve mystérieux comme la forêt dont elle était issue.

Elle resta un moment immobile, puis, toujours comme un rêve, s'évanouit. Les feuilles l'avaient reprise. Alors, pour la première fois, ils s'aperçurent qu'elle n'était pas seule. Ils entrevirent à travers le feuillage une forme à demi nue, celle d'un jeune homme souple, sinueux et gracieux comme un faune. Cette forme disparut à son tour, et ils ne virent plus rien que les feuilles encore en mouvement.

— C'est la fillette en question, dit Hull, la beauté dont parlait le buveur de gin. Mais il avait parbleu raison : c'est un fruit magnifique !

Il parlait avec conviction, mais sans enthousiasme. Toute la matinée il s'était montré d'un caractère irritable, et le sentiment que ces deux jeunes gens les épiaient n'était pas fait pour améliorer son humeur.

Houghton ne dit rien. Il comprenait qu'il venait de voir l'enfant de John Lant, Chaya, la fillette à demi européenne, à demi dyak, née avant l'assassinat de son père.

En revenant vers la tente ils ne remarquèrent pas que la vieille gardeuse de chèvres s'était levée et avait disparu entre les arbres.

H. DE VERE STACPOOLE.

(Traduit de l'anglais par LOUIS POSTIF.)

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE TUNNEL SOUS LA MANCHE

Les Anglais en sont-ils arrivés au point d'accepter de ne plus être des Anglais? Voilà toute la question du tunnel sous la Manche.

Britannia rules the waves. C'est la fière devise d'une nation qui est née de la mer, a gardé son indépendance par la mer, a prospéré par la mer. Tout est foncièrement insulaire dans la combativité ardente, la volonté farouche d'isolement et l'orgueilleux sentiment de supériorité qui ont dessiné à travers les siècles la courbe, singulièrement accidentée, d'une ascension pourtant continue. La progression est-elle arrivée à son terme? Le moment est-il venu de chercher des solutions nouvelles à de nouvelles conditions de concurrence? La transformation ira-t-elle jusqu'à la rupture complète avec le passé? Voilà des points d'interrogation qui dépassent singulièrement les petits avantages de la suppression d'une traversée d'une heure.

Incontestablement l'esprit britannique insulaire a évolué et le mouvement ne date pas d'hier. En veut-on une preuve? Comparez seulement les résultats de l'essaimage anglo-saxon à deux siècles d'intervalle. L'émigration du dix-septième siècle a donné des colons hardis et entreprenants dont les descendants sont les Américains d'aujourd'hui. L'émigration du dix-neuvième siècle a donné les Australiens : 5 millions à peine de malthusiens socialistes, dont la principale préoccupation est le moindre effort. Au vingtième siècle c'est pis encore : l'Anglais ne veut plus s'expatrier, même sous l'étreinte

de la misère. Il préfère se croiser les bras plutôt que de labourer les magnifiques domaines annexés par la prévoyance des ancêtres. Il n'accepte même pas de changer ses habitudes pour cultiver les terres en friche de son archipel natal. Voilà certes qui ne ressemble en rien à l'amour du risque des grands insulaires d'autrefois.

La déviation est d'ailleurs partout, dans la routine de l'industrie qui abandonne de plus en plus l'évangile ardent du libre échange pour céder à l'entraînement du protectionnisme dans l'amour du bien-être qui a remplacé la rudesse spartiate de la vie de la mer. Nous touchons ici à la véritable source du mal. L'Angleterre, comme naguère l'Espagne, paie la rançon de sa fortune ; elle a connu l'âge d'or, le temps où la fortune lui venait toute seule du charbon, de la vapeur, du coton, du fer. Les jours difficiles sont venus et ils trouvent les muscles relâchés. C'est l'éternelle histoire des délices de Capoue.

Cependant, au milieu du laisser-aller général, il y a un élément de la tradition insulaire, dont l'instinct populaire garde l'empreinte, c'est le sens même de la mer. L'Anglais reste marin dans l'âme. Il a conscience de l'importance vitale de la suprématie de sa flotte. Pour la sauvegarder il n'a pas hésité à se jeter dans la lutte la plus dure et, hier encore, il osait affronter un désaccord avec l'Amérique. Nous n'irons pas jusqu'à dire que même dans cette survivance d'atavisme il n'y ait pas des signes d'évolution. N'est-ce pas un symptôme sérieux qu'un Robert Cecil, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus anglais en Angleterre, en arrive à admettre que la maîtrise de la mer soit enlevée à l'amirauté et confiée à des parlementaires? N'est-ce pas un symptôme plus caractéristique encore que l'idée de relier l'Angleterre au continent soit adoptée par ceux-là même qui ne cessent de dénoncer le continent européen comme un foyer d'intrigues? C'est là peut-être que l'on saisit de la manière la plus frappante la déviation du concept insulaire.

Gardons-nous pourtant d'exagérer. Gardons-nous de croire que la partie est courue parce qu'une campagne, peut-être plus bruyante que solide, est menée par quelques journaux à grand tirage, parce qu'un bon nombre de parlementaires adhèrent avec enthousiasme et même parce que le chef du gouvernement conservateur s'est réfugié sur la voie de garage de l'enquête classique. Nous avons vu mieux que cela autrefois. Au lendemain de la guerre de 1870, quand les Anglais clairvoyants ont commencé à entrevoir le péril allemand, la construction du tunnel a été bel et bien décidée. Les études ont écarté toutes les objections techniques. Une loi de 1875 a constitué, avec une concession de quatre-vingt-dix-neuf ans, la compagnie française qui a exécuté plusieurs kilomètres de galerie. Soudain, en 1882,

tout s'arrête net. Pourquoi? Est-ce parce que les affaires d'Égypte ont réveillé des rivalités qui se prolongeront jusqu'à Fashoda? Sans doute, mais c'est plus encore parce que du fond de l'instinct d'insularité a monté une lame qui a déferlé soudain.

C'est tellement vrai que le projet de tunnel n'a pas reparu avec la renaissance de l'Entente cordiale. Dieu sait pourtant si jamais les arguments politiques ont été plus pressants. La menace de l'impérialisme germanique se précise. Tous les enseignements de l'histoire sont là pour prévenir que la plaine belge sera une fois de plus l'enjeu de la lutte, que l'Angleterre devra intervenir pour défendre son bastion avancé. Quelles facilités le tunnel aurait pu offrir aux combinaisons pour gagner ou même éviter la guerre? Les dirigeants anglais libéraux n'ont pas voulu en entendre parler. Ils ont préféré offrir à l'Allemagne, d'abord les concessions dangereuses de la mission Haldane, puis les marchandages équivoques sur le partage des colonies portugaises et du Congo belge. C'est ainsi qu'on risque les désastres.

L'abîme, l'Angleterre l'a frôlé d'aussi près que possible. Rarement le revers de la médaille de l'insularité a été éclairé d'un jour plus dramatique que dans les heures sombres de la guerre sous-marine, quand les Anglais se sont vus exposés à périr étouffés comme des rats dans eur trou. Mais aussi quelle éclatante revanche de l'insularité! Galvanisés par le péril, les descendants des fiers coureurs de l'Océan ont retrouvé le secret de la victoire. Ils ont pu comparer leur sort d'insulaires à celui des continentaux ravagés par la bataille. Un fossé, dit-on avec mépris en parlant du Détroit, qui ne peut arrêter ni les obus des berthas ni les bombes des zeppelins et des avions. N'empêche que pour enlever ce fossé les Allemands ont épuisé tous leurs efforts et en ont été réduits à passer leur rage sur le nord de la France. Vraiment il y a des moments où il fait bon d'être une île.

Les Anglais s'en sont souvenus au lendemain de la guerre. Nous avons assisté alors au retour offensif de l'insularité. C'est lui qui a dicté les parties du traité de Versailles — Dieu sait s'il y en a — inspirées de la méfiance envers la France et ses alliés continentaux. C'est lui qui a introduit dans la Société des Nations toutes les réserves de liberté d'action. C'est lui encore qui a tué le Protocole de Genève.

Ici nous rencontrons une coïncidence curieuse, l'affaire du Protocole en 1924. A ce moment même, une campagne tout à fait analogue à celle qui se développe aujourd'hui est menée en Angleterre en faveur du tunnel. Plus de quatre cents députés donnent leur signature. Pourtant dès que l'affaire se précise, elle tourne court.

La reprise du mouvement indique certes que les partisans ne désarment pas plus que les adversaires. L'Angleterre est incontestablement à un tournant. La question du tunnel n'est pas le moindre enjeu de la partie difficile que les défenseurs de la tradition soutiennent et qu'ils ne peuvent gagner qu'à condition de puiser aux sources mêmes de la grandeur nationale, les fortes initiatives de renaissance.

C'est un fait extrêmement symptomatique que la nouvelle campagne du tunnel est essentiellement une campagne d'opposition. Elle est menée par la gauche. Elle se réclame des théories internationalistes et pacifistes qui, seules, peuvent détourner les Anglais de la conscience de leur précieuse couverture maritime. Elle est appuyée par les journaux à grand tirage que l'on trouve une fois de plus prêts à tirer dans les jambes du gouvernement pour flagorner à plaisir les aspirations primaires des masses en subordonnant tout aux commodités et aux sensations.

Quand on lit les colonnes de texte serré qui se tassent sous les énormes manchettes, on est frappé de la puérilité des arguments. La campagne est partie de l'incident le plus banal. Une tempête a interrompu pendant quelques heures le trafic maritime. Aussitôt on fait remarquer qu'avec le tunnel on serait à l'abri de tels incidents. Parbleu ! s'il n'y avait dans l'affaire qu'une question de remède radical contre des accidents climatériques et le mal de mer, il y a beau temps que les locomotives rouleraient sous le pas de Calais.

Nous avons vu paraître ensuite l'argument classique des ateliers nationaux. La construction du tunnel donnerait du travail pendant quelques années à quelques dizaines de milliers d'ouvriers. Un palliatif au chômage, mais combien mesquin ! L'armée anglaise des sans-travail n'a jamais été inférieure à un million depuis la guerre. Elle évolue actuellement autour d'un million et demi avec des variations hebdomadaires de 100 000 et plus. Que représente dans cette misère l'emploi de quelques milliers de bras? Surtout si c'était pour arriver à mettre sur le pavé une partie des équipages de la marine marchande.

Nous sommes entrés dans le domaine de la pure fantaisie avec un projet tendant à établir la voie ferrée sous la Manche à un écartement de deux mètres, de manière à permettre de lancer les trains à 200 kilomètres à l'heure. Paris-Londres en trois heures ! Quel rêve pour les amateurs de belles randonnées. Il en coûterait la bagatelle de quelques milliards et de deux transbordements. Ce serait bien la peine de supprimer les bateaux.

En somme, depuis le début on n'a fait que du bluff et aussi en-

foncé une porte ouverte. Disons une porte qui n'a jamais été fermée. Nous voulons parler du fameux épouvantail de l'invasion. Jamais un Anglais sérieux n'a pu imaginer que des soldats étrangers pourraient s'engager dans un couloir de soixante kilomètres de long, sous quarante mètres d'eau, à la merci d'un simple pétard de dynamite, pour courir au-devant d'une catastrophe, auprès de laquelle l'aventure des Égyptiens dans la mer Rouge ne serait qu'une galéjade.

Et pourtant il y a bien un facteur militaire dans l'affaire, puisque c'est sur ce facteur que s'est appuyé chaque fois le Conseil de la Défense impériale pour tuer le projet. Certes, il y a un facteur militaire et même de belle taille, mais ce n'est pas le fantôme de l'invasion que les Anglais entrevoient au bout du tunnel, c'est le spectre de la conscription.

Eh! oui. Si l'Angleterre cesse d'être une île, elle entre dans le système militaire continental et dans des conditions d'autant plus sérieuses que le tunnel devient un attrait décisif pour un assaillant, donc une exigence impérieuse de défense. Réfléchissons un peu à ce qui se serait produit si le tunnel avait existé en 1914, sans aucune modification du système militaire anglais. Rien n'aurait changé jusqu'à Charleroi. Les Anglais n'auraient pas pu donner un homme de plus que la « méprisable armée » de French. L'offensive n'aurait pas pu commencer plus tôt puisque la date a été déterminée par le glissement du front français et non par l'entrée en ligne des Anglais. Donc on n'aurait pas évité la première défaite. Mais après, quel changement! De deux choses l'une, ou les Anglais auraient été aspirés par le tunnel et alors le front allié aurait été immédiatement coupé en deux. Ou bien les Anglais auraient lâché le tunnel et il aurait fallu le faire sauter. La catastrophe n'aurait été évitée que si le sentiment stratégique du tunnel à défendre avait déterminé les Anglais à adapter leur état militaire à la position nouvelle avant 1914. Alors la guerre aurait été sans doute évitée, tout simplement, et à un prix beaucoup moindre que celui de la lutte. Voilà certes un argument très fort en faveur du tunnel. Ce n'est peut-être pas celui que les Anglais sont le plus disposés à accueillir, bien qu'il soit exprimé de la manière la plus nette dans les rapports décisifs des maréchaux Douglas Haig et French. Nous en entendrons peut-être parler maintenant que l'affaire reprend.

Cet argument n'est pas le seul qu'on laisse systématiquement dans l'ombre. Il y en a d'autres que l'on n'aime pas à mettre en lumière. Par exemple la protestation des nombreux petits intérêts qui se trouveraient lésés par les modifications de la circulation.

Combien d'Anglais se précipiteraient tous les dimanches par le tunnel pour goûter les plaisirs du *Week end* dans un pays de cocagne pour les détenteurs de la livre sterling. Autant de perdu pour les fournisseurs anglais. Petits intérêts qui ne sont pas négligeables dans une affaire où le dernier mot sera aux électeurs.

Il y a un point infiniment plus troublant. Quelle serait la répercussion de la construction du tunnel sur la marine marchande qui est à la fois la base de la puissance et le principal instrument de richesse de la Grande-Bretagne? Songez que la marine marchande nourrit l'Angleterre qui n'a que quatre mois de vivres, qu'elle comble le déficit de la balance commerciale qui se chiffre par milliards. On a vite fait de dire que la concurrence serait négligeable parce qu'une loi constante veut que le développement des moyens de communication entraîne toujours un accroissement de trafic, et parce que le tunnel ferait de la Grande-Bretagne la tête de ligne des échanges transatlantiques.

Cet argument prête à beaucoup de discussions. S'il est un fait établi par l'expérience, c'est que la navigation au long cours va toujours aussi loin que possible dans l'intérieur des terres. Le fret de New-York pour Hambourg ne diffère pas sensiblement de celui pour Liverpool. C'est donc une erreur de croire que les marchandises débarqueraient à Liverpool plutôt qu'à Hambourg pour avoir le plaisir de passer le tunnel. Ce qui est certain, par contre, c'est qu'une bonne partie du trafic de l'Angleterre, pour le vieux monde, aura intérêt à emprunter la voie nouvelle. Il y a bien l'espoir d'une augmentation de trafic. Il faut voir les chiffres. Le tunnel pourrait débiter plus de 100 000 tonnes, 36 millions par an. Admettons seulement que la moitié ou le tiers soit soustrait à la navigation. Quel trou dans le fret!

Voilà la grosse inconnue devant laquelle les Anglais hésiteront peut-être plus encore que devant l'effort militaire que les nouvelles théories pacifistes relèguent dans l'ombre. C'est la question de la mer qui est en jeu, et c'est pourquoi nous pouvons dire que si le tunnel se fait, c'est que les Anglais ne sont plus les Anglais.

Saint-Brice.

LES LETTRES

BOILEAU ET NOUS

Nous rapportons tout à nous-même, et quand nous relisons un grand écrivain du passé, c'est avec le désir de trouver, dans son œuvre, des pensées et des sentiments proches des nôtres, des motifs d'intérêt et d'admiration qui nous soient propres. Il est vrai que c'est le privilège des maîtres qui survivent à leur temps de toucher ainsi, pour des raisons souvent différentes, des générations successives. Les livres qui ont traversé les âges n'ont pas été aimés de la même façon et pour les mêmes parties d'eux-mêmes, par tous ceux qui les ont lus. Les œuvres littéraires, au moins celles d'un certain rang, sont composées de divers éléments dont le pouvoir sur le lecteur varie selon les circonstances, selon l'ambiance, selon le climat, comme dirait M. André Maurois. C'est après coup que l'on a découvert, par exemple, le réalisme et le pittoresque de Racine. Ne pourrait-on pas faire des découvertes plus curieuses encore quand il s'agit d'écrivains dont une longue tradition a fixé les traits d'une façon qui passait pour définitive? Et ne serait-ce pas le cas de Boileau, qu'une édition récente (1) nous a fait relire ces jours-ci?

Le personnage de Boileau, tel qu'il est dessiné dans les notices de cette édition, est tout différent du Boileau légendaire qui a conquis le droit de cité dans notre histoire littéraire. Faire de Boileau un

(1) *Œuvres de Boileau*, publiées d'après les textes originaux avec des notices par Jacques Bainville, à la Cité des Livres.

censeur écouté, un régent dont l'autorité gouverne toute une époque de nos lettres, c'est le juger d'après les résultats de son œuvre, non d'après sa vie. Boileau fut, en fait, un polémiste qui s'est lancé à l'assaut de la mauvaise littérature, alors que celle-ci était en plein triomphe. La postérité ayant mis à leurs places respectives Racine et Pradon, nous évoquons plus facilement, en Boileau, le conseiller de Racine. Mais c'est comme ennemi de Pradon qu'il accomplit la première tâche, celle qui permit les autres.

Cette vérité rétablie dépouille de sa sérénité la sagesse proverbiale de ses vers. C'est dans le feu de violentes batailles que furent lancés tel alexandrin ou tel distique qui font maintenant figure d'aphorisme sentencieusement énoncé. L'homme que l'on prenait pour le codificateur du Parnasse en fut un bouillant réformateur. Jamais l'estompe du temps n'a effacé davantage, pour en donner finalement une image fausse, des traits plus nets et plus vigoureux.

Qu'une erreur de cette taille ait pu être commise, voilà qui nous met en éveil. Nous sommes amenés à nous demander s'il n'est pas d'autres points importants sur lesquels il faudrait réviser l'idée que nous nous faisions de Boileau. En même temps qu'on prêtait à Boileau une allure de pontife, on voyait dans l'expression de sa sagesse un certain prosaïsme. S'il est une muse pédestre, c'est bien la sienne, nous semblait-il. Et tel qui le révère comme critique lui refuse à regret la qualité de poète. De ce jugement, le nouvel éditeur de Boileau fait appel aussi, en remarquant que l'auteur des *Satires* et des *Epîtres* se regardait lui-même comme un poète, et qu'il a été regardé comme tel par deux générations au moins. Qui sait si Boileau n'a pas gagné certains suffrages de son temps, non seulement pour avoir exalté le bon sens et défendu la raison, mais par quelque charme poétique dont ses vers nous semblent aujourd'hui dépourvus? Qui sait si dans le vers fameux :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort

qui nous représente une description fort bien composée selon l'ordre logique, les contemporains n'ont pas perçu une musicalité à laquelle nos oreilles sont peu sensibles après avoir entendu Baudelaire et Mallarmé? Qui sait si, par là, Boileau n'est pas beaucoup plus proche de nous que nous ne le croyons?

C'est une question à laquelle il est impossible de répondre, un problème insoluble, et qui englobe bien d'autres cas que celui de Boileau. Certaines beautés de la poésie, par ce qu'elles comportent de musique et de chant au sens propre du mot, sont parmi les plus fugitives. On dispute pour savoir comment étaient scandés et même pro-

noncés les vers latins. Savons-nous seulement comment étaient dits les vers français il y a trois cents ans? Si le phonographe eût été inventé et que l'on eût conservé sur des disques la voix de la Champmeslé, peut-être les vers de Racine, interprétés par elle, nous satisferaient-ils moins que le souvenir de la diction de Mme Bartet. Tout un élément de la poésie, celui justement auquel nous accordons aujourd'hui le plus de prix, est ainsi lié à ce que nous avons de plus insaisissable et de plus passager : l'accent de nos paroles, l'inflexion de notre voix. S'il est vrai qu'il y ait une poésie pure, elle est fragile comme notre souffle. C'est pourquoi nous ne savons pas si des mots écrits par Boileau ou Delille, et dont les syllabes sont mortes pour nous, n'ont pas été chargés jadis d'émouvantes sonorités.

Tous les arts souffrent, d'ailleurs, d'une caducité analogue. La musique est exposée aux mêmes dangers que la poésie, et les notes gravées sur une portée ne font pas survivre les interprétations qu'on en a pu tirer. Que dire de la danse, qui s'évanouit en même temps que meurt un beau corps? L'architecture même, dont les témoignages devraient paraître plus durables, est sujette à bien des vicissitudes. Quels rapports y a-t-il entre le temple grec que nous admirons aujourd'hui, dans sa nudité dépouillée, à Pœstum ou à Ségeste, et le monument peint, orné, drapé peut-être, en tout cas entouré d'hommes et de maisons qui fut conçu et bâti au cinquième siècle? Sans remonter si haut, la cathédrale inventée il y a moins de mille ans était-elle celle qui inspira Hugo, celle qui exalta Huysmans, ou celle que comprend aujourd'hui M. Émile Mâle? Dans les mêmes choses, tel homme admire peut-être ce qu'un autre a méprisé ou pour le moins méconnu. Tandis qu'il néglige les beautés auxquelles un autre temps tenait par-dessus tout.

Cependant, il faut prendre garde que, ce qui change ainsi dans l'œuvre d'art, ce n'en est pas l'essentiel. C'en est, en quelque sorte, l'étoffe, comparable à ce que sont, en musique, les harmoniques autour du son principal. Et cette étoffe fournit les nuances diverses auxquelles les générations sont sensibles tour à tour. L'essentiel, c'est le rythme général et l'intelligence qui y a présidé. Dans le temple grec, c'est la combinaison mathématique capable d'engendrer la beauté et de susciter un enchantement aussi bien dans la lande déserte où se dressent des ruines, qu'au sein de la ville où s'élève le monument neuf. Dans un vers de Virgile, ou de Racine, c'est une règle prosodique excellente et la pensée qui a choisi cette règle comme un moyen d'expression plus parfait. Or, si c'est là l'essentiel, c'est aussi ce qui dure, ce qui n'est pas sujet aux vicissitudes que nous avons dites, ce qui ne change à peu près pas, du moins tant que

l'intelligence garde ses droits. Et cet essentiel est ce que Boileau, pour revenir à lui, a discerné d'un regard sûr et défendu de toutes ses forces.

Que la musicalité, ou, comme nous disons, la poésie pure, ait touché les oreilles du dix-septième siècle, nous ne le savons pas, mais ce n'est pas improbable. Que Boileau lui-même y ait été sensible, c'est encore moins douteux, puisqu'il aimait des musiques que nous aimons, notamment celle de Racine. Qu'il y ait attaché peu d'importance, c'est le plus certain : toute son œuvre nous en assure. Tout d'abord, dans ses propres poèmes, ce n'est pas ce qu'il a cherché ; quand il parle de ses vers, il se loue de sa sagesse, mais ne dit pas un mot des effets musicaux qu'il a eu parfois le bonheur d'obtenir. Ce dont il se flatte, c'est que certains de ses vers aient pu

Devenir quelquefois proverbes en naissant.

Boileau, ici, juge sagement l'œuvre d'un sage : les vérités frappées par les anciens n'ont-elles pas été la meilleure garantie de l'immortalité de ceux-ci?

Mais son jugement sur Racine nous renseigne encore mieux sur la primauté que Boileau assignait, dans l'œuvre d'art, à l'armature de l'intelligence. De quoi fait-il gloire, à son ami, au lendemain de *Phèdre*, quand il le défend contre Pradon? S'il a pensé aux vers mélodieux qui nous ravissent, « Ariane ma sœur... » et tant d'autres, deux mots lui ont suffi pour louer le don du musicien : c'est quand il engage les esprits grossiers à s'adresser ailleurs,

Sans chercher dans les vers ni cadence *ni* son.

En revanche, les alexandrins les plus explicites insistent sur la juste psychologie qui peint

la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse.

On peut bien dire que la vérité de *Phèdre* a plus touché Boileau que sa musique. Et Boileau avait raison, car il s'attachait à ce que le chef-d'œuvre de Racine avait de plus sûrement immortel. Même on pourrait ajouter que si Boileau avait prévu les théories qui s'appuieraient un jour sur le vers de *Phèdre :*

La fille de Minos et de Pasiphaé,

il aurait peut-être dit à Racine que cette musique ne laissait pas de constituer un dangereux exemple.

Boileau ne l'a pas fait. Il a combattu les défauts qu'il a connus,

ceux qui se manifestaient sous ses yeux. Il ne pouvait pas prévoir ceux qui étaient encore à venir, et notamment celui de notre temps, qui est de faire passer le prestige fugace des mots avant le trésor durable de leur contenu. D'autant plus qu'en vers, l'excès de l'importance donnée à la musicalité est seul condamnable, Racine ayant prouvé que la mélodie la plus divine donne au contraire sa perfection à l'expression de l'intelligence. Le danger est plus grave en prose. Nous le savons depuis Chateaubriand. Il semble bien que Boileau ne l'ait pas pressenti. Il a laissé passer sans sourciller le *Télémaque*, ce prélude à la prose romantique. Il est vrai qu'il avait vieilli et que l'ère des batailles était pour lui achevée. Et puis s'il n'avait pas prévu tous les maux qui peuvent nuire à la littérature, il avait donné les moyens de les éviter.

Nous avons vu qu'en défendant la raison, il n'a pas seulement gardé les avantages immédiats du bon sens. Il prenait, en art, le parti de ce qui demeure contre ce qui périt. Et puis, il a défendu le goût, et, comme il dit si bien : « ces sortes de beautés qu'il faut sentir et qui ne se prouvent point... ce je ne sais quoi qui nous charme et sans lequel la beauté même n'aurait ni grâce ni beauté. » La poésie pure elle-même n'est-elle pas enclose dans cette définition? Assurément : toutes les fois qu'elle ne porte pas atteinte aux droits souverains de l'intelligence, mais qu'elle enrichit au contraire les œuvres de celle-ci d'une beauté plus sensible.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

A TRAVERS L'HISTOIRE DE FRANCE

Le *Régent*, de Claude Saint-André (1 vol. Éditions Tallandier), la jeunesse de ce prince, du moins, nous transporte à la fin du règne de Louis XIV. Bien que ce livre ne comporte pas de révélation et n'y prétende point, les temps y sont bien vus et les hommes bien jugés. Philippe d'Orléans, régent de France, est, à l'ordinaire, sévèrement traité par les manuels d'histoire. Notre vieux Vast et Jalliffier le reconnaissait pourtant : « C'était un prince de belle mine, intelligent, brave, généreux, accessible à toutes les grandes idées, désireux de faire le bien. » On concède encore la brillante valeur dont il fit preuve à Steinkerque, à Nerwinden et en Espagne. Mais ces éloges ne servent qu'à mieux accabler Philippe sous la mémoire de ses débauches.

Claude Saint-André le montre : celles-ci n'étaient peut-être qu'une diversion. Saint-Simon, qui fut l'ami et le confident du prince, nous livre sa pensée intime : « Avoir la tête rompue toute la journée d'affaires pour n'avoir les soirs qu'à s'ennuyer, cela passait ses forces. » Les soupers, les fameux soupers de la Régence, c'était encore une réaction contre l'excès de retenue imposé à une société trop légère par la sévère vieillesse de Louis XIV. Il y eut dans le neveu du grand roi une fanfaronnade de vice comme une affectation d'impiété. Ainsi semble avoir voulu se tromper lui-même un homme de haute intelligence, précocement désabusé, et craignant le noir compagnon qui guette la solitude des princes, l'ennui.

Pour juger à sa valeur la politique du Régent, il faut connaître exactement l'état où la mort de Louis XIV laissait la France. Écarter la guerre en concluant l'alliance avec l'Angleterre, préparer ensuite avec l'Espagne le « pacte de famille », ce n'était pas un si mince résultat et l'on ne peut qu'admirer, avec Philippe, celui qui fut l'habile négociateur de ces pactes, l'abbé Dubois. Encore un grand calomnié, Claude Saint-André a bien raison de le dire. Il est très singulier que les historiens nourris, suivant le mot de Renan, « dans la religion démocratique », se soient plus particulièrement acharnés sur cet homme qui, parti de rien, était parvenu au faîte des honneurs et du pouvoir. En plein ancien régime, quel triomphe de l'égalité ! Ledran, qui était alors l'un des principaux commis des Affaires étrangères, « trouvait beau à la France de fournir de tels sujets, que le seul mérite élève aux places les plus éminentes ». Quoi de plus conforme, par avance, à la Déclaration des Droits de l'homme?

On accuse Dubois, précepteur de Philippe d'Orléans, de s'être concilié son élève en l'initiant au vice. Accusation d'une fausseté révoltante quand on sait de quel vice il a, au contraire, préservé le jeune duc. Qu'on relise la correspondance de la Palatine... Accusation, d'ailleurs, invraisemblable, car une influence de source aussi basse n'eût pas suffi à faire de Dubois un ministre. Philippe d'Orléans ne se laissait pas abuser à ce point, il connaissait les hommes et n'eût pas choisi un incapable, fût-il son complaisant et son ami. En un temps où la naissance, si elle n'était pas tout, était certainement beaucoup, ceux qui en manquaient ne pouvaient s'élever que par une supériorité certaine et un labeur écrasant. Dans l'armée c'était à coups d'actions d'éclat qu'ils parvenaient. Dubois fut, en somme, dans le civil, le pendant de Fabert et de Chevert dans le militaire. Il se tua littéralement de travail. Il n'y a qu'à voir au quai d'Orsay les dépêches de cent cinquante pages, qu'étant ambassadeur, après une journée d'intrigues et de démarches, il envoyait presque chaque soir à son maître. On y admirera une dextérité et une clairvoyance souvent proches du génie. Lorsqu'il fut ministre des Affaires étrangères, Dubois se couchait très tard pour se lever à cinq heures du matin et son immense labeur accablait tous ses commis. Il eut des maîtresses, dit-on, et l'on cite parmi elles cette Mme de Tencin dont le corps était assez beau pour remplacer sur leurs socles les statues du Palais-Royal. On oublie que Dubois n'était pas prêtre ; il ne le devint qu'à la veille d'être nommé cardinal. Sans vouloir défendre ses mœurs, qui ont bien pu être celles de son temps, dans une vie si occupée, quelle place pouvait-il bien rester pour la débauche?

*
* *

L'abbé de Véri était vicaire général du cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Bourges, lorsqu'il vit arriver dans cette ville un homme de marque, M. de Maurepas, ancien ministre du roi, exilé, disait-on, par la haine de Mme de Pompadour. Il se lia avec cet homme d'esprit, un peu frivole, et quand Louis XVI, à son avènement, eut rappelé M. de Maurepas, l'abbé de Véri se vit aux premières loges de la faveur. Il aurait pu, comme un autre, en profiter et devenir secrétaire d'État ; soit nonchalance, soit dédain, il se contenta du rôle de confident et, à l'occasion, de conseiller. Ce fut lui qui engagea Maurepas à prendre dans le ministère son ancien condisciple Turgot, alors intendant en Limousin ; ce fut également lui qui conseilla le choix de Vergennes. Mais, chose singulière, tandis qu'il estime et qu'il admire même jusqu'à l'excès Turgot, il fait peu de cas de Vergennes, tenu cependant aujourd'hui pour un de nos plus grands ministres des Affaires étrangères, et qui lui apparaît, à lui, comme un médiocre !...

Les *Mémoires* de l'abbé de Véri, dont le premier volume vient de paraître aux éditions Tallandier (avec une préface de M. Pierre de Nolhac, une introduction et des notes du baron de Witte), n'en sont pas moins d'un haut intérêt. Dès les débuts du règne de Louis XVI, l'abbé voit venir la Révolution. Les émeutes de mai 1775 contre la prétendue cherté des vivres, avec l'abstention du maréchal de Biron et des gardes françaises, annoncent celles de 89. Le peuple était-il réellement si malheureux? « Il ne faut pas, dit sagement Véri, se rapporter aux propos plaintifs lorsqu'on veut connaître le vrai. Voici les bases sur lesquelles se fonde mon opinion de la richesse nationale. Je vois la population augmentée dans les campagnes et dans les villes. Je vois de même à l'œil que les terres sont mieux cultivées, et que ce progrès dans l'agriculture augmente tous les ans. Je vois que les denrées circulent partout avec facilité ; je vois que leur cherté, qui est une source de plaintes pour faire crier à la misère, est précisément une preuve de l'abondance d'argent dans le royaume et de ventes assurées. Je vois que les paysans qui ont pris l'habitude de devenir fermiers des dîmes, prairies, domaines, etc., augmentent le prix des baux, le paient exactement et font subsister leur famille. Je vois que le paysan dans le village, comme le financier et le gros propriétaire riche dans Paris, bâtissent partout des maisons avec plus d'élégance et de solidité que ne sont faites les maisons anciennes... »

L'abbé ne prend pas, non plus, le change sur l'opposition parlementaire. Ces hauts magistrats, dit-il, « furent animés sur des riens qui n'importaient point à l'État. Ils vendirent à la cour leur silence pour tout ce qui concernait les impôts, les droits des peuples et le bonheur des citoyens ; ils surent cependant emprunter le nom du bien public dans toutes les résistances qu'ils firent sur les privilèges de corps... et sur des haines particulières... »

*
* *

Si les *Mémoires* de l'abbé de Véri donnent une idée malheureusement trop exacte de l'esprit d'intrigue qui agitait la cour, ceux de Lauzun, réédités par M. Edmond Pilon (Collection « Jadis et Naguère », H. Jonquières, éditeur), donnent une idée plus précise encore et l'on pourrait dire trop précise de la corruption qui régnait dans la haute société.

Ce Lauzun, qui était un Gontaut-Biron, n'avait rien de commun avec le Lauzun de la Grande Mademoiselle, qui était un Nompar de Caumont, arrière-petit-fils du maréchal de La Force. « Élevé sur les genoux de Mme de Pompadour, mort sur l'échafaud révolutionnaire », tels sont les deux pôles de cette étrange existence et, pour citer encore Sainte-Beuve, ses *Mémoires*, car ils sont parfaitement authentiques, sont « un des témoignages les plus curieux d'une époque qui a commencé par être frivole et qui a fini par être sanglante ».

A quatorze ans, Lauzun commença l'existence d'un don Juan. Les litanies de ses succès, immédiatement suivis de rupture ou d'abandon, ont quelque chose de pénible que l'auteur des *Lundis* a bien exprimé : « On se lasse de le voir, à peine sorti d'une passion et d'un malheur, recourir si vite à une distraction quelconque. On sent que la vanité, la fatuité est encore le fond de cette âme qui, par moments, semblait digne d'une direction meilleure. » Devenu, peu avant la Révolution, duc de Biron, le noble fat fut député à la Constituante et se rangea naturellement dans cette minorité de la noblesse qui voulut marcher avec son temps. On dit que le dépit d'avoir essuyé les refus de la reine contribua à le jeter dans le camp révolutionnaire. Cela peint son esprit et son cœur. Le « général Biron » servit la Révolution aux armées. Il n'était pas sans expérience, ni sans valeur, ayant fait les campagnes de Corse et d'Amérique, mais la mollesse et le dégoût avaient envahi cette âme. Rossé à plates coutures par les Vendéens, contre lesquels on l'avait envoyé, ses émules Ronsin et Rossignol l'accusèrent non seulement d'incapacité, mais de trahison. Il fut

traduit devant le tribunal révolutionnaire : « Né dans la caste des privilégiés, ayant passé sa vie, au sein d'une cour corrompue, à ramper servilement sous un maître, » dit le réquisitoire de Fouquier-Tinville, ce ci-devant fut jugé « traître comme les autres », et le 10 nivôse de l'an II, sa tête passa à la « chatière ».

*
* *

Le rôle de l'*Occultisme* dans la franc-maçonnerie, surtout dans la franc-maçonnerie écossaise, a été attentivement étudié par M. R. Le Forestier (1 vol. Perrin). Les sociétés qui, comme celle du dix-huitième siècle, se croyaient les plus affranchies de ce qu'elles nommaient la « superstition », se jetaient à corps perdu dans les pratiques les plus grossières de sorcellerie et de spiritisme. Lauzun, déjà nommé, ne faisait que suivre la mode en évoquant les esprits, et surtout le diable, dans sa « folie » de Montrouge. Avec de pareils tours, exécutés le plus souvent dans les loges maçonniques, un aventurier, le pseudo-comte de Cagliostro, réussit à faire quantité de dupes. Ainsi, un monde qui se réclamait si bruyamment de la science et de la philosophie, retombait en fait dans les angoisses de la plus antique barbarie, et dans les pièges de la plus basse crédulité.

*
* *

M. Louis Madelin est l'auteur d'un *Fouché* et d'un *Danton* justement célèbres. On y admire, en dehors du talent, des qualités qui devraient être communes chez les historiens et qui sont précisément très rares : la conscience et la probité. Or M. Madelin a réuni en un volume (chez Plon) des conférences récentes sur les *Grands hommes de la Révolution*. N'est-ce pas une merveilleuse occasion de savoir ce qu'il en pense? Relevons d'abord, dans son préambule, l'émouvante confidence « d'un de nos plus illustres hommes d'État, vieillard encore vert, qui s'enferme dans une dignité tantôt un peu hautaine, tantôt un peu narquoise... » Comment ne pas reconnaître M. Clemenceau, d'autant que — M. Madelin l'ajoute — ce vieillard fut jadis « l'apologiste violent et absolu des hommes de la Révolution, qu'il fallait, disait-il, exalter ou maudire en bloc ». Peut-être M. Clemenceau, bleu de Vendée, n'est-il pas sans parenté avec ce bleu des temps héroïques, Joseph Clemanceau, témoin et historien de la guerre vendéenne. Ce Joseph Clemanceau (la légère différence d'orthographe ne prouve rien), juge à Beaupréau, était fils de « honorable homme Joseph Clemanceau de la Grandmaison », habitant

Saint-Florent-le-Vieil. Le Bas-Anjou touche au Bas-Poitou, où se trouve Mouilleron-en-Pareds. Certains de ces bourgeois de négoce ou de robe avaient déjà émigré à Paris, où un Clemenceau de la Lande était, en 1780, avocat au Parlement. Qu'il descende de l'une ou de l'autre branche, peu importe, c'est assez indiquer par quelles fibres l'énergique président du temps de guerre tient à la vieille France. Écoutons donc M. Clemenceau disant à M. Madelin : « Vous avez bouleversé mes idées sur les hommes de la Révolution : c'étaient des gens comme nous, et ils se sont souvent rudement trompés. » La Révolution n'est donc plus un « bloc » et il devient loisible d'en retrancher le mal du bien, si toutefois il reste du bien... M. Madelin n'a-t-il pas le droit d'être fier d'une telle conversion?

Voyons donc les jugements de ce maître sur nos grands hommes. D'abord, Lafayette. Napoléon disait de lui que c'était un « niais » ; Talleyrand, ce qui revient à peu près au même, qu'il « était vide d'idées et de décisions ». D'après M. Madelin, plus indulgent ou plus courtois, il traversa les événements sans jamais les comprendre. Mirabeau fut « un révolutionnaire malgré lui », ce qui est peut-être vrai, mais dans un sens seulement. Il a, dit M. Madelin, blâmé la *Déclaration des Droits de l'homme*, et cette déclaration, c'était lui qui l'avait faite d'avance. On la trouve presque textuelle dans son éloquent libelle *Aux Bataves sur le Stathoudérat*, paru en 1788. La vérité est que Mirabeau, après avoir déclenché la Révolution, aurait voulu la « retenir ». Il a écrit le mot, le 10 octobre 1789, mais la chose était-elle en son pouvoir, ou même au pouvoir d'un homme?

Les Girondins? « Avocats ou gens de lettres, dit M. Madelin, ils sont les hommes de la phrase. » Vergniaud? « Le plus avocat de tous les avocats, un Cicéron d'Aquitaine... Leurs bouches éloquentes au service d'esprits exaltés avaient soufflé la tempête : la tempête les a emportés. » Danton? « Jovial avocat, titan redoutable, hercule voluptueux et gaspilleur. » Ajoutons : vénal, car M. Madelin, malgré sa sympathie pour cet athlète indolent, est bien obligé de se rendre aux démonstrations de M. Mathiez. « Idole pourrie, » avait dit Robespierre : ces gens se jugeaient bien entre eux. M. Madelin ne lui pardonne pas les massacres de Septembre : « Le sang, dit-il, l'éclaboussait bien avant que le sien fût répandu. »

Enfin, pour le bouquet, voici Robespierre : « Je ne connais rien de plus atroce, dit notre historien, que le cas de cet homme pur qui a répandu le sang sans scrupule et presque sans passion, — par un imperturbable et incommensurable orgueil... » Comme on comprend les désillusions de M. Georges Clemenceau!

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ÉDOUARD MONCELLE

M. Édouard Moncelle a été élu député de la Moselle le 11 *mai* 1924. *Il a été réélu dans la deuxième circonscription de Metz en avril* 1928. *Il est né à Metz le* 12 *septembre* 1879.

Ses collègues, qui le connaissent, apprécient en lui le camarade cordial, serviable, vif, ardent dans les discussions de couloirs, aimant la controverse, loyal dans la discussion mais ne cédant jamais sur ce qu'il croit être la vérité. Il a ainsi renouvelé la camaraderie parlementaire. De relations amicales et faciles avec tous ses collègues, et à quelque parti qu'ils appartiennent, il est aussi éloigné que possible de cet esprit transactionnel et sceptique qui préside généralement aux relations de cet ordre. Comme il est très assidu aux séances et très familier des couloirs, sa silhouette est familière. C'est un homme de petite taille, le cheveu clair, l'œil vif, la moustache courte et le geste décidé et prompt. Ceux qui le connaissent mieux savent qu'il est, non seulement un controversiste obstiné, mais un homme très averti de la politique et du jeu parlementaire. Peut-être auraient-ils pu s'étonner qu'avec ses qualités d'action et de clairvoyance, sa facilité d'élocution et plusieurs compétences techniques reconnues, il n'ait pas encore tenté depuis cinq ans de s'imposer d'une façon plus marquée à l'attention de la Chambre; alliant la prudence à la hardiesse, et sachant combien une précipitation maladroite peut nuire aux carrières les plus sûres, il attendait son heure et il l'a trouvée de la façon la plus heureuse.

Le député de Metz est en effet intervenu dans la discussion des interpellations sur le problème d'Alsace et de Lorraine, et il l'a fait avec un très vif succès. Non seulement il fut l'objet d'ovations prolongées,

après avoir été applaudi sur tous les bancs de la Chambre, mais il réussit, phénomène sans précédent, à tirer à M. Poincaré des larmes d'émotion. Les spectateurs affirment très positivement avoir vu le président du Conseil, qui donnait le signal des applaudissements, non seulement s'écrier à plusieurs reprises : « Bravo, Moncelle! » mais à la fin du discours essuyer rapidement ses yeux, voilés d'une brume passagère.

A la vérité, le discours où M. Moncelle affirmait sans réserves le loyalisme de la Lorraine retrouvée, reconnaissait avec une émotion passionnée tous les dons d'héroïsme et de tendresse faits par la France depuis l'armistice à l'Alsace et à la Lorraine, et adjurait ses collègues des deux provinces, en dépit de tous les mécontentements même les plus excusables, d'ouvrir le plus largement à la France l'intelligence de leur cœur pour l'aimer, était un discours qui devait presque fatalement réconcilier un instant les âmes les plus défiantes et provoquer l'enthousiasme unanime.

M. Moncelle avait, nous l'avons dit, su choisir son heure, mais il y avait dans son discours autre chose que des sentiments; des précisions indispensables et des leçons. Il n'est pas bien sûr que toutes ces leçons aient été comprises, car il eût fallu les entendre à demi-mot, et dans la difficile question d'Alsace et de Lorraine l'auditoire n'entend pas toujours très bien les mots tout entiers. Il fallait se rappeler que l'orateur parlait au nom de Metz et de la région messine, cette région qui fut longtemps française et ne fut jamais que française, qui ne parla jamais que le français et dont la tradition obstinée s'est toujours tournée vers la France à l'époque où la Lorraine vivait de sa vie propre. Je ne suis pas très sûr que les auditeurs de M. Moncelle aient compris qu'il y avait, en dehors de la question d'Alsace, une question de la Lorraine de langue allemande, une question de Metz et encore une autre question de Lorraine, et que toutes ces questions, étroitement liées et indissolubles dans le principe, se posaient différemment et appelaient des solutions différentes. C'est parce qu'il présentait cet aspect du problème que le discours de M. Moncelle était, en même temps qu'un appel généreux et éloquent, une grande question de politique. En même temps qu'il suggérait légèrement, sans nul appareil pédagogique et doctrinaire, la complexité du problème et qu'il écartait ainsi, d'une main souple mais ferme, les solutions simplistes, jacobines et primaires, il indiquait le meilleur remède qui était d'envisager la question à la lumière de l'histoire, dans une atmosphère de tendre confiance et de volonté d'amour réciproque.

Ceux qui attribuèrent une grande importance au discours de M. Moncelle auraient pu savoir peut-être que son élection avait été, au mois

d'avril 1928, *une des plus significatives. Dans cette circonscription de Metz le communisme, uni à toutes les forces obscures qui l'appuient, avait tenté un formidable effort. L'importance de l'enjeu n'échappera à personne. Si Metz, la ville française par excellence, vieille capitale des Trois Evêchés, réincorporée au royaume depuis le seizième siècle, que Charles-Quint reconnaissait avec dépit être pétrie depuis toujours de tradition et de culture françaises, qui n'avait jamais, sous la domination étrangère, opposé à l'empire de la force que son obstination tenace et silencieuse, avait élu un communiste, c'est-à-dire un homme du seul parti qui répudie le sentiment national, à l'heure surtout où, en Alsace et en Lorraine, la collusion de l'autonomisme et du communisme était évidente, affichée et proclamée, on voit le parti éclatant que l'Allemagne, dans ses menées ténébreuses si mêlées au mouvement autonomiste, aurait tiré de cette élection. Elle eût publié que Metz, répudiant pour la première fois le sentiment national français, avait fait son plébiscite et, de ce sentiment affirmé de Metz, que n'eût-elle pas conclu?*

M. Moncelle affronta la lutte avec courage, en brava les dangers et en surmonta finalement les difficultés. Elles étaient nombreuses. Le corps électoral de cette circonscription, à la fois usinière et rurale, est peu homogène. Il fallait un homme qui fût à la fois énergique et très souple et qui satisfît par ses origines, son passé et sa position politique, les tendances des différents groupements électoraux.

Par ses origines, auxquelles il est demeuré fidèle, M. Édouard Moncelle, ancien élève de l'École des arts et métiers, satisfait les aspirations démocratiques des populations ouvrières. Une partie de ceux qui, en face d'un autre candidat, pourraient aller au socialisme, n'hésitent pas à lui accorder leur confiance.

Il est, par ailleurs, nettement séparé des gauches, parce qu'il ne partage à aucun degré leur manie anticléricale, toujours si vigilante. Enfin son ardent patriotisme, son amitié personnelle pour M. Louis Marin, le mettent en communion étroite avec le sentiment profond de la région messine. Je crois avoir indiqué déjà que, psychologue politique très averti et connaissant fort bien les questions, il est merveilleusement propre à arbitrer les difficultés, à harmoniser ses tendances un peu disparates et à manœuvrer en un mot, mais avec une loyauté parfaite.

Je n'aurais rien à ajouter à la biographie de M. Édouard Moncelle, si j'avais signalé qu'il fut pendant la guerre un aviateur héroïque et qu'il a, dans le domaine de l'aéronautique, une compétence éprouvée et d'ailleurs universellement reconnue.

★★★

Le Théâtre.

Les classements sont souvent arbitraires, mais quand ils correspondent à la réalité ils sont aussi commodes que satisfaisants pour l'esprit. Par exemple, quand on relève dans l'art dramatique parisien l'école du cynisme et l'école de la fantaisie, le théâtre commercial et l'invasion étrangère, ce n'est ni une vue gratuite de l'esprit, ni un parti pris ; c'est à peine une méthode. A la vérité, on ne fait que discerner des catégories presque aussi irrécusables que celles que reconnaît le naturaliste.

M. Pierre Brasseur appartient à l'école du cynisme parce qu'il est très jeune. Nous ne laissons jamais passer une occasion de dire combien nous excusons le cynisme chez les jeunes écrivains. Jetés dans une société de fer à l'âge des illusions, ils sont blessés et ils crient : cela prouve qu'ils sont sensibles. Comme ils sont très jeunes, ils prennent des poses de matamore de la morale. Il faudrait n'avoir ni cœur ni esprit pour ne pas les comprendre et leur pardonner.

M. Brasseur s'est donc efforcé d'inventer une histoire très choquante. Un jeune professeur de philosophie séduit une de ses élèves. Mais celle-ci est légère ; on s'en aperçoit du reste puisqu'elle se laisse séduire et enlever ; seulement, elle ne s'arrête pas là, et donne pour successeur à l'amant philosophe un monsieur plus âgé mais moins impécunieux. Le philosophe prouve par raison démonstrative qu'il est en droit d'en faire autant, et que c'est œuvre pie de recevoir de l'argent de la femme de l'homme qui donne de l'argent à sa maîtresse. M. Brasseur a dû être très fier d'inventer cela, pour faire de la peine à sa grand'mère.

Il faut bien s'intéresser à cette pièce, puisqu'elle est jouée dans la petite salle des Champs-Élysées par le théâtre des Jeunes Auteurs. Des critiques bénévoles ont distingué dans le dialogue de cette pièce, qui s'appelle *Cœur à gauche*, les signes irrécusables de la vocation dramatique. Pour le moment, on peut surtout y distinguer beaucoup de littérature.

* * *

Ce théâtre des Jeunes Auteurs, il fut précisément fondé par notre fantaisiste M. André Lang. C'est bien une fantaisie, en effet. Quant à M. Lang, il a monté en grade, et il vient de faire accueillir un de ses ouvrages sur une scène sérieuse, le théâtre Fémina. On voudrait pouvoir écrire que c'est bien. Mais, en vérité, si M. Lang possède, lui aussi, une vocation d'auteur dramatique, il faut avouer qu'il le cache bien. Sous prétexte de fantaisie, il s'efforce de fabriquer une pièce qui ne ressemble pas à une pièce, et il réussit au delà de ses espérances.

On veut dire qu'un sujet une fois donné, il met tous ses soins à en escamoter le développement ; et au lieu de nous montrer les actes qui sont, étant donné le sujet, nécessaires, possibles ou concevables, M. Lang, rigoureusement obligé qu'il est de placer ces actes quelque part, les place pendant les entr'actes, et compose des tableaux inutiles avec des conversations invraisemblables. Ajoutons la gratuité absolue de certains détails qui, dans l'esprit de l'auteur, renforcent et soulignent la fantaisie. Par exemple, telle conversation, commencée dans un appartement, se continue au tableau suivant dans la rue entre les mêmes personnages qui sortent et s'en vont uniquement pour manifester qu'ils n'obéissent pas aux lois du théâtre.

Tout ceci est d'un artifice que n'excusent ni l'intérêt du sujet ni le parti qu'on en tire. Il y avait peut-être, tout au fond de cette pièce, une idée possible de comédie. Mais Dieu sait sous quoi M. Lang l'a habilement dissimulée !

Un Don Juan quadragénaire s'éprend d'une jeune fille. Ne pouvant la conquérir directement, il imagine une manœuvre folle : il la marie à un ami plus jeune et fort complaisant. Celui-ci doit épouser, puis disparaître après quelques semaines d'un mariage blanc. La jeune femme restée fille, seule et désillusionnée, sera alors une proie facile pour le séducteur.

Seulement, il arrive, bien entendu, que les jeunes mariés s'éprennent l'un de l'autre, comme il est bien naturel à leur âge et dans leur situation ; de sorte que le mariage n'est pas blanc du tout ; et quand le quadragénaire reparaît, il trouve la place prise.

Il prend l'aventure avec un sourire, car il a plus d'un tour dans son sac ; il s'installe au foyer du jeune ménage, proclamant qu'il ne veut que jouer le vieil ami. En réalité c'est le beau rôle : il attend ; à la première gaffe, à la première mésentente, il sera là pour saisir l'occasion. C'est là qu'il pouvait y avoir l'embryon d'une assez fine comédie.

M. Lang en demeure fort loin. Les personnages sont des êtres artificiels qui s'essoufflent à parler à l'encontre du naturel et à agir à l'inverse du sens commun sous prétexte de fantaisie. Ni la conduite des caractères, ni celle de l'action, ni celle du dialogue ne permettent de discerner chez M. Lang les qualités indispensables à l'auteur dramatique.

* * *

C'est évidemment à l'article commercial qu'appartiennent la pièce de MM. Armont et Gerbidon qui remplace *Mariette* au théâtre Édouard VII en l'absence de M. Guitry, et la pièce de M. Mirande qui succède au Théâtre de la Michodière au *Beau Navire* de M. Sarment. En dépit de ses fines qualités, ce joli ouvrage a donc paru trop

mince au grand public : encore un avertissement, dont cet auteur si doué fera bien de tenir compte.

Quant aux deux ouvrages de MM. Armont et Gerbidon et de M. Mirande, ce sont de ces spectacles bien parisiens dont on n'a rien à dire, sinon qu'ils peuvent faciliter la digestion quand on n'est pas trop difficile.

Enfin, l'article étranger est représenté par *les Trois Sœurs* de Tchékov, joué au Théâtre des Arts par M. Pitoeff et sa compagnie. Une pièce tout à fait étonnante, sans action, mais d'une intensité de vie extraordinaire. Trois sœurs vivent ensemble dans une ville russe. L'une est mariée, la seconde reste fille, la troisième se fiance. Leur père se marie et vit près d'elles avec sa femme et ses enfants. Elles logent en garni un vieux médecin militaire alcoolique et elles reçoivent les officiers de la garnison. L'un d'eux, mal marié, noue une idylle avec celle des sœurs qui est mariée aussi. Ils s'aiment, ils se le disent, le régiment change de garnison, ils se quittent. Le fiancé de l'autre sœur est tué en duel. Les officiers du régiment et le locataire s'en vont. Le père n'est pas heureux. C'est tout. C'est tout, et c'est extraordinaire. Sans connaître la vie des Russes, on a la certitude qu'ils sont ainsi, qu'ils parlent, sentent, pensent, agissent, rêvent ainsi. C'est si conforme à l'idée qu'on se fait de la Russie d'après sa littérature qu'on en vient à se demander si l'on ne finit pas par voir la Russie à travers un cliché. Ou alors, cette anarchie explique tant de choses qu'on demeure saisi d'angoisse en face de cette terrible vérité.

Mais dans cet art de saisir, de rendre ou de chanter son mal, ce peuple possède un génie dont la souplesse étonne et dont la cruauté émeut comme un des plus poignants spectacles que puisse offrir l'âme humaine.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *Au Comité exécutif du parti radical et radical-socialiste, M. Daladier critique le programme du nouveau cabinet, qu'il accuse d'être prisonnier de la droite. « Dans le présent comme dans le passé, ajoute-t-il, notre parti est prêt à collaborer loyalement avec le parti socialiste dans une action hardiment réformatrice »* (16 *janvier*).

— *Au deuxième tour de scrutin, l'autonomiste Hauss est élu député de Colmar* (20 *janvier*).

— *M. Malvy est réélu président de la Commission des finances de la Chambre* (23 *janvier*).

— *Le Conseil des ministres décide de modifier les décrets sur l'organisation judiciaire* (24 *janvier*).

— *Les débats sur la question alsacienne commencent à la Chambre* (24 *janvier*).

— *Le conseil municipal de Mulhouse réclame des mesures de décentralisation, non seulement pour l'Alsace, mais pour toute la France* (27 *janvier*).

— *Dans la circonscription de Puteaux-Suresnes, où il s'agissait de remplacer le communiste Ménétrier, il y a ballottage. L'ancien député Marty arrive en tête, suivi du candidat d'Union nationale, M. Gautherot. M. Henry Torrès, S. F. I. O., arrive dernier* (27 *janvier*).

— *A la Chambre, M. Poincaré, répondant aux députés autonomistes, énumère les avantages matériels apportés à l'Alsace par la République* (29-30 *janvier*).

— *Signature d'un traité de commerce entre la France et la Yougoslavie* (30 *janvier*).

Allemagne. — *Une revue anglaise publie un rapport du général Grœner, ministre de la Défense du Reich, prétextant, pour la construction de croiseurs cuirassés, le danger que la Pologne fait courir à l'Allemagne* (15 *janvier*).

— *Le soixante-dixième anniversaire de Guillaume II est fêté bruyamment à Doorn par les monarchistes allemands* (27 *janvier*).

Autriche. — *A Munich, le chancelier autrichien Seipel prononce un discours sur le fédéralisme autrichien, dont il est fait grand bruit en Occident* (21 *janvier*). *On veut y voir la preuve que l'Autriche renonce à l'*Anschluss.

Informations prises, Mgr Seipel n'a pas prononcé la phrase qu'on lui attribuait sur l'impossibilité du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne.

Hongrie. — *Discours menaçant, à la Chambre, du comte Osaky, ministre de la Défense nationale : « Les États victorieux, dit-il, doivent être déterminés à remplir leur devoir de désarmer... Sinon, nous nous verrons obligés, en raison du principe d'égalité, à entrer dans une autre voie »* (29 *janvier*).

Espagne. — *Un régiment d'artillerie se mutine, à Ciudad-Réal* (29 *janvier*). *L'ordre est rétabli, deux jours après. M. Sanchez-Guerra, ancien président du Conseil, conservateur, est arrêté.*

Russie. — *On annonce, de Berlin, l'expulsion prochaine du territoire russe de Trotzky et de sa famille* (30 *janvier*).

Afghanistan. — *La situation est confuse. A Kaboul, un aventurier, Bachaï Sakao, prend le pouvoir et le titre de « ghazi »* (18 *janvier*). *Mais, à Kandahar, l'ex-roi Amanullah réunit des fidèles et s'apprête à reprendre l'offensive.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 37624.